This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

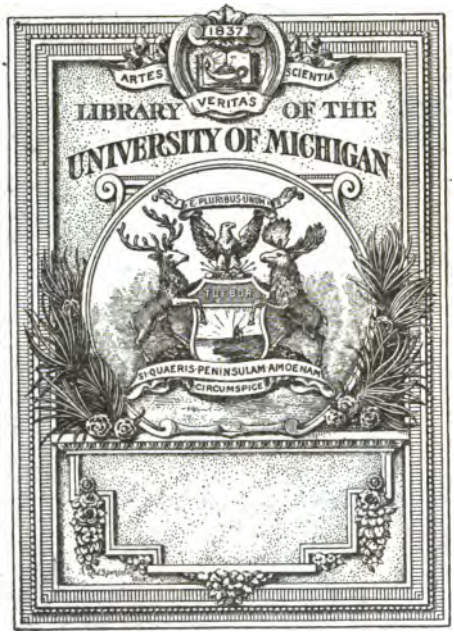
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 940,533


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
B86p

Portraits

intimes

Du même auteur :

La Comédie littéraire. Notes et impressions de littérature. — Poètes et romanciers. — Les fantaisistes. 1 volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Portraits intimes, 1re série. Les lettres. — Les arts. — La politique. — Le théâtre. — Quelques fantaisistes. 1 volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Portraits intimes, 2e série. Médaillons. — Promenades et visites. 1 volume in-18 jésus, broché. . . **3 50**

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 193-97.

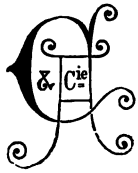
ADOLPHE BRISSON

Portraits intimes

105274

Troisième série

(PROMENADES ET VISITES)



PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
Libraires de la Société des Gens de lettres
5, RUE DE MÉZIÈRES 5
1897
Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

PSYCHOLOGIE DE L'INTERVIEW

Beaucoup de gens répugnent à considérer l'interview comme un genre littéraire. L'estime qu'ils accordent aux mémoires, aux nouvelles, aux relations de voyage, aux productions théâtrales, quels qu'en soient la valeur et l'intérêt, ils la refusent à cette forme du journalisme contemporain. Peut-être l'interview est-elle d'origine trop récente. Il y a des esprits naturellement paresseux, qui n'acceptent les innovations que lorsqu'elles leur sont imposées par l'usage général. Et puis, il est rare que des considérations personnelles ne se mêlent pas, dans quelque mesure, aux discussions théoriques. L'interview a contre elle ceux qu'elle a déçus ou trahis et ceux aussi qu'elle a dédaignés. Tel ne lui pardonne pas d'avoir défiguré sa pensée, tel de l'avoir trop exactement rendue et tel autre d'avoir omis de la recueillir. Mais, en dépit de ces résistances, l'interview poursuit son œuvre; elle est entrée dans nos mœurs; on ne saurait s'en passer; et, quoi que prétendent ses

Re-cat 11-26-26 RSM

adversaires, elle présente, outre une incontestable utilité pratique, des mérites d'un ordre assez relevé et qui valent la peine qu'on s'y arrête.

Et d'abord, si l'interview n'est pas d'invention moderne (tout récit où sont rapportés les propos d'un personnage réel pouvant être regardé comme interview), on ne peut contester que ce genre n'ait été rajeuni et élargi dans ces dernières années. De ce qui n'était qu'une sèche sténographie, on a tâché de faire une peinture vivante. On s'est efforcé d'apporter à cette tâche l'esprit de critique et d'observation; on s'est inspiré des grands modèles et particulièrement de Saint-Simon, qui fut (à ne le considérer que sous cet aspect) un reporter de génie. Peut-être ces notes, dispersées aux quatre vents de la presse, seront-elles plus tard consultées, et serviront-elles à asseoir le jugement que la postérité portera sur les choses et les hommes de ce temps. Enfin aux qualités que déploie l' « interviewer » dans l'exercice de sa profession, on peut mesurer la valeur esthétique de l'interview. L'interviewer idéal doit avoir plus de vingt-cinq ans et moins de cinquante. Il lui faut se défier de l'extrême jeunesse et de l'extrême maturité. Trop jeune il a des opinions violentes et mal assises, il est porté à se fier aux apparences et à donner sa première impression sans avoir pris le temps de la corriger par la réflexion; trop âgé, il plaint sa peine et ce contente de renseignements approximatifs pour s'éviter la fatigue d'en chercher de plus précis. Et d'ailleurs ce métier exige une activité d'allures, une rapidité d'exécution qui cadrent mal avec la vieillesse. Aux cheveux blancs, le travail sédentaire et méditatif; aux cheveux noirs ou blonds, la besogne aventureuse. Au delà de la soixantaine, l'interviewer en est

réduit, comme les généraux en retraite, à raconter ses campagnes ; il ne saurait les recommencer... Les deux vertus qui lui sont le plus nécessaires sont d'une part une facilité d'assimilation qui lui permette de se pénétrer, sur l'heure, des idées de son interlocuteur, lui fussent-elles peu familières. Il n'est pas mauvais, assurément, mais il n'est pas indispensable qu'il ait des connaissances encyclopédiques. Il suffit qu'il saisisse vite et bien ce qu'on lui expose et qu'il soit en état de le rendre avec netteté. D'autre part, il doit avoir une certaine délicatesse qui lui indique jusqu'où il peut aller honnêtement dans la voie des révélations et quelles limites la discrétion lui impose. S'il a reçu de la nature cet esprit de prudence et cette agilité de compréhention, il est assuré d'arriver à un rang honorable dans la phalange de l'interview. Car j'oserai dire que l'on naît interviewer, comme nos aïeux prétendaient que l'on naissait rôtisseur...

Ce sont là les dons essentiels qui constituent la bonne interview. Mais une interview brillante en suppose de plus variés, et de plus rares. Il ne s'agit pas seulement de rapporter des paroles entendues, mais d'évoquer celui qui parle, de donner l'impression de sa voix, de son geste, de sa physionomie, du milieu où il vous est apparu, et de deviner ce qu'il n'a souvent énoncé qu'à demi, de surprendre le secret de sa pensée. L'interview devient une sorte de duel, où les deux adversaires se mesurent, s'observent, cherchent à se tromper par d'habiles feintes. Il est rare que l'interviewé se montre tel qu'il est, en toute franchise... Par cela même qu'il est sur la sellette et pose devant le public, il joue un rôle. Et l'interviewer s'applique à démêler ce qu'il y a de sincère et d'emprunté dans cette attitude. Je vou-

drais essayer de définir l'état d'âme de l'un et de l'autre.

L'interviewer doit d'abord se documenter par avance et du mieux qu'il est possible sur son sujet. S'il s'agit d'un poète, il loge en sa mémoire le titre de ses ouvrages et même quelques-uns de ses vers (une citation faite à propos chatouille la vanité du patient, fût-il encore plus illustre, et met de l'huile dans l'entretien); si c'est un philosophe, ou un historien, il s'enquiert de ses doctrines, afin de le pousser dans ce sens; si c'est un romancier, il recherche les polémiques qu'il a suscitées, il a soin surtout d'être au courant de ses amitiés et de ses haines, pour ne pas s'exposer à louer devant lui ceux de ses confrères qu'il déteste. Il y a moins d'inconvénient à lui dire un peu de mal de ceux qu'il aime. En résumé, l'interviewer prend les mêmes précautions que le parfait homme du monde qui tient à ne pas « gaffer » dans un salon. Lorsqu'il se juge prêt, il va sonner à la porte du grand homme, à qui il a eu la précaution, par un petit billet, d'annoncer sa venue. Il est toujours accueilli avec politesse. Il représente une des forces auxquelles on doit des égards : la « publicité ». Outre l'urbanité naturelle qui le porte à être aimable, un vague instinct de conservation anime l'homme célèbre. Il lui est agréable de se faire un nouvel ami, fût-ce d'un pauvre diable de folliculaire; il lui paraît inutile de se faire un ennemi. Et l'on cause. Et tout de suite, l'interviewer voit si l'on s'est préparé, ou non, à le recevoir. Parmi les hommes célèbres, il en est d'indolents, mais il en est d'attentifs à soigner leur gloire. Ceux-là se laissent interroger avec résignation et leur sourire indique clairement que votre visite, sans leur être importune, leur semble au

moins inutile : — « Quel plaisir j'aurais à deviser avec vous si notre conversation ne devait pas être imprimée! » Les seconds ne sont pas aussi sceptiques; ils prennent au sérieux votre mission et vous encouragent à la remplir. Ils s'expriment avec enjouement ou gravité, selon la pente de leur caractère, et ils ont de ces mots que l'on reconnaît, du premier coup, pour avoir été mûris dans le silence du cabinet, des mots trop spirituels ou trop profonds et qui ne jaillissent pas du feu du discours, mais qui furent improvisés à loisir, comme les impromptus de Mascarille. Avec ceux-ci, votre moisson est bientôt faite; vous n'avez qu'à ouvrir votre sac et à y enfermer les trésors qu'on y verse abondamment. Je me rappelle une visite que j'eus l'occasion de rendre à l'un de nos plus charmants écrivains. Vous me dispenserez de le désigner plus clairement. Il m'avait donné rendez-vous à une heure matinale. Lorsque j'arrivai, tout était prêt... Il avait pris la peine de rédiger de sa propre main sa biographie, il y avait joint la liste de ses principales œuvres, et des appréciations, généralement favorables, empruntées aux principaux critiques contemporains. Quelques autographes flatteurs de Lamartine et de Victor Hugo, quelques portraits, deux ou trois pages inédites destinées à « corser » mon article, étaient joints au paquet qu'il introduisit de force dans ma poche. Et lorsque j'entrai et lorsque je sortis, il laissa tomber deux phrases exquises, qu'il eut soin de prononcer lentement, afin de les mieux graver dans ma mémoire, et qui ne furent pas le moindre ornement de mon « papier ». Je fus touché par tant de prévenances et je rendis grâces aux dieux d'avoir mis sur ma route un auteur si obligeant.

Ils n'ont pas tous cette humeur facile. Mais ceux-là même qui sont les plus rebelles à l'interview arrivent promptement à composition. C'est qu'ils sont agités de sentiments confus et contradictoires. Ils détestent l'interview et cependant, si, par un commun accord, on cessait d'aller les interviewer, ils souffriraient secrètement de cet abandon. Il leur plaît d'être persécutés : — « Ces journalistes ont une audace! Cela est intolérable! Bientôt nous en serons réduits à appeler les gendarmes! » Mais cet empressement dont ils se plaignent est un hommage rendu à leur réputation et, en dépit de leurs dénégations hypocrites, ils ne laissent pas d'en jouir. Songez qu'il y a à l'Académie et ailleurs, une vingtaine de littérateurs devenus stériles, dont les volumes ne se vendent plus, et qui seraient totalement oubliés, si une interview compatissante ne daignait, de temps à autre, faire un peu de bruit autour de leurs noms. Elle n'a pas, au reste, de plus ardents détracteurs que ces invalides qui payent ses bienfaits de la plus noire ingratitude.

Le préjugé qui règne contre l'interview vient surtout de la façon dont cette méthode d'investigation est pratiquée en Amérique. On n'est pas d'accord sur l'année et le lieu où elle a pris naissance. Sept villes seulement se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. Presque toutes les villes des États-Unis briguent celui d'avoir inventé l'interview. Il semble que ce soit à M. Joseph Cullagh, directeur du *Globe democrat* que l'on doive attribuer cette admirable découverte. Quand il mourut, les feuilles américaines racontèrent l'aventure à laquelle il avait dû sa réputation et sa fortune. M. Joseph Cullagh était un déiste convaincu. Un conférencier athée, M. Robert Ingersall avait

annoncé qu'il débiterait à Saint-Louis, un dimanche soir, une harangue foudroyante contre la religion. Il devait réciter cette même philippique, deux jours auparavant, dans une ville voisine. M. Joseph Cullagh y dépêcha une armée de sténographes; il imprima la conférence dans son journal et la répandit à profusion dans la ville; les habitants de Saint-Louis l'ayant lue à dix heures du matin n'eurent aucune envie d'aller l'écouter à neuf heures du soir; et M. Ingersall fut obligé de pérorer devant des banquettes vides. M. Joseph Cullagh avait, du même coup, lancé son organe, humilié un adversaire et servi la cause de Dieu. Mais c'était là une forme naïve, grossière et, si l'on peut dire, mécanique du reportage; les puissantes gazettes de New-York et de Chicago, et les grands journaux de Londres l'ont singulièrement perfectionné. Malgré tout, le reportage anglais et américain est demeuré un peu fruste, les traits de la race se retrouvant dans toutes les manifestations de son énergie. Le journaliste yankee est un homme d'action; il ne s'arrête pas aux agréments du langage, il va droit à son but qui est audacieux et pratique. Il y a en lui de l'industriel, du partisan, de l'explorateur. Il s'en ira indifféremment vers le pôle ou vers l'équateur et l'on couvrira d'or ses dépêches sans s'inquiéter de savoir si elles sont rédigées en termes choisis. M. de Varigny a narré quelque part l'extraordinaire histoire de ce « globe trotter » rédacteur d'un journal américain qu'il rencontra trois fois dans sa vie : la première au sommet du volcan de Kilauea, sur lequel il avait fait placarder des annonces pour la *Coleman's Mustard*; la seconde à Buenos-Ayres où il promenait un lingot d'or de 10,000 pesos, fruit de son labeur et de ses économies; la troisième

au Nicaragua, où il était sur le point d'être élu président de la République. Notre éducation latine envisage la presse à un autre point de vue. Nous la voulons plus humaine et plus ornée. Nous accordons, dans notre vie civilisée, une large place à ce qui n'est qu'élégant. Nous ne dédaignons pas l'information; encore exigeons-nous que l'on mette quelque coquetterie à la présenter. Il ne nous suffit pas que le mets soit substantiel, il faut qu'il soit accommodé sur le plat de manière à plaire aux yeux. Nous sommes d'un pays où les questions de forme ont toujours eu de l'importance. C'est notre faiblesse, et c'est aussi notre grâce. Il est donc logique que l'interview, implantée chez nous, ait cherché à s'imprégner de littérature. Il en est d'elle comme des modes que nous empruntons à nos voisins; nous les plions à nos goûts, nous nous les assimilons en les transformant...

Les chapitres qui suivent répondent à ce dessein. Ce sont des essais d'« interview à la française ». Je n'ai pas la prétention de supposer qu'ils atteignent à la perfection, ou qu'ils en approchent. Le lecteur y trouvera, en tout cas, de la sincérité et un grand désir de vérité. Son indulgence suppléera au reste...

A. B.

UN DÉJEUNER AVEC M. MAETERLINCK

« Cher monsieur,

« Le hasard veut tout juste que je sois obligé de « venir dimanche à Bruxelles... J'ai une sorte de pied- « à-terre, rue du Marais. Il n'est guère convenable « pour y recevoir les gens. Cependant, à moins de « contre-ordre, je vous y attendrai lundi matin ; et « de là, nous pourrions aller déjeuner n'importe où et « causer tranquillement...

« Croyez-moi, cher monsieur, etc.

« M. MAETERLINCK. »

Je n'aurais eu garde de manquer au rendez-vous... A onze heures, je m'achemine vers cette rue du Marais où m'attend le poète de l'Invisible. Une petite maison d'aspect modeste et propre. Une servante est en train de laver à grande eau le vestibule. Elle m'indique le logis de M. Maeterlinck, où l'on accède par un sombre escalier. Je frappe à la porte qui s'entr'ouvre. L'auteur de la *Princesse Malène* est devant moi. « Mon *home* n'est pas confortable », me dit-il en souriant. C'est une pièce garnie de meubles très simples en bois d'acajou, recouverts d'étoffes vulgaires : le lit, la table, le

canapé, les fauteuils, qui composent l'ornementation classique des chambres d'hôtel. Pour en relever la banalité, M. Maeterlinck a suspendu aux murs des gravures et des photographies reproduisant les principales compositions de Burne Jones, qui est, à ce que je présume, son peintre préféré. Mon hôte s'est assis et je puis, tout à loisir, examiner sa physionomie. Il est vigoureux et de haute taille; ses cheveux coupés en brosse, sa moustache blonde tirant sur le roux lui donnent l'air d'un archer des tableaux de Franz Halz. Son œil bleu est extrêmement mobile, sinon très vif. Je veux dire que l'expression en est changeante. Le plus souvent, le regard de M. Maeterlinck flotte dans une sorte de rêve; il semble tourné vers des choses intérieures et lointaines; mais quelquefois il s'anime et s'imprègne d'ironie, particulièrement quand le nom d'un littérateur est prononcé — de ceux que M. Maeterlinck n'estime pas. Alors M. Maeterlinck devient presque joyeux; on sent bien qu'il entre dans sa gaieté une légère dose de mépris. Ces nuances se laissent deviner, plutôt qu'elles ne s'affirment, car M. Maeterlinck parle peu. Les premières minutes que l'on passe à ses côtés sont pénibles; elles sont coupées de longs silences que l'on n'ose pas rompre et qui vous plongent en un réel embarras. On craint d'être importun. On s'imagine que le poète emploie la façon la plus polie de vous congédier, qui est de faire mourir à tous coups la conversation. Mais non! il obéit à son tempérament qui l'éloigne du babil impétueux et frivole. Il a besoin de mûrir ses idées avant de les exprimer; encore ne retient-il que celles qui valent la peine d'être traduites; et il leur accorde le loisir de se développer paisiblement, il marche après elles sans se presser, comme un bon Flamand à la promenade. On le croit à cent lieues de l'entretien; et, déjà, l'on cherche un autre sujet qui le captive davantage; mais à ce moment

précis, il articule une phrase qui prouve qu'il ne l'a pas perdu de vue. Vous le supposiez distrait ou indifférent : il méditait et se recueillait. Telle une source qui chemine sous terre et reparaît, alors qu'elle semblait perdue : telle la parole réfléchie de M. Maurice Maeterlinck. Il faut y être accoutumé, pour en goûter la saveur.

Pendant une demi-heure, je m'évertue à pousser dans tous les sens mon célèbre interlocuteur. Nous avons des amis communs, que je lui nomme. Il s'incline. Je mets sur le tapis la question du théâtre. Il me dit avec tristesse : « Cela doit bien vous ennuyer d'écouter toujours les mêmes pièces! » Je conviens que les comédies originales se font assez rares, et qu'il n'est rien de plus pénible que l'impression du « déjà vu » et du « déjà entendu ». « D'ailleurs, ajoute-t-il, après une longue pause, votre existence à Paris est si fiévreuse, si surmenée!... » J'acquiesce du geste... Et absorbés l'un et l'autre dans les pensers que nous suggère cette observation, nous demeurons à nous dévisager, bercés par le tic-tac régulier de la pendule. Quelques minutes s'écoulent ainsi. Il faut nous arracher à cette torpeur.

« Si nous allions déjeuner!... »

Nous voici déambulant par la rue du Marais, du côté des galeries Saint-Hubert. Le pavé est gras, le ciel pluvieux. M. Maeterlinck s'est enveloppé d'un ample waterproof et coiffé d'un chapeau melon également imperméable. Il brave les intempéries ; aucune averse ne saurait altérer sa sérénité. Je l'interroge sur les conditions actuelles de l'art dramatique : c'est un sujet qui lui tient au cœur. Et, tout en pataugeant au milieu des flaques, de sa voix sans timbre, calme et méthodique, il me développe ses théories.

Il est très érudit en la matière. Il a étudié les tragiques grecs, Shakespeare et les contemporains du

grand Will, la monstrueuse pléiade qui va de Marlowe à Otway et qui a produit des œuvres géniales et informes; parmi les modernes, s'il n'a pas lu de très près le théâtre d'Alexandre Dumas fils, ainsi qu'il l'a confessé ingénument au cours d'une interview mémorable, il sait du moins, par les livres de critique, et par ce qu'il a pu en saisir de droite et de gauche, quelle est l'esthétique de nos dramaturges. Il la juge misérable et tout à fait en désaccord avec nos aspirations actuelles. Qu'y a-t-il dans les ouvrages qu'on expose chaque année au suffrage du public? De petites observations greffées sur de petites intrigues, mettant en jeu des personnages coulés dans des moules immuables et qui sont eux-mêmes agités par de petites passions. C'est l'adultère; c'est l'amour considéré sous tous les angles, mais réduit à des proportions mesquines. C'est l'observation des mœurs du jour, des travers passagers, la peinture à fleur de peau de ce qu'il y a de plus superficiel dans la vie. Que tout cela est médiocre lorsqu'on le contemple du haut de Sirius! Que nous importe, en vérité, d'apprendre qu'un mari venge son honneur, ou qu'un amant tue sa maîtresse? L'art divin de la scène, par lequel on émeut les foules, ne doit-il pas se proposer un objet plus important? Chaque fois que M. Maeterlink a franchi le seuil d'une salle de spectacle, il a été déçu.

« J'arrivais avec l'espoir d'apercevoir quelque chose de la vie, rattachée à ses sources et à ses mystères, d'entrevoir un moment la beauté, la grandeur et la gravité de mon humble existence quotidienne. Et l'on me racontait des historiettes enfantines, basées sur des sentiments d'exception; on me montrait des héros quand j'eusse voulu voir des hommes. Nous n'avons pas fait un pas; nous sommes inférieurs aux poètes de l'antiquité qui mêlaient à leurs fictions un souci métaphysique et qui mettaient à la scène la lutte de

l'homme contre les dieux, c'est-à-dire le problème de la destinée terrestre. Ces nobles inquiétudes ont disparu. Le théâtre meurt entre les mains des vaudevillistes. Il est le plus arriéré de tous les arts. L'heure est venue de le régénérer. »

M. Maeterlinck y insiste. Un mouvement s'accomplit que les aveugles seuls persistent à ne pas voir. L'âme se réveille; l'âme et tout ce qui dépend d'elle. Nous commençons à comprendre qu'il y a au-dessus de l'existence vulgaire, une existence supérieure dont on n'a pu jusqu'ici pénétrer l'essence, mais qui se révèle par d'incontestables manifestations. Les yeux se tournent de ce côté. Les sciences occultes, le magnétisme, les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion excitent d'ardentes curiosités; et elles ne s'expliquent que par le besoin qui nous possède de sonder les ténèbres dont nous sommes entourés. Nous voudrions déchiffrer l'irritante énigme. L'inconnu nous environne, l'acte le moins important que nous accomplissons est soumis à des influences que la raison est impuissante à expliquer. Qu'est-ce que la sympathie ou l'antipathie qui nous rapproche ou nous éloigne invinciblement de certains individus? A quelles lois obéissent ces affinités électives ou instinctives? Il y a là un champ d'étude autrement intéressant que l'analyse de quelques cas passionnels; la vraie psychologie est la psychologie transcendante, qui s'occupe des rapports directs d'âme à âme. Elle n'a rien de commun avec la psychologie élémentaire, dont le règne, Dieu merci! est près de finir.

... La pluie ruisselle sur nos fronts. Et M. Maeterlinck poursuit son calme discours. Au pied de la montagne des Herbes-Potagères, il laisse tomber ces mots:

« Un temps viendra (et ce temps approche) où nos âmes s'apercevront sans l'intermédiaire de nos sens. »

Et comme nous entrons dans la brasserie où nous allons nous réconforter, il conclut :

« L'âme est comme un dormeur qui, du fond de ses songes, fait d'immenses efforts pour remuer un bras ou remuer une paupière. »

Devant la table servie, nos propos, sans devenir folâtres, prennent un tour plus familier. M. Maeterlinck daigne redescendre sur notre planète ; il me parle de ses travaux passés et futurs avec une simplicité exempte de prétention et de laquelle je lui sais un gré infini. M. Maurice Maeterlinck est modeste. Oui, cet écrivain qui, n'ayant pas encore atteint l'âge de trente ans, fut comparé à Shakespeare par M. Octave Mirbeau et qui jouit présentement d'une renommée européenne est sévère pour lui-même ! Je n'oublierai jamais les paroles qu'il a proférées en déposant sur mon assiette des pousses de houblon accommodées au beurre (mets national du Brabant) :

« Il me semble qu'on s'est exagéré mes pauvres mérites. On a trop exalté la *Princesse Malène* que, pour ma part, j'estime modérément. Je ne suis pas entièrement satisfait de l'*Intruse*, ni des *Aveugles*. Je tâtonne encore ; j'ignore à quel moment j'entrerai dans la route que je veux suivre. »

Il prépare en ce moment un nouveau drame. Je lui demande quelle en sera la signification symbolique. Et je crois discerner dans sa réponse comme une fine nuance de moquerie.

« Le symbole ! Ne trouvez-vous pas qu'on en abuse ? J'en suis un peu las, je l'avoue. J'ai essayé, cette fois, de faire autre chose. »

Il s'arrête, pensif...

« C'est du symbole, et ce n'est pas du symbole. »

Je me dispose à l'interroger sur cet ouvrage qui doit nous être bientôt révélé. Mais il devine ma curiosité et il s'y dérobe adroitement.

« D'ailleurs, je ne m'attache à mes pièces qu'avant de commencer à les écrire. Je ne les aime que lorsque je les porte dans mon esprit. La conception est un pur délice. L'exécution est un tourment. Et puis, on trouve si malaisément l'expression précise, adéquate à l'idée. On est presque toujours en deçà ou au delà. Ah! ce n'est pas un art facile! »

Quand le mot cherché le fuit, il ne s'obstine point à le poursuivre. Il n'est pas impatient d'accumuler les volumes et les tragédies. La Bruyère, La Rochefoucauld, Montaigne ont enfermé en un seul livre cinquante ans d'expérience. Aujourd'hui, nous sommes atteints d'un besoin maladif de production. Un romancier se croirait déshonoré s'il ne publiait chaque année un in-18 copieux. Il craint de se laisser oublier, et il aspire à gagner beaucoup d'argent. M. Maeterlinck dédaigne cette double préoccupation. Ajoutons qu'il n'est, dans aucune mesure, improvisateur et que, s'il a du génie et même du talent, il est dénué de facilité. Son dialogue, qui est empreint par endroits d'une naïveté primitive, lui coûte néanmoins de rudes efforts. Un des procédés auxquels il a recours d'ordinaire est la répétition des mêmes mots, des mêmes syllabes. Rappelez-vous les balbutiements enfantins de *Pelleas et Melisandre* : « Ne me touchez pas! ne me touchez pas! Je me suis enfuie, enfuie, enfuie. Je ne suis pas heureuse! Je ne suis pas heureuse! »

Je voudrais connaître la raison d'art qui a pu déterminer M. Maeterlinck à se servir de cet artifice littéraire.

« Il n'y en a aucune. Les paysans de chez nous, dont l'intelligence est paresseuse, ont coutume de prononcer plusieurs fois les mêmes épithètes ou les mêmes verbes. Cette habitude donne à leur discours un caractère de gravité tout à la fois puéril et sentencieux. Je m'en suis inspiré, jugeant qu'un personnage de légende

avait quelque affinité avec un homme des champs et pouvait parler la même langue... J'ai été poussé par une sorte d'instinct d'imitation et non par le désir de me singulariser. »

... Maintenant, nous gravissons d'un pas alerte les rues étroites et rapides qui conduisent au musée, M. Maeterlinck va écouter une conférence de son ami M. Camille Mauclair, tandis que j'irai renouer connaissance avec Rubens et Rembrandt.

« Vous verra-t-on à Paris prochainement? »

J'obtiens pour toute réponse une moue significative.

« Eh quoi! détestez-vous cette ville, où vous fûtes si bien traité, où vous comptez tant d'admirateurs? Seriez-vous donc un ingrat? »

Ce reproche ne semble pas le toucher:

« J'avoue que je préfère ma vieille cité gantoise. On n'y entend pas de bruit, on n'y rencontre point d'omnibus à trois chevaux. Lorsque j'arrive chez vous, je suis tout étourdi par votre agitation extérieure. Au bout de quelques jours je suis atteint par la contagion, je perds le sommeil, je deviens nerveux; il me tarde de repartir, de regagner ma province, où j'ai le loisir de vivre mon rêve. Du reste, je ne suis pas assez riche pour résider à Paris, tandis qu'à Gand!... Et si je veux apercevoir des rues animées, je viens à Bruxelles. Ce pays est un pays complet, où les aspects les plus divers de l'humanité sont représentés. Il est très vénérable et très jeune; la foi superstitieuse du moyen âge s'y heurte à l'athéisme révolutionnaire. Le passé et l'avenir s'y coudoient. Je m'y trouve bien et je n'ai pas le dessein de le quitter. »

Ces paroles sont d'un sage. M. Maeterlinck hésite à se lancer dans le tourbillon parisien. Peut-être sent-il un secret désaccord entre son âme et l'âme gauloise, malgré les ferveurs qu'il a déchaînées dans les cafés du boulevard Saint-Michel. A l'instant où je lui serre

la main, pour prendre congé, mes yeux rencontrent ses yeux froids ; j'ai conscience d'être très loin de lui. Cet homme n'a aucun désir de me revoir. Je ne le rencontrerai plus, à moins que le hasard ne nous remette en présence... Pourtant, il m'eût été doux de lui offrir, en échange de ses pousses de houblon, quelques petits pois à la française...

M. ARISTIDE BRUANT AUX CHAMPS

Le poète des gueux habite un château, et ce château n'est pas un château vulgaire. Il s'élève à Courtenay (Loiret), tout à côté d'une tour qui appartint à la reine Blanche. C'est donc une demeure quasi royale. M. Aristide Bruant y fait bonne figure. A cela près qu'il a remplacé le palefroi par la bicyclette, il y mène le train d'un seigneur moyenâgeux. Il chasse, il pêche, il a une meute de dix chiens fidèles et bien dressés. Ses vassaux sont représentés par un garde, le père Rata, un jardinier, le père Bajou, un fermier, trois vaches, une centaine de lapins et une nombreuse domesticité. Il règne sur ce petit monde et nul ne s'aviserait de braver son autorité.

Hier, au cours d'une promenade, je sonnai à la grille du castel; on m'introduisit dans l'oratoire, je veux dire dans le cabinet de travail de sire Bruant. Je le trouvai en train de nettoyer son fusil, occupation noble et digne d'un gentilhomme. Il portait les grosses bottes, la chemise rouge, le feutre, le gilet breton qu'a popularisés le crayon de Toulouse-Lautrec. C'était toujours notre Bruant, le Bruant de la butte, avec sa tête de Chouan, sa joue bleuie, sa lèvre rosée, ses cheveux noirs rejetés en arrière, son œil énergique et goguenard, et sa voix puissante, à l'accent faubourien.

Pourtant, il y avait dans sa physionomie un air d'allégresse que je ne lui connaissais point. Il ne me laissa pas le loisir d'ouvrir la bouche; il m'entraîna vers une fenêtre, d'où l'on dominait la campagne environnante; et enveloppant d'un beau geste la vallée ombreuse, le rideau de peupliers qui frissonnaient à la brise, me désignant au loin les coteaux plantés de vignes et les routes poudroyant sous le soleil, il s'écria :

« On respire, ici ! Ce n'est pas comme à Montmartre ! Je suis rudement content d'être sorti de ce cloaque ! »

Cloaque, est dur... Eh quoi ! Bruant renie Montmartre, sa patrie, le piédestal de sa gloire ! Je m'imaginais, avec tout le monde, que Montmartre et Bruant étaient unis l'un à l'autre par les liens d'une indissoluble reconnaissance. Fiez-vous donc aux légendes ! Comme je me refusais à concevoir une si monstrueuse ingratitude, et que j'émettais un doute timide sur la sincérité de cette aversion, un strident éclat de rire m'interrompit :

« Ah ! non, j'en ai assez ! Pendant huit ans, j'ai passé mes nuits dans les bocks et la fumée, j'ai hurlé mes chansons devant un tas d'idiots qui n'y comprenaient goutte et qui venaient par désœuvrement et par snobisme se faire insulter au Mirliton. Je leur en ai donné pour leur argent, je les ai traités comme on ne traite pas les voyous des rues. Et ils se figuraient que mes injures n'étaient qu'une comédie. Triples crétins !... ils s'en amusaient ! Ils en riaient ! Je me tenais à quatre pour ne pas leur casser la margoulette... Maintenant n, i, ni, je les ai vus suffisamment. Ils m'ont enrichi, je les méprise... Nous sommes quittes ! »

L'impétueux Bruant me pousse à travers les pièces de son logis, qui sont luxueusement meublées de bahuts, de vieux fauteuils, de bibelots, décorées de dessins de

Steinlen et d'une multitude de photographies. Il me raconte qu'il a acheté vingt-cinq hectares de bois, trente hectares de prairies, un bras de rivière, une île, un moulin, et qu'il a déjà refusé d'être nommé conseiller municipal de Courtenay, voulant à tout prix garder son indépendance... Puis il siffle sa chienne Ravaude, saisit un fusil, ouvre la porte, et me demande très sérieusement :

« Deux heures de marche ne vous effrayent pas? Allons faire le tour du propriétaire! »

Ce « tour » est considérable. M. Bruant est un autre marquis de Carabas. Toute la commune lui appartient. « Cette garenne est à moi! Ce bouquet d'arbres est à moi! Ce monticule est à moi! »

Et le chansonnier exige que son bien soit à l'abri des invasions. Il l'a entouré de grilles; malheur à qui se permettrait de les franchir! Des pièges à loups sont tendus aux maraudeurs. Ses routes (car il a des routes) sont barrées par d'énormes poutres. Il a plaidé contre la commune qui lui contestait le droit d'entraver de la sorte la circulation, et il a gagné son procès. Et il est aussi orgueilleux de cette victoire que put l'être Napoléon le soir d'Austerlitz. Il veille avec son fermier Bajou, avec son garde Rata, à relever les contraventions. Voilà de quoi l'occuper. Mais les journées d'été sont longues. Et quand on a rimé, fût-ce dans la langue verte, on est tourmenté de temps à autre par le besoin de mettre « du noir sur du blanc ». M. Aristide Bruant n'a pas rompu tout commerce avec la muse. Il compose des romances en l'honneur de M. Félix Faure (*C'est l'président qui monte à ch'val!*) Oui, ce vieux révolté, l'Homère de Belleville, chante les louanges du gouvernement! *Quantum mutatus!* Et il se divertit aussi à rédiger un dictionnaire d'argot. L'argot est resté cher à son cœur. C'est de tous les cultes passés, le seul qu'il ait conservé... Sur ce cha-

pitre, il ne tarit pas, et son entretien est fort instructif. Arpentant à larges enjambées une allée interminable, l'allée centrale de *son* bois, il se livre à de savantes considérations grammaticales :

« Vous connaissez, je suppose, la langue des *loucherbems*? »

Les *loucherbems*? Je suis contraint d'avouer que cette expression éveille en moi des idées confuses. M. Bruant ne me cache pas que mon ignorance lui fait de la peine, mais il daigne y compatir et m'apprendre que *loucherbem* veut dire « boucher ». L'argot des loucherbem est l'argot des bouchers. Or, les bouchers, qui sont des gens méthodiques, se sont forgé une syntaxe précise, basée sur des règles immuables. Voulez-vous parler *loucherbem*? Il n'est rien de plus aisé. Vous remplacez la consonne qui se trouve au commencement d'un mot par la consonne *l* et vous ajoutez une terminaison quelconque, pour l'oreille, et le tour est joué. Exemple : Si un *loucherbem* vient à perdre l'esprit, ses confrères ne diront pas qu'il est fou, mais qu'il est *louf*; et comme *louf* est un peu court, ils écriront *loufoque* et créeront un vocable qui, aujourd'hui, a droit de cité dans le glossaire académique. De même, poteau deviendra *loteaupem*, fusil *lusifoque* ou *lusifer* (M. Bruant vous prie d'excuser ce médiocre calembour). On pourrait continuer indéfiniment. Le *loucherbem* est à la portée des intelligences les plus humbles. Quelquefois, ces mots d'argot ont de la couleur et de la grâce. M. Bruant les collectionne avec passion; il va se promener dans les faubourgs et cherche à noter au vol les locutions nouvelles. Il croit être certain que le verbe *casquer*, qui est d'un usage si répandu, sera remplacé désormais par le verbe *raquer*. Ainsi en a-t-on décidé à Ménilmontant. *Raquer*, *casquer*, si l'expression change, le sens ne variera guère...

L'autre hiver, M. Bruant a fait une autre trou-

vaille. Il errait sur le boulevard aux environs du Rat Mort. Il entendit une jeune personne, qui déambulait solitaire le long du trottoir, murmurer avec tristesse : « Décidément, ce soir je *fais fleur* ». Et M. Bruant pensif se demanda ce que signifiaient ces paroles mystérieuses. Et il comprit que la promeneuse avait voulu se plaindre de l'abandon où on la laissait. Elle espérait rencontrer quelqu'un à qui causer; son attente était déçue; elle faisait *chou-blanc*. Qu'est-ce qu'un chou-blanc? C'est un chou-fleur. Faire chou-blanc ou faire fleur, même chose. Mais faire fleur est autrement joli, cela vous a comme un parfum printanier! Vous voyez qu'il n'est rien de plus récréatif que l'argot.

Pourtant les beautés de la langue verte pâlissent à côté de celles de la nature. M. Bruant donnerait tous les becs de gaz de Grenelle pour un des vers luisants de Courtenay et pour les saines, les réconfortantes odeurs qui montent de l'herbe mouillée. Il les aspire, elles le grisent. Il s'arrête, appuyé sur son fusil, comme Bas-de-Cuir : « Hein! sentez-vous l'humidité des feuilles? Ça embaume! » Mais, soudain, M. Bruant a frémi. Il vient d'apercevoir un de ses pieux arrachés, une partie de sa clôture forcée... Il appelle d'une voix terrible : « Bajou! Bajou! » Bajou apparaît, un peu tremblant. « Je défends à qui que ce soit d'envahir mon clos. Si l'on cherche à passer, tirez dessus! »

Ce chansonnier est barbare. Il malmène bien durement les pauvres diables, dont il a narré jadis les souffrances avec une si merveilleuse émotion. Il est revenu de ses illusions; il a changé d'*état d'âme*. Il m'explique que les malheurs du *populo* proviennent du développement excessif de l'instruction. « On leur a enlevé la foi, on ne leur a rien donné en échange. » Et je crois écouter un bourgeois ventripotent, dissertant après boire sur les affaires publiques... Il ajoute pour conclure :

« J'en ai soupé du bon peuple! Je prétends être le maître chez moi! »

Nous avons parcouru plus d'une lieue dans les terres labourées et nous sommes toujours sur le domaine de M. Bruant, et nous n'en avons vu qu'une parcelle. Nous descendons jusqu'aux bords de la Cléry, petite rivière aux eaux lentes, abondantes en roseaux. Un bruit de cascade, un toit délabré. Nous sommes au moulin. Les maçons y travaillent; ils transforment cette ruine en une élégante habitation. Au premier étage, M. Bruant installera son musée, ses portraits, ses souvenirs, il disposera dans un coin une scène de théâtre.

« Ah! je vous y prends, lui dis-je. Le vieil homme reparaît. Vous avez la nostalgie des planches. »

Mais il se récrie. Il déteste son ancien métier.

« Je ne chanterai plus désormais que lorsque j'aurai besoin de vingt-cinq louis pour me payer une fantaisie. »

Quoique son cabaret du Mirliton lui ait laissé de méchants souvenirs, il ne peut se rappeler, sans rire, les scènes étonnantes qui s'y sont passées. Il y a reçu des gens illustres, des têtes couronnées. Sa vogue eut pour point de départ la visite des grands-ducs Alexis et Vladimir. C'était en 1891.... Le brigadier de police Rossignol, qui était un des habitués de la maison, vint trouver Bruant. « Tu auras ce soir deux « grosses légumes », les grands-ducs Vladimir et Alexis. Ne t'avise pas de les reconnaître. Ils voyagent incognito... Donc, *motus* »... En effet, sur le coup de dix heures, les illustres étrangers se présentent. Bruant avait gardé le secret : la salle était comble... Ils se faufilent péniblement jusqu'auprès du piano, où ils s'installent. Le plus piquant, c'est que le garçon Maxime, très aimé des habitués, et à qui, sans doute, les deux inconnus ne plaisaient pas, s'amusait à les bousculer et les arro-

sait de bière. A un moment le grand-duc Vladimir se leva : « Montrez-moi l'Institut », dit-il... L'Institut était un infâme couloir où Bruant empilait les retardataires. Le grand-duc se dirigea vers ce lieu, et les consommateurs furent impressionnés par sa taille colossale et par une certaine habitude du commandement qu'on devinait en lui. « Faites place », ordonna-t-il. Déjà quelques murmures s'élevaient... Mais le comédien Guitry, qui se trouvait là par hasard, se leva et salua profondément les grands-ducs. Ceux-ci, mécontents, se retirèrent. Et c'est ainsi que le grand-duc Vladimir ne put contenter son caprice de pénétrer dans l'Institut de M. Bruant.

« Au moins, dis-je à Bruant, les avez-vous insultés pour bien leur prouver que vous ne les connaissiez pas?

— Je les ai injuriés discrètement... On savait, quand il le fallait, être homme du monde. »

Que d'autres souvenirs! Les femmes de « la haute » se risquaient volontiers au *Mirliton*. Deux d'entre elles demandent à parler au patron... Bruant se présente. « Vous êtes bien M. Bruant? On nous avait assuré que vous portiez une grande barbe! » Et Bruant, de son organe de basse profonde : « Avec des poux dedans?? » Elles ne doutèrent plus de son identité... Puis, à l'autre bout de l'échelle, c'étaient des loqueteux, des meurts-de-faim. L'un d'eux avait l'habitude d'arriver chaque nuit, un quart d'heure avant la fermeture; il faisait le tour des tables et buvait les *fonds de bocks* qu'avaient laissés les clients. Bruant, pris de pitié, l'interrogea.

« Tu « bats donc la flemme » toute l'année. Tu ne trouves pas à gagner ta vie?... » L'inconnu (il portait une jaquette élimée, et grelottait dans ses souliers percés) se recueillit profondément et prononça ces paroles mémorables : « J' vas vous dire! Je ne travaille pas, parce que le travail ça m'en..... » Il n'avait pas besoin d'achever. M. Bruant avait compris. Il tira

de ce mot une de ses chansons les plus lyriques. Et voilà comment M. Bruant renouvelait ses inspirations.

C'est le retour... Nous avons suivi la Cléry, traversé le pré de la Belle-Étoile, franchi les futaies du bois de la Cave, coupé le carrefour du Veneur. M. Bruant me montre un lopin riant et vert arrosé par le ruisselet : « Ce morceau de terre appartenait à mon aïeul, il y a juste un siècle. Je viens de le racheter... »

Une intime fierté vibre en ce discours. M. Bruant est ravi d'être rentré au pays « qui fut son berceau » et d'y être rentré en triomphateur. Il resta vingt années sans y mettre le pied. Cette période fut pénible. M. Bruant connut le pire dénuement; il occupait un méchant emploi dans une compagnie de chemin de fer; il touchait moins qu'un ouvrier et devait être vêtu en bourgeois. Quelle « dèche », mon empereur! Il recousait ses chaussures et trempait dans l'encre les reprises de sa redingote d'alpaga. Il courait, en société de Steinlen, les bas-fonds de Paris; ils se saturaient d'impressions qu'ils devaient traduire, plus tard, avec une égale force, l'un par le crayon, l'autre par la plume.

« Du temps où j'étais gamin, où je dénichais des merles aux environs de Courtenay, mon rêve était d'avoir un arbre *à moi*. Je ne croyais pas être si largement exaucé. Regardez-moi ce chêne! Est-ce beau? Est-ce vigoureux? C'est le chêne de saint Louis! »

Il lève la tête et contemple avec amour, ce géant de *sa* forêt. Et il ajoute d'un ton bonhomme : « On me prend pour un malin. La vérité, c'est que tout m'a réussi. Je remplaçais Rodolphe Salis au *Mirliton*. Et j'ai eu l'idée de prendre le contrepied de ce qu'il disait et faisait. Il saluait ses clients du titre de « monseigneur », je les appelai « crapules »; il affectait la tenue d'un général en civil, je m'habillai en « gouape ». Je ne me « monte pas le cou » sur mon mérite. Il y en a d'aussi forts que moi qui sont morts à l'hôpital. J'ai eu

de la chance. J'ai raison d'en profiter, pas vrai?... Tenez! je vais vous présenter mon garde, le père Rata ».

Le père Rata, un vieux finaud, qui ne doit jamais dire que le quart de ce qu'il pense, raconte à M. Bruant l'histoire d'un lièvre qu'il a aperçu, tout à l'heure, près du moulin... L'aventure est compliquée; elle se déroule avec une sage lenteur. « Vous saurez donc, monsieur Bruant, que ce diab' de lièvre... » M. Bruant endure ce discours sans ennui; ce lièvre, après tout, ne le laisse pas indifférent : c'est *son* lièvre, puisqu'il s'est aventuré sur *ses* terres. Et le père Rata continue de pérorer. Et M. Bruant prête l'oreille. Je sens que le père Rata est plein de considération et d'admiration pour ce M. Aristide qui est revenu si riche au village, après l'avoir quitté si miséreux. Et je comprends aussi que M. Bruant jouisse mieux ici de sa fortune qu'il n'en pourrait jouir partout ailleurs.

Son existence ne se compose que de délices. Il est célèbre; il a toujours vingt-cinq louis, en cas de besoin, dans le gosier; il est propriétaire, son ventre pousse...

J'ai donc vu un homme heureux!

L'ATHLÈTE ET LE POÈTE JEAN RICHEPIN

Cette fois, je n'ai pas vu sa robe rouge. Le poète était couché sur un lit de douleurs; mais, au premier coup d'œil, je fus rassuré. Il avait le regard vif, le teint frais, la voix sonore. La poignée de main qu'il me donna respirait (si j'ose ainsi dire) la santé. Et il me conta son infortune. L'autre matin, il se livrait, avec son fils, à un assaut de savate, pour s'entretenir les muscles; et, se sentant très en forme, il eut la malheureuse tentation d'en abuser; il joignit au coup de talon classique un jeté-battu. En un mot, il voulut faire des grâces et s'abîma le genou. Il subit le juste châtiment de son imprudence. La Faculté lui a ordonné l'immobilité. Ce qui ne l'empêche pas de se rendre en voiture au théâtre pour y surveiller ses répétitions. Mais jusqu'à midi chaque jour il se repose.

« C'est donc bien amusant la savate? »

Jean Richepin sourit, et je discerne en ce sourire comme une nuance de pitié affectueuse.

« C'est vrai! vous êtes un profane, vous ignorez les plaisirs de l'athlétisme! »

Il les connaît et les savoure tous. Jadis, il lui arriva de « tomber » Marseille à la foire de Neuilly. Maintenant, plus discret, ayant renoncé à vagabonder sur les

grandes routes, il ne s'exerce plus qu'en famille. Son vaste jardin de la rue Galvani lui sert d'arène et de champ d'entraînement. Il cultive simultanément l'escrime, la boxe, le chausson, le bâton, la canne ; il soulève des poids et des haltères, s'intéresse au trapèze, monte à cheval et franchit, sur le « vélo », des distances fabuleuses. Ses fils l'assistent en ces divers travaux, qui se peuvent comparer à ceux d'Hercule. Jacques, l'aîné, est un cycliste éminent (à la bicyclette trop prosaïque il préfère les roues inégales, l'une gigantesque, l'autre minuscle du bicycle). Il enfourche cet instrument. Tandis qu'il est en pleine vitesse, son cadet, Tiarko, prend un vigoureux élan et le rejoint d'un bond sur la selle. On ne fait rien de mieux ni de plus difficile aux Folies-Bergère. Jean Richepin y pourra débuter quand il lui plaira. « Les frères Richepin's, jeux icariens ». Chacun, dans la troupe, aura son emploi; Jean représentera la force, Jacques et Tiarko l'agilité, et leur petite sœur, la mignonne Sacha, âgée de six ans, la poésie, — car elle module déjà avec grâce les chansons de Miarka « la Fille à l'Ourse ». Je leur prédis un joli succès!...

« Ne croyez pas, reprend Richepin, que ce soit tout à fait pour m'amuser que je m'adonne à ces violents exercices. J'y prends du plaisir, il est vrai. Mais je les considère comme indispensables à ma santé. Ils constituent par excellence l'hygiène de l'homme de lettres... »

Eh quoi! un littérateur est-il obligé, pour garder son cerveau en équilibre, de savoir dessiner un « moulinet » ou détacher dans les règles un « coup de pied bas »? Parfaitement! Jean Richepin pense que la boxe est le meilleur remède contre la névrose. Nous ne brûlons pas assez. Nous demeurons assis sur notre chaise toute la journée, et le soir nous allons dîner en ville. Nous mangeons des truffes, nous buvons des vins meurtriers,

nous nous endormons à demi congestionnés, nous nous réveillons la tête lourde.

« Vous couchez-vous au moins la fenêtre ouverte? » poursuivit Richepin.

Je dois avouer que mes fenêtres sont, durant la nuit, soigneusement calfeutrées. Je crains même qu'on y ait ajouté des bourrelets... Horreur!... Jean Richepin laisse entrer dans sa chambre la froide bise. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, les éléments déchaînés se jouent autour de son lit. Il y a quelques années, il attrapa une méchante grippe et il jura de traiter par le mépris cette fâcheuse indisposion. Il se tenait comme le commun des mortels dans un appartement chauffé : il éteignit son calorifère, il affronta les plus basses températures. Il jeta au Rhume un orgueilleux défi. Et le Rhume n'osa plus pénétrer dans sa maison. Le poète m'exhorte vivement à essayer ce système.

« Je vous conseille aussi de faire, chaque matin, un petit quart d'heure de gymnastique en chambre. La gymnastique en plein air est préférable, assurément. Mais la gymnastique en chambre n'est point à dédaigner. C'est par elle que j'ai guéri mon médecin, le docteur Chantemesse, qui avait une tendance à l'embonpoint. Je l'ai supplié d'essayer des mouvements d'assouplissement... Connaissez-vous les mouvements d'assouplissement?... Allons, Jacques, donne-nous une séance!... »

Jacques, qui est mince et vigoureux comme un jeune héros d'Homère et qui est poète et musicien, et qui sait le grec comme un docteur en Sorbonne, s'étend à terre et se relève par une lente et souple flexion des reins. Cela est parfaitement exécuté et sans effort apparent. Et cela suffit pour activer la circulation du sang, raffermir les chairs et éliminer les graisses. Et voilà pourquoi ni Jean Richepin, ni aucun Richepin ne

prendra jamais du ventre. Le bedon n'existe pas chez les Richepin.

« Vous irez à cent ans, dis-je au poète.

— Je l'espère bien », me répond-il.

Et réellement l'auteur du *Flibustier*, à moins qu'il ne meure d'une mort tragique, doit devenir centenaire. L'hiver, il ne se met au travail qu'après avoir fait cent cinquante fois de suite en vélo le tour de son jardin, soit vingt kilomètres parcourus à grande allure. Une suée formidable. Une friction. Et désormais, il se sent à l'aise. Il peut appeler la Muse. Il est en état de fournir dix heures d'un labeur intensif. L'été, c'est le repos complet, l'oubli des choses intellectuelles. On ferme les cahiers, les manuscrits, on s'en va dans un petit port perdu de Bretagne ; on y retrouve le bateau à voile que l'on réveille de son long sommeil, à qui l'on fait une pimpante toilette. Et vogue la galère ! On tire des bordées. On pêche le maquereau et le merlan. Jean Richepin est le capitaine, Jacques le pilote et Tiarko le moussaillon. Mme Richepin, qui a le pied solide et qui paraît être la sœur de ses fils, s'associe à ces excursions aventureuses. Elle cuisine à bord quelque succulente bouillabaisse — en souvenir de son pays. Et l'on se dit que la vie est bonne ! Et l'on ne songe guère, en cet instant, aux petits potins du monde des lettres, à ce qui se dit sur le boulevard. Les yeux s'emplissent de soleil, le cœur s'emplit de vaillance. Et l'on rentre à Paris, armé pour de nouveaux combats !

En attendant que Richepin débute aux Folies-Bergère, il échafaude des scénarios, rime des strophes, construit des romans, improvise des articles de journaux. Sa valise, la légendaire valise où il enferme ses ouvrages ébauchés, devient trop petite, elle déborde. Il s'est exercé dans tous les genres, avec une surprenante fécondité. Mais celui de tous qu'il préfère est le

théâtre. Il se passionne pour la forme dramatique. Dès son extrême jeunesse, il composait, pour sa seule satisfaction, des tragédies qui n'avaient aucune chance d'être jouées. Il est revenu, vers le milieu de sa carrière, à ses premières amours, et il est bien résolu à suivre désormais cette voie, qui lui a valu de beaux succès. Il alimentera de drames en vers le premier et le second Théâtre-Français. Jean Richepin est doué d'un tempérament de créateur. Il y a en lui une force, quelquefois mal réglée, mais qui s'impose à l'admiration. Je voudrais savoir comment l'inspiration naît en son esprit, comment il trouve ses sujets de pièces, par quelles phases passe l'œuvre d'art, depuis la conception jusqu'à l'enfantement, de quelle façon elle se présente, quelles transformations elle subit...

« A quel moment, quand vous écrivez pour le théâtre, éprouvez-vous la plus vive joie? Est-ce lorsque le drame s'ébauche en vous, lorsque l'idée mère vous apparaît, ou lorsque vous procédez à l'exécution? »

Jean Richepin n'est point embarrassé pour répondre. Et d'abord, ses œuvres ne dérivent presque jamais d'un idée abstraite, mais plutôt d'une « vision concrète ». Certains auteurs partent d'un trait de mœurs ou de caractère, ou bien ils imaginent une péripétie essentielle, autour de laquelle les événements accessoires se viennent grouper. Richepin, lui, *voit* du premier coup son principal personnage. A la suite d'une lecture, ou d'une méditation, ou d'une circonstance accidentelle, soudain, une figure se dresse. Ce sera le héros de son prochain drame. Il sort de sa tête comme la déesse sortait du front de Jupiter. Il contemple ce héros hypothétique, il vit avec lui, il en parle comme d'un être réel, il le présente à ceux qui l'entourent, il le décrit à Mme Richepin, à Tiarko. Il semble qu'un nouvel hôte s'installe au logis, où, d'ailleurs, il reçoit l'accueil le plus empressé. Et peu à peu,

il se modèle, ses contours se précisent, il revêt son allure définitive, il se meut dans une amosphère historique nettement déterminée; on en arrive à découvrir d'où il vient, où il va, quelles sont ses pensées, à quelles catastrophes il est voué. Un beau jour, après des mois de recherches et de discussions contradictoires, la statue est achevée. Le drame est prêt. Il n'y a plus qu'à le mettre sur le papier.

« Cette période est fort agréable. J'ai l'impression de pétrir entre mes doigts une créature vivante et de lui donner une âme. Mais très enivrante aussi est l'« écriture »!

Chercher le mot qui peint, l'épithète juste, la rime sonore, se baigner dans l'onde lyrique du discours, quelle ivresse! Jean Richepin apporte à cette besogne une fougue extraordinaire. Il s'y rue littéralement, comme les guerriers, ses aïeux, montaient à l'assaut. Il est obligé, en se relisant, d'émonder sa verve luxuriante et parfois luxurieuse et de porter la cognée dans cette végétation de forêt vierge. Mais tandis qu'il compose, lorsque sa cervelle s'échauffe à la griserie du verbe, il est heureux, très heureux. Et il est heureux également, lorsque sa pièce prend forme sur les planches, entre les mains des acteurs. Les répétitions le passionnent, sauf peut-être les dernières qui sont un peu énervantes. Ce travail, que d'aucuns trouvent fastidieux, l'enchante et lui procure des jouissances infinies. Oh! ces poètes! Leur imagination change en beautés les pires laideurs! Encore faut-il distinguer entre les poètes. Jean Richepin n'est pas un poète compliqué et maladif; c'est un aède, c'est un matelot, c'est un lutteur, c'est un soldat. Il ne chante que les batailles qu'il serait capable de gagner...

Sa tête est toute bouillonnante de projets, qu'il m'a développés avec enthousiasme. Il rêve de fonder un Théâtre municipal, consacré à la gloire de la ville de

Paris, et de l'alimenter à lui tout seul, en y faisant jouer de grands drames patriotiques... Les époques de notre histoire reconstituées, évoquées devant le peuple; un amalgame de grandeurs et de bouffonneries, l'épopée et la farce, les pompes du Louvre, les parades du pont Neuf, les conquérants et les bateleurs, Tabarin et Napoléon... Ce plan est vaste, mais il n'est pas pour effrayer un tel homme. On me dirait que sa valise, sa terrible valise, renferme déjà dans ses flancs gonflés quatre ou cinq siècles d'histoire de France, divisés en actes et en tableaux, que je n'en serais pas autrement surpris.

« Je réserve ce dessein pour ma vieillesse... »

En attendant, il est tout à ses œuvres achevées et particulièrement à la *Martyre*, que la Comédie-Française représentera dans quelques mois. En ce dernier ouvrage, paraîtront les deux Mounet dans deux rôles à leurs tailles. Mounet-Sully fera un apôtre, une sorte de Christ très noble et très pur. Paul Mounet ne sera qu'un gladiateur, mais quel gladiateur! On n'en aura pas connu un pareil, depuis le règne de Dioclétien.

« J'espère, s'écrie Richepin, que la censure ne commettra pas l'infamie de lui imposer un maillot! Il faut que le public voie au naturel sa poitrine, ses cuisses, ses bras musclés! Et qu'on n'invoque pas la pudeur! Paul Mounet — quand il est nu — est beau comme l'antique. Le beau n'est pas indécent... »

Donc, la *Martyre* nous procurera des sensations exceptionnelles. Et peut-être y puisera-t-on, d'autre part, un enseignement philosophique. L'action de la pièce se déroule quelques centaines d'années après Jésus... L'auteur a soigneusement étudié cette période de la décadence romaine, et il assure qu'elle offre, avec le temps actuel, une analogie frappante. Ce sont, sinon les mêmes mœurs (nous sommes moins sanguinaires),

tout au moins les mêmes travers. Alors, comme aujourd'hui, les gens du monde se mêlaient d'écrire, et les femmes du monde étaient dévorées du besoin de s'exhiber dans des représentations théâtrales. Il y avait déjà des « Bodinières » où les patriciennes s'offraient avec délices aux applaudissements de la foule ; et déjà l'on s'assemblait, en des *five o'clock*, pour écouter des vers précieux. Toutes les sociétés vieillissantes ont ainsi des traits communs, symptômes des orages à venir.

« Il est bien évident, conclut avec sérénité Richepin, qu'un effroyable branle-bas se prépare qui doit tous nous balayer ! »

A ce moment, ses talents d'athlète lui seront d'un grand secours. Mais les poètes sont aimés des dieux. Peut-être la tempête populaire, si jamais elle souffle sur Paris, épargnera-t-elle la maisonnette et le jardin de la rue Galvani — cette maison pleine de vertus et ce jardin plein de roses !

LA TOMBE DE FÉLIX ARVERS

J'ai fait un pèlerinage à la tombe de Félix Arvers... Elle est bien abandonnée. L' « homme au sonnet » repose à Cézy, petit village du département de l'Yonne, aux environs de Joigny. On m'avait dit : « Vous trouverez là des renseignements curieux sur le poète, dont le nom est célèbre, dont l'œuvre et la vie sont à peu près ignorées ».

Hier donc, je débarquai à Cézy. Le bourg était comme engourdi dans le soleil; les maisons sommeillaient, portes et fenêtres closes. Je me dirigeai d'abord vers l'église, pensant que le curé pourrait, mieux que personne, m'aider dans mes recherches. J'aperçus un jardinet rempli de fleurs et d'arbres fruitiers, avec des allées bordées de buis; sur une chaise, une soutane et un chapeau fraîchement brossés; debout, devant le seuil, une vieille servante que je présumai devoir s'appeler Marianne ou Scholastique. Je lui exposai l'objet de mon enquête. Elle m'apprit que M. le curé était allé voir « ses abeilles » et ne rentrerait pas de la journée; mais elle me désigna deux personnages qui pourraient m'être d'un grand secours : le fossoyeur, qui me conduirait au cimetière, et M. Buchotte, ancien conseiller

municipal, qui était très savant sur les « choses du pays »...

Quand j'abordai le fossoyeur, il s'occupait à lier des bottes de foin; dès que je lui eus parlé de Félix Arvers, il saisit un trousseau de clés : « Si vous voulez me suivre, je vais vous montrer la route ». Et tout en marchant, le pas un peu traînant, car le bonhomme est vieux et perclus de rhumatismes, il cherche à se remémorer d'anciennes dates : « Il n'est pas mort ici, on l'a rapporté de Paris; ce devait être vers 1850 ou 1851. On lui a fait graver une belle pierre, mais personne ne s'en occupe plus; tout s'en va à l'abandon. » Nous y voilà... Un maigre cyprès, des herbes folles, une dalle à demi brisée, rongée par la mousse et où l'on a peine à distinguer quelques lettres et quelques chiffres : c'est tout ce qui reste de l'amant mélancolique dont la plainte chante dans nos mémoires :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

Cette désolation, la tristesse de ces vers sont en parfaite harmonie. Je demande à mon guide si la dépouille du poète a reçu parfois des visites. Il ne se rappelle rien... La famille a disparu; elle n'habite plus la localité. Et aucune dame en pleurs — l'héroïne du roman mystérieux, « à l'austère devoir pieusement fidèle » — n'est venue ici s'agenouiller. Le pauvre Arvers n'a pas senti, sur ses os desséchés, la douceur des larmes. Je le quitte, après un dernier salut, et me mets en quête de M. Buchotte. C'est un homme aimable et qui m'accueille d'une façon fort civile, mais il ne me cache pas que ses recherches se sont portées sur Jeanne d'Arc, plus particulièrement que sur Arvers. Il a acquis la preuve que la Pucelle s'est arrêtée à Cézy, se rendant à Reims, mais il ne saurait m'indiquer à qui fut dédié le fameux sonnet : « Ma voisine,

Mme Tissier, ajoute-t-il, pourra peut-être vous en instruire. Elle est née avec le siècle, elle a quatre-vingt-quinze ans; ç'a été une intime amie de Félix Arvers. Et vous pouvez la questionner, car elle a toute sa tête : elle est surprenante pour son âge et deviendra certainement centenaire. »

Un couloir obscur, où règne une humidité de cloître, où flottent de vagues parfums de cuisine et de lessive. Une vieille paysanne, proprette et ratatinée, accourt au-devant de moi. Son bonnet blanc, ses mains aux veines bleuies, ses joues ridées mais roses encore et animées des couleurs de la santé, sa bouche édentée, son regard placide, me font songer aux bonnes femmes des tableaux de Téniers. Elle m'indique un fauteuil avec beaucoup de civilité, et à peine ai-je parlé de Félix Arvers que son visage s'éclaire. Si elle a connu M. Félix? Mais ils furent quasiment élevés ensemble! Ils ne se quittaient pas, durant les vacances, quand M. Félix venait retrouver Mme Arvers! Que de promenades au bord de l'Yonne! Que de bains dans la rivière! M. Félix était tout plein gentil, et joli cavalier, et galant auprès des filles!

« Il me faisait des chansons et il m'apprenait à les chanter. Attendez donc que je me souvienne... »

Mme Tissier lève les yeux et interroge les solives du plancher; elle appelle cette mélodie lointaine qu'elle n'a pas eu l'occasion de fredonner depuis plus d'un demi-siècle. L'air revient à peu près, les paroles lui échappent. Et c'est dommage, vraiment, car cette chanson était tout à fait gaillarde. « Il n'y en avait pas un d'aussi gai que M. Félix dans tout le canton. Je pourrais vous en débiter jusqu'à demain! » Et elle me dévide son écheveau. Les souvenirs arrivent en foule, menues anecdotes, historiettes de clocher, qui émerveillent la brave dame, et qui auraient, pour nos lecteurs, moins d'intérêt : comment son garçon, qui se

noyait, a été sauvé par M. Félix; comment M. Félix montait dans le cerisier et lui jetait des cerises (inconsciente réminiscence d'un chapitre de Jean-Jacques); comment M. Félix aidait à cuire les confitures et accompagnait dans les vignes les vendangeuses. Tout à coup, Mme Tissier s'écrie d'un ton joyeux.

« Vous savez! je suis allée le voir à Paris! »

Et elle me retrace cette odyssée. Elle était partie pour la capitale avec ses habits de villageoise : sa jupe de laine rouge et sa coiffe empesée. On n'est pas une bourgeoise, pas vrai? M. Félix fut enchanté de la recevoir et, pour la désennuyer, le soir, il la conduisit au Café Turc, un café magnifique, là-bas, près d'un grand boulevard, avec des tables de marbre, et des glaces, et de l'or partout...

« Vous pensez, monsieur, si j'étais gênée en entrant dans ce café. Je sentais bien que je n'y étais pas à ma place. Mais, voilà qu'après avoir dépassé la porte, j'aperçois autour de moi plusieurs femmes qui avaient comme moi des bonnets blancs et des robes rouges. « A la bonne heure, que je lui dis, je ne suis pas seule, « au moins, du pays! » Et il se mit à rire, à rire qu'il n'en pouvait plus! C'était mon portrait que me renvoyaient les glaces, de tous les côtés, et que je prenais pour des personnes à ma ressemblance! Je n'étais pas fière, car je remarquais bien qu'on se gaussait en me regardant, mais je finis par me faire, comme les autres, une pinte de bon sang. »

J'interromps Mme Tissier et je lui demande si M. Félix lui récitait quelquefois des vers.

« Souvent donc, le cher homme!

— Vous rappelez-vous un morceau qui commençait de la sorte :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu? »

Elle demeura un moment perplexe, comme si elle cherchait au fond du passé. Puis, délibérément :

« Ma foi non. Ce qu'il me racontait était plus gai que ça! »

Comme je prends congé de Mme Tissier, je vois revenir l'obligeant M. Buchotte. « Si vous voulez, me dit-il, des documents sur Arvers, poussez jusqu'à Saint-Julien-du-Sault, à deux lieues de Césy, en remontant vers Sens; vous y demanderez un certain M. Crédé, c'est un cousin du poète et c'est un savant. Il achèvera de vous renseigner. »

Huit kilomètres sont vite franchis. Les plaines, les bois se déroulent; la flèche de Saint-Julien se dessine à l'horizon. M. Crédé est très connu dans la ville : il loge derrière l'église, qui est très ancienne et du plus pur style gothique. Et, de nouveau, je pénètre dans une chambre sombre (tous ces logis provinciaux ont le même aspect). Celui-ci est entretenu avec un soin où se révèle un goût d'artiste et d'archéologue. Des estampes, des fragments de sculpture, des plans jaunis sont cloués au mur : de superbes vitraux, des vitraux de cathédrale, tamisent la lumière et colorent d'ardents reflets les meubles en noyer, l'horloge à poids, les chenets de cuivre et l'antique cheminée surmontée d'une verdure flamande. M. Crédé s'exclame, dès que je l'ai mis au fait : « Cette maison, où je vous reçois, fut habitée, durant deux siècles, par les aïeux maternels de Félix Arvers. Et rien n'y a été changé. Son grand-oncle s'appelait Vérien-la-Boussole; il exerçait le métier de tonnelier, et ce fut un homme très remarquable; il vécut de 1756 à 1853, et ses compatriotes le déléguèrent pour assister à la fête de la Fédération en 1790. Voici son sauf-conduit et la plaque d'identité qu'il portait à son chapeau. Au reste, je lui ai consacré une volumineuse monographie... » M. Crédé est allé querir, dans sa bibliothèque, un lourd in-octavo

qu'il me présente et qui est gonflé d'assignats, d'imprimés du temps et de notes manuscrites. Et il évoque, avec une précision et une vivacité qui me charment, la physionomie de la petite cité de Saint-Julien pendant l'époque révolutionnaire. Mais cette étude rétrospective m'éloigne de mon sujet. L'oncle m'intéresse moins que le neveu. Je voudrais savoir si M. Crédé possède quelques papiers sur Arvers. « Je vais vous remettre tout le paquet; vous y fouillerez vous-même. »

Il m'apporte une liasse étroitement ficelée et que je dénoue d'un doigt fiévreux, avec la hâte du collectionneur qui suit une piste. Le dossier est complet; tout ce qu'a publié Arvers y figure, et tout ce qu'on a publié sur lui : les brochures de Ch. Glinel, d'Abel d'Avrecour; les articles de Blaze de Bury, de Philibert Audebrand; un exemplaire de la première édition des *Heures perdues*, aujourd'hui rarissime et que les amateurs se disputent à prix d'or; les pièces de théâtre d'Arvers, presque toutes écrites en collaboration avec d'Avrecour : les *Deux maîtresses*, la *Course au clocher*, le *Second mari*, où l'on rencontre tels alexandrins qu'aurait signés Casimir Bonjour :

... Pardon, je vous dérange,
Mon cher associé?... — Non, mon cher de Varange!...

puis, sur un feuillet détaché, quelques vers de haute allure, empreints d'une réelle noblesse d'inspiration et d'une rare distinction de forme. Cela est intitulé : *la Ressemblance*. Le poète s'adresse à une femme vénale à laquelle il demande le mensonge de l'amour, mais il porte dans son cœur l'image d'une autre, de celle qu il ne peut atteindre, et à qui il n'ose dire son secret :

Ce n'est point que mon cœur soumis à ton empire,
Au charme décevant que ton regard inspire,
Incapable de résister,

A cet appât trompeur se soit laissé surprendre,
Et ressente un amour que tu ne peux comprendre,
Ma pauvre enfant! — ni mériter.

Non! ces rires, ces pleurs, ces baisers, ces morsures,
Ce cou, ces bras meurtris d'amoureuses blessures,
Ces transports, cet œil enflammé;
Ce n'est point un aveu, ce n'est point un hommage
Au moins : C'est que tes traits me rappellent l'image
D'une autre femme que j'aimai!

Allons, regarde-moi de ce regard si tendre,
Parle-moi, touche-moi, qu'il me semble l'entendre
Et la sentir à mes côtés!
Prolonge mon erreur! Que cette voix touchante
Me rende des accents si connus, et me chante
Tous les airs qu'elle m'a chantés!

Hâtons-nous! hâtons-nous! Insensé, qui d'un songe
Quand le jour a chassé le rapide mensonge,
Espère encor le ressaisir!
Qu'à mes baisers de feu ta bouche s'abandonne!
Viens, que chacun de nous trompe l'autre et lui donne
Toi le bonheur, moi le plaisir!

« Mais enfin, ai-je dit à M. Crédé, quel était ce Félix Arvers, qui fut, tout ensemble, si jovial et si triste, si excellent et si mauvais écrivain, qui produisit tour à tour des poésies dignes des plus belles de Musset et des vaudevilles plus plats que ceux de Clairville ? Qu'a-t-il été : un bohème ou un père de famille? Erra-t-il sur les chemins comme Glatigny? Joua-t-il la comédie? Fut-il homme de plaisir ou homme d'affaires? »

M. Crédé m'a répondu :

« Il a été tout cela, et encore autre chose. Il avait reçu des dons admirables dont il n'a pas su tirer parti. Faible et violent, il subissait mille influences diverses et s'y arrachait brusquement par des coups de tête. Son père, qui était marchand de vins, rêvait de lui faire embrasser la carrière du notariat. Il entra dans l'étude de Me Guyet-Desfontaines · ce fut un très mauvais clerc.

Il se lia avec Charles Nodier et, chez lui, avec Ulrich Guttinguer, Alfred Tattet, Victor Hugo et sa femme : on prétend même que c'est à cette dernière qu'il dédia son sonnet. Il composa des poésies qui obtinrent le suffrage des connaisseurs; il estima que le succès arrivait trop lentement; il se découragea, il brocha des comédies légères et ne tarda pas à s'en dégoûter. Il avait eu à seize ans le prix d'honneur de rhétorique, il n'eut pas l'énergie de s'adonner au professorat. Il demeura perpétuellement indécis et il mourut misérablement, ayant gaspillé les plus beaux talents du monde, ayant perdu, par sa faute, tous ses amis, et gardant, au milieu de ses tourments, une bonne humeur, une insouciance inaltérables et, par-dessus tout, la passion de l'art et le respect des belles-lettres. On assure que, râlant sur son lit de douleur et ayant entendu une femme de service prononcer vicieusement le mot *colidor*, il se redressa pour crier : « On ne dit pas *colidor*, on dit « *corridor* ! » Tel fut mon cousin Félix Arvers : un être énigmatique et un *raté de génie*. Demandez à ma femme, qui l'a bien connu, ce qu'elle en pense. »

Mme Crédé avait écouté en silence ce long discours. Elle hocha la tête et murmura :

« Oui, Félix était un joyeux garçon, un vrai *réjouibon-temps*.... »

Allons ! il faut nous rendre à l'évidence. Félix Arvers fut un homme tout rond et qui sut prendre la vie par le bon côté. Et cependant la foule continuera de le voir à travers les quatorze vers languissants qui l'ont sauvé de l'oubli, et s'étonnera qu'un saule éploré n'ait pas poussé sur sa tombe, comme sur celle d'Alfred de Musset...

BERGERAT-CALIBAN

... Là-haut, très loin, tout au bout du quartier des Ternes, est situé le repaire où le cruel Caliban aiguise ses épigrammes et cisèle ses strophes funambulesques... Je suis allé le déranger de bon matin. Caliban commence à chanter à l'aube, comme les coqs... Il m'a rejoint au rez-de-chaussée de son hôtel, dans le salon, plein de bibelots, où l'on m'avait introduit; il était vêtu de bure, à la façon de Balzac; sa chemise dénouée laissait apercevoir son torse musculeux; il avait les cheveux en coup de vent et la barbe ébouriffée... Il fixa sur moi le regard perçant de ses yeux bleus — des yeux de rêveur et de lutteur, — m'indiqua très courtoisement un fauteuil au coin de l'âtre.

« Eh bien, causons! » me dit-il.

J'entrai tout de suite en matière :

« Vous voilà donc, mon cher Caliban, au terme de vos vœux! Vous allez être joué à la Comédie-Française! »

Son visage s'illumina :

« Je ne vous cacherai pas que j'en éprouve un réel contentement. Vous n'ignorez point que je suis, avant

tout, homme de théâtre. D'autres sont doués pour l'analyse; mon esprit me porte vers la synthèse. D'autres font du roman, de la métaphysique, de la morale. Le destin m'a marqué au front du signe auquel on distingue les poètes dramatiques. Voici vingt ans que je le répète. Peut-être finira-t-on par le croire. »

M. Émile Bergerat s'est animé, sa voix devient vibrante, son discours persuasif.

« Raisonnons un peu... Dès l'âge le plus tendre, j'ai composé des ouvrages pour la scène. Sur les bancs du collège, je rimais des tragédies... A dix-huit ans, l'année même où l'on me retoquait en Sorbonne, j'avais une pièce reçue au Théâtre-Français... Depuis ce premier triomphe, j'ai essuyé la mauvaise foi de la critique, le mauvais vouloir des comédiens, la perfidie des directeurs. Et je ne suis pas encore découragé! Est-ce là, je vous le demande, est-ce l'indice d'une vocation robuste? »

Il faut avouer que l'auteur du *Nom*, d'*Herminie* et de tant d'autres pièces-martyres ne manque pas de persévérance; nous devons le louer de cette vertu.

« Ainsi, murmuré-je, il est bien établi que vous n'avez pas de chance et que l'hostilité des hommes et des choses vous a toujours poursuivi? »

Caliban lève les bras vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de tant de calamités!

« Je puis en convenir, j'ai commis une grosse erreur, je dirai même une « gaffe » irréparable, en intitulant le recueil de mes pièces *Ours et Fours*. Cette étiquette leur est restée. Il n'en faut pas plus, en notre doux pays, pour créer une légende. On s'est répété de l'un à l'autre : « Ah! oui, Bergerat, celui qui fait des ours et qui n'a que des fours! » Vous pensez si les horribles directeurs s'en sont donné à cœur joie; trop heureux de me fustiger avec mes propres armes! »

En tout cas, il s'est vengé!... On n'a pas oublié ces

furieuses polémiques, ces innombrables brûlots lancés contre les théâtres de Paris. Chacun a « écopé » successivement, et quelquefois tous ensemble. La Comédie-Française, l'Odéon, le Vaudeville, le Gymnase, Émile Perrin et le comité, Raymond Deslandes, Koning et Porel ont dû se frotter les côtes... Porel et Bergerat!... Duel épique, digne d'être chanté par Homère! Haine inextinguible et non encore apaisée! J'ai voulu m'en assurer, j'ai prononcé ce nom maudit; Caliban a frémi de la tête aux pieds. J'ai vu une flamme s'allumer dans sa prunelle. Entre ces deux êtres gît un cadavre, le corps pantelant du « Capitaine Fracasse!... »

L'affreuse, la sombre histoire!

Un jour, Émile Bergerat reçoit la visite d'un jeune seigneur, à la figure glabre, au cheveu mélancolique. C'était M. Paul Mounet, pensionnaire de l'Odéon. « Je voudrais, lui dit-il, jouer un drame de cape et d'épée. Je rêve d'incarner un héros de haute allure. Le sire de Sigognac m'irait comme un gant. Faites-moi la grâce de tirer cinq actes du merveilleux roman de Théophile Gautier et de m'en réserver le principal rôle... » Bergerat demeura perplexe. Il ne pouvait résister à une telle prière, il devait succomber à la tentation, puisqu'une inexorable fatalité le poussait vers le théâtre...

Il ouvre, tout ému, le *Capitaine Fracasse*. Les tableaux, les scènes, le dialogue se déroulent. Il y a, dans ce livre, de quoi tailler dix chefs-d'œuvre. Mais, quelle entreprise! Il court chez Dumas, qui le réconforte. Il broche un scénario et l'apporte à Porel, qui s'en montre enthousiaste. Tout est bien convenu. *Fracasse* sera monté la saison prochaine, Bergerat se retire à la campagne dans une maisonnette à volets verts. Et de cinq heures du matin à minuit, il besogne, haletant, courbé sur sa tâche, oubliant de manger et de dormir... Porel arrive chez son poète, qui lui lit les deux pre-

miers actes qu'il vient d'achever. L'enthousiasme de Porel tourne au délire. Cependant, il risque une timide réserve. Était-il indispensable d'écrire la pièce en vers? N'eût-il pas mieux valu l'écrire en prose?... Bergerat lui démontre la vanité de cette objection, et que la langue des dieux est seule capable de rendre le lyrisme du baron de Sigognac... Il se remet à l'ouvrage... Quelques mois s'écoulent... Vous savez le reste... Porel se dérobe. Bergerat saisit sa colichemarde, je veux dire sa bonne plume, et cloue au cœur du traître un mot qui fait fortune, un mot désormais impérissable. Il dénonce à l'indignation du monde les *tripatouillages* de Porel!... Porel fut blessé grièvement. Mais le pauvre *Fracasse* n'en était pas moins enterré.

« C'est ainsi qu'à travers mille événements la guigne m'a tourmenté. Mes pièces ont été représentées dans des conditions déplorables : les unes, comme *Ange Bosani*, au mois de juillet, avec trente-cinq degrés de chaleur; d'autres. comme *Laure de Frileuse*, par un entrepreneur de tournées qui m'a laissé payer la note des frais... Et vous vous étonnez que je ne partage pas l'optimisme de Pangloss!...

— Il me semble, lui dis-je, que *Manon Roland* vous dédommage de vos épreuves passées et que, cette fois, vous n'avez pas à vous plaindre! »

Caliban s'abandonne à un copieux accès d'hilarité. Et je crois entendre rire le docteur Miracle des contes d'Hoffmann.

« Vous supposez, ô le plus naïf des hommes, que cette pièce est venue s'échouer, sans secousses, sur les planches de la Comédie-Française? Elle a traversé plus de péripéties que la fiancée du roi de Garbe! Oyez l'odyssée de *Manon Roland*! »

Il me l'a narrée par le menu... D'abord, *Manon Roland* devait voir le jour sous la forme d'un livret et non d'une tragédie. M. Bertrand, nouvellement promu à la

direction de l'Académie nationale de musique, avait mandé son vieil ami Bergerat : « Arrangez-moi le plus tôt possible une machine lyrique que je donnerai à l'un de nos jeunes compositeurs ». Bergerat se retira charmé de cette offre inattendue; il cherchait un sujet, lorsque le hasard le mit en relations avec M. Camille de Sainte-Croix. Cet écrivain lui confia ses plans d'avenir, lui parla d'une certaine *Manon Roland* qu'il avait sur le chantier en vue du Théâtre-Français. « Voulez-vous, lui dit Bergerat, que nous transformions votre drame en opéra? » Le changement fut vite accompli. Les auteurs pensaient toucher au port. Mais ils comptaient sans M. Pedro Gailhard, le nouvel associé de M. Bertrand. Quand on soumit à M. Gailhard le manuscrit de *Manon Roland*, il poussa les hauts cris :

« La révolution à l'Opéra? Les tricoteuses et les carmagnoles sur la scène? Pourquoi pas la guillotine? Voulez-vous faire fuir les abonnés? »

Il fallut s'incliner devant ces arguments d'ordre majeur; *Manon* réintégra le tiroir des deux poètes. Le premier abattement passé, ceux-ci se remirent à lécher leur ours. Ils revinrent à leur version primitive; le livret reprit l'aspect d'un drame historique, qui fut envoyé incontinent à Mme Sarah Bernhardt. Elle l'accepta avec transports, elle promit de le jouer; elle ne ne le joua pas. Ils le lui réclamèrent et le lancèrent, comme un bélier, contre la maison de Molière. La porte fut enfoncée du coup. *Manon* recueillit des boules blanches. Il ne lui restait plus qu'à marquer le pas, pendant deux ans, pour passer à l'ancienneté, selon l'usage...

« Avouez que mes pièces ont eu d'étranges vicissitudes!.. *Manon* est devenue drame après avoir été opéra. *Enguerrande* est devenue opéra après avoir été drame. Gounod avait promis d'en écrire la musique. Il se ravisa au dernier moment : « Je suis trop vieux, me

dit-il, pour épouser Enguerrande; je puis, tout au plus. « être son parrain. » J'en fus pour mon temps perdu!.. Remarquez que j'ai toujours eu à me repentir des concessions qu'on m'a demandées. Et je n'ai jamais eu l'énergie de les refuser... Oui! mon cher, c'est encore une légende! Moi, qu'on représente comme un auteur irascible et intransigeant, je suis la faiblesse même! J'ai remanié le dénouement du *Nom* à la requête de La Rounat; j'ai fait mourir Sarah pour plaire à Koning; Sarcey a voulu qu'Herminie eût un enfant de son brave homme d'époux, j'y ai consenti!... Et malgré ses sacrifices, qui m'ont porté malheur, et que je déplore, on continue d'incriminer ma méchante humeur! »

Caliban me regarde bien en face, comme pour lire jusqu'au fond de ma pensée :

« Répéterez-vous aussi que j'ai mauvais caractère! »

Avant de prendre congé, je grimpe jusqu'au grenier, où se trouve niché le cabinet de travail de l'écrivain. C'est un étrange fouillis de paperasses. Bergerat n'aime pas que l'on touche à son désordre où il est sûr de se retrouver. Il me montre, pendus au mur, des tableaux, des dessins, de très jolies aquarelles peintes par lui-même et par Mme Bergerat, et deux panneaux que je contemple avec curiosité. Ils furent brossés par Théophile Gautier et sont d'ailleurs exécrables, d'une rare platitude d'exécution. Il est visible que le grand homme s'y est appliqué.

« Pauvre Théo! il était plus fier d'avoir pondu ces horreurs, que d'avoir rimé un poème épique! »

Lorsque Bergerat voulait le rendre heureux, il laissait traîner auprès de son bureau une palette, des pinceaux et une toile à demi couverte. Puis il le mandait sous un prétexte quelconque. Gautier s'asseyait devant le chevalet, et, tout en devisant, il complétait l'étude ébauchée. « Je t'assure, disait-il à Bergerat, que tu as de remarquables dispositions. — Mais non! — Mais si!

tu es né coloriste. — Vous me flattez! — Je ne te flatte point... Seulement cette oreille est mal construite! Je vais t'arranger cela!... » La journée s'écoulait de la sorte. Et le bon Gautier ne songeait plus à ses déceptions, à ses misères d'argent, à l'Académie qui l'avait repoussé, à la chute de l'empire qui avait consommé sa ruine.

Ceci me conduit à poser à Caliban une question indiscrète... Pourquoi s'est-il présenté devant les Quarante? Car, enfin, il fut leur implacable adversaire; il les railla sans pitié, de même qu'il railla le ruban rouge, qui fleurit aujourd'hui sa boutonnière, et le Théâtre-Français dont il devait implorer l'hospitalité. Ce fut son destin de bafouer les statues, au pied desquelles on l'a vu se prosterner. Il n'est pas le seul de son espèce. L'âge mûr corrige les imprudences de la jeunesse. Demandez plutôt à M. Zola! M. Émile Bergerat répond, sans aucun embarras, à mon interrogation. Mais ce n'est plus Caliban qui parle, le chroniqueur folâtre et paradoxal, c'est l'homme qui a connu les tristesses de la vie. Je crois lire dans ses yeux comme une impression de lassitude, comme un amer dégoût des combats à soutenir. Cet écrivain, qui fut un des premiers humoristes de ce siècle, qui a dispersé aux quatre vents de l'esprit la matière de trois cents volumes, qui eut autant de verve, sinon autant d'idées, que Diderot, aspire au repos, à la considération publique, à la consécration des honneurs officiels. Il en a assez de sauter sur la corde raide du journalisme!

« Voyez-vous, mon cher confrère, il arrive un moment où l'on a besoin de gloire! »

M. JULES CLARETIE

Une maison enfouie dans la verdure; toute simple à l'origine, puis successivement embellie et agrandie, augmentée de deux ailes, surélevée d'un étage, ornée de lanternes en fer forgé, de balcons ouvragés, de plaques de faïence et de vases rustiques d'où s'échappent des grappes de fleurs odorantes. Tout autour, un jardin, coquettement dessiné, qui n'est pas très grand et qui paraît immense, tant il contient d'allées sinueuses et de coins mystérieux. Telle est la retraite où M. Jules Claretie vient, chaque été, se reposer de ses labeurs administratifs et goûter les tranquilles délices de la vie familiale.

A peine avons-nous sonné à la grille que nous le voyons accourir, la main tendue; il est coiffé d'un toquet de *horse guard* et serré dans une veste bretonne aux jaunes passementeries : c'est sa tenue de travail. Il a la mine guillerette, le regard joyeux. Il arpente ses pelouses d'un pied agile. Son nez spirituel hume la brise. Ce lieu est son paradis; il y prend des forces en vue des luttes futures. Ses deux chiens le suivent, César, un robuste montagnard, qui ressemble à ces lions pacifiques que les sculpteurs du dernier siècle

aimaient à asseoir sur les fontaines publiques, et Trim, un écossais au poil fauve.

« Entrez, on vous attend! »

Et, tandis que notre ami Mairet, le photographe de la *Revue Illustrée*, tire ses plans, nous taillons une première « bavette ». Notre bon oncle Sarcey, qui nous accompagne, s'est assis sur le banc peint en vert, les deux poings sur sa canne, son feutre gris bien planté, ayant la solide encolure des meuniers de son pays, et, comme de coutume, l'esprit alerte et le verbe cordial. Mme Claretie, qui nous fait avec autant d'esprit que de bonne grâce les honneurs de son cottage, est venue nous joindre... Et l'on cause... La cloche du déjeuner nous appelle... Et l'on cause encore... Et les minutes s'envolent, rapides.

Je ne sais pas d'entretien plus léger à la fois et plus instructif que celui de Claretie. Il a tout vu, il connaît tout le monde, il possède des secrets redoutables qu'il se garde bien de révéler, car il est la discrétion même. Il eût fait un subtil ambassadeur si son destin l'eût dirigé vers la politique. Le peu qu'il en laisse deviner émoustille la curiosité sans la satisfaire. Ah! s'il voulait parler! Il parlera un jour, n'en doutez pas. Et nos neveux auront de quoi se divertir. Songez que M. Claretie entretient un commerce journalier avec les êtres les plus nerveux, les plus inquiets, les plus séduisants et les plus décevants qui soient : les poètes, les comédiens et les comédiennes. Il n'a qu'a tendre l'oreille pour noter des mots dignes de Molière, des mots *nature*. Il en a fixé quelques-uns dans son *Brichanteau*, il en tient beaucoup d'autres en réserve. Avant de gouverner le Théâtre-Français, il comptait vingt-cinq ans de loyaux services dans le journalisme. Il a frôlé, de 1860 à 1885, toutes les gloires éphémères ou durables des arts, de la politique et des lettres. Et, comme sa mémoire est d'une étendue et d'une sûreté

surprenantes, les souvenirs, les anecdotes coulent de ses lèvres. C'est un flot intarissable et où il est très agréable de se rafraîchir. M. Claretie n'a pas la verve méridionale d'un Gambetta ou d'un Clovis Hugues, il narre d'une voix discrète et sans timbre, avec des gestes menus; il s'exprime en termes mesurés. Mais ne vous y fiez point! Une ironie traîtresse perce en ses discours. Il a des sourires qui égratignent et, par instants, une énergie très forte luit en ses yeux. Cet homme, qui a longtemps passé pour un faible, est à certains égards plus ferme qu'un roc. C'est le fer peint en roseau. Il n'en agit qu'à sa tête... « Il le fit et fit bien », selon le précepte de La Fontaine.

Oui! M. Claretie a vu naître et mourir des milliers de personnages sur ce théâtre qu'on nomme la vie parisienne. Il aime à évoquer l'époque lointaine de ses débuts. Il arrivait de Limoges, son diplôme de bachelier en poche, l'escarcelle vide, mais décidé à monter à l'assaut de la renommée. Il s'était fait donner des lettres de recommandation pour Charles Monselet et pour Jules Janin. Il leur exposa avec une chaleur communicative ses rêves de succès.

« Ah! jeune homme, lui dit Monselet, que de *copie* dans votre avenir! »

Et Jules Janin lui donna ce conseil : « Ayez un bel enterrement », ce qui signifiait : « Ne soyez pas malhonnête et n'excitez pas la haine ». M. Claretie a justifié l'oracle des deux prophètes. Il aura un très bel enterrement. Il est sympathique à tout le monde — sauf à deux ou trois dramaturges atteints du délire des persécutions. Et il est, avec Th. Gautier, Sarcey et Dumas père, l'écrivain de France qui a couché le plus grand nombre de lignes sur le papier. Dès l'âge le plus tendre il se jetait dans une production effrénée. A seize ans, il publiait une œuvre d'imagination, *le Rocher des fiancés*, qui débutait ainsi : « Attaqué par une maladie de

langueur, je voyageais *il y a quelques années...* » Quelques années! la jeunesse aime à se vieillir!... Il composa son premier grand roman dans des circonstances mémorables. L'éditeur Dentu avait commandé à la comtesse Dash un volume qui devait être intitulé : *Une Drôlesse*. Au dernier moment la comtesse eut un scrupule et exigea que le titre fût changé. Mais Dentu avait déjà préparé ses prospectus, ses affiches, il résolut de passer outre et il demanda à tous les échos un littérateur de bonne volonté, qui consentît à lui brocher en un mois les trois cents pages dont il avait besoin. Jules Claretie se présenta, il se mit à la besogne; au bout de deux semaines le manuscrit était achevé et la *Drôlesse* sous presse. Et Dentu, émerveillé de cette promptitude, se jura de ne pas perdre de vue le nouveau venu.

De cette historiette, ne concluez pas, je vous prie, que l'auteur du *Prince Zilah* soit un improvisateur. C'est une légende contre laquelle il n'a cessé de protester. Claretie produit beaucoup parce qu'il travaille beaucoup, non parce qu'il travaille vite. Il lime, au contraire, il rature. Les feuillets verts, où il écrit ses chroniques, les feuillets blancs, où il échafaude ses pièces, sont surchargés d'annotations, de renvois, de béquets. S'il en avait le loisir, il recommencerait ses ouvrages sur épreuves, ainsi que faisait Balzac. Et il regrette de ne pouvoir s'accorder ce plaisir et retoucher certaines pages, qu'il voudrait plus pures et plus serrées. Mais essayez donc de ciseler vos phrases, quand mille besognes diverses vous talonnent : la lecture des manuscrits, la surveillance des répétitions et la correspondance particulière!...

« Pourquoi, lui demandais-je, ne prenez-vous pas avec vous un secrétaire, un garçon sérieux, dévoué, et qui vous inspire une entière confiance? »

Il poussa un grand soupir.

« D'abord je vous prierai de m'indiquer ce phénix, à supposer qu'il existe. Et puis, voyez-vous, les lettres que j'ai à écrire roulent sur des matières trop délicates. Un mot imprudent pourrait m'exposer aux pires désagréments et — ce qui est plus grave — coûter cher à la Comédie. On n'est jamais mieux servi que par soi-même... »

... Nous nous levons de table, nous entrons dans le cabinet de travail. Il est garni de dessins originaux, de curieuses estampes. Voici le portrait de Victor Hugo sur son lit de mort, crayonné par Clairin et le profil de Lamartine par de Rudder... M. Claretie est accoudé à la cheminée, et, en attendant que l'infaillible Mairet lui crie : « Ne bougeons plus! » il continue de suivre le fil de ses souvenirs. Quelqu'un met sur le tapis la prochaine élection académique. Nous l'interrogeons sur les fameuses visites. Comment s'accomplit cette formalité traditionnelle? Pour qui est-elle le plus pénible, pour celui qui reçoit ou celui qui est reçu?

« Elle ne l'est pour personne, nous dit-il. Nos mœurs sont adoucies. Royer-Collard a emporté dans la tombe son humeur acariâtre. »

Lorsque Claretie entreprit sa tournée, il frappa tout d'abord à la porte de Renan. Le philosophe l'accueillit avec des transports affectueux. Il le serra dans ses bras et s'écria, sur le ton de la plus vive douleur :

« Hélas! Weiss se présente, c'est moi qui ai mis en avant sa candidature. Je ne puis me dispenser de voter pour lui!... »

L'entretien s'acheva; et, quand Renan, au bout d'un quart d'heure, reconduisit Claretie, il lui saisit de nouveau les mains :

« Ma foi, dit-il, je ne sais pas décidément si c'est pour lui ou pour vous que je voterai! »

Claretie fut élu. Mais le plus piquant c'est qu'une vacance s'étant produite, Weiss, encouragé par Cla-

retie, se présenta à nouveau; et Claretie, rencontrant Renan dans un couloir et lui demandant son appui pour leur ami commun, Renan lui repartit, avec désinvolture :

« Vous vous êtes fait l'avocat de Weiss, mon cher confrère; il ne saurait en avoir un meilleur. Je ne m'en occupe plus... »

Renan était la cordialité et l'indifférence mêmes. Et d'ailleurs il considérait que les démêlés des Quarante ont une importance bien médiocre, si on les considère du haut de la voie lactée!...

L'immortel qui se montra le moins cordial fut un célèbre auteur dramatique, qui n'avait certes pas à se plaindre de l'administrateur de la Comédie-Française. Il eut des égards, tout juste ce qu'il fallait pour n'être pas impoli. Et, comme on lui demandait la raison de son étrange froideur, il laissa tomber cette parole admirable :

« Je n'ai aucune obligation à Claretie. Il ne reprend que *celles de mes pièces qui ont du succès*!! »

... Comme nous regagnons la gare avec notre amphitryon qui a voulu nous reconduire, la conversation prend un tour mélancolique. M. Jules Claretie est écœuré des vilenies, des lâchetés qui s'accomplissent dans le monde du théâtre, si brillant quand on l'aperçoit de loin, en réalité si misérable. Mais il les juge sans amertume, en observateur à qui la pratique de la vie a enseigné l'indulgence :

Ce sont vices unis à l'humaine nature.

A quoi sert de se fâcher? Le sage écoute sa conscience et méprise tout le reste. Je suppose que M. Claretie en est arrivé à ce degré de philosophie. Il a, dans sa propre maison, des ennemis qui le déchirent; il leur oppose une inaltérable courtoisie : c'est le moyen le

plus sûr de les désarmer. Et puis, la vengeance répugne à ce galant homme dont l'âme est pleine de bonté. Il a fallu, depuis dix ans, qu'elle fût profondément généreuse pour ne pas s'aigrir. Ajoutons que M. Claretie n'a pas le droit de se plaindre de la destinée; il est heureux. Mais il a gagné la félicité dont il jouit par un labeur opiniâtre.

« Tout ce que je possède, nous dit-il, je l'ai acquis par les lettres; ma plume a été mon seul gagne-pain... »

Il y a quelque fierté dans ce mot — une fierté légitime. M. Claretie est resté fidèle à sa devise, qui devrait être celle de tous ses confrères : *Liber libro*. La liberté par le livre, l'indépendance par le travail.

M. PAUL BOURGET

Le logis de M. Paul Bourget est sévèrement gardé. L'auteur de *Cosmopolis* a horreur des banalités de l'interview, et il a pris de rigoureuses mesures pour s'en préserver. Il occupe le second étage d'un hôtel de la rue Barbey-de-Jouy, non loin de la maison qu'habitait son maître Hippolyte Taine. Il a toujours affectionné ce quartier paisible, recherché le voisinage des grands jardins endormis, où l'on respire comme une atmosphère de paix provinciale. Quel est le jeune homme de lettres qui n'ait franchi le seuil de son ancien appartement de la rue Monsieur? C'était un coin tout intime, propice aux méditations et aux entretiens discrets. La lumière du soleil y pénétrait adoucie à travers des vitraux d'église; d'épais tapis, de sombres tentures y étouffaient le bruit des voix et des pas. La nouvelle demeure de M. Bourget est plus vaste et plus claire. Il y règne le même recueillement. Et pour y être reçu, il faut montrer patte blanche. Je ne saurais vous peindre l'angoisse du concierge à qui j'ai remis ma carte, tout à l'heure. Il la tournait et la retournait, partagé entre le regret de me désobliger et l'évident

désir de m'éconduire. Il appelle sa femme; et tous deux délibèrent :

« A-t-on donné la consigne? Pouvons-nous laisser monter?

— Je prends tout sur moi, dis-je à l'honorable Cerbère. Vous ne serez pas réprimandés... »

Me voici dans la place. M. Bourget m'accueille avec la plus charmante cordialité. Je ne l'avais pas vu depuis quelques années; il n'a nullement vieilli. C'est à peine si deux ou trois cheveux blancs se laissent deviner au-dessus des tempes; il a quarante-quatre ans, il en paraît trente-cinq; les écoliers de Cambridge, entraînés aux exercices physiques, n'ont pas la taille plus svelte et le corps plus dégagé que cet écrivain, qui demeure dix heures par jour courbé sur sa table de travail. Il m'a fait entrer dans son salon, plein de livres, de statuettes, de tableaux rapportés d'Italie; j'y admire une douloureuse tête de Christ, chef-d'œuvre d'un primitif inconnu, et dont l'expression est poignante et presque moderne. Au mur, de nombreux portraits, avec dédicaces; les vieux amis de Bourget sont là : Coppée, Richepin, Bouchor, Maupassant... Un large bureau, des fauteuils anglais de forme basse en maroquin et en bois poli, des étoffes et des coussins d'Orient, des tapisseries anciennes complètent la décoration de cette pièce qui est élégante sans vaine recherche d'excentricité.

Le vrai Bourget n'est pas le Bourget de la légende. Il ne fait point blanchir son linge à Londres et porte des vêtements de coupe normale — quoique distinguée. Il mène une existence très laborieuse et très simple, et ne mêle pas de mots anglais à ses discours. C'est un causeur merveilleusement souple et substantiel. Son érudition, qui est immense, s'exprime sans pédanterie avec un agrément infini. Ce savant, ce philosophe a des nerfs de femme; il saisit les nuances du

sentiment, comme il comprend les subtilités de la pensée. Ces deux aspects de sa nature se retrouvent dans les traits de sa personne physique. L'œil de Bourget est aigu; sa voix est plutôt fuyante; elle a par moments des inflexions câlines, je dirais même enfantines; il semble qu'elle enveloppe les idées, qu'elle en caresse le contour, pour s'en mieux pénétrer et n'en rien perdre...

... Donc M. Bourget m'a ouvert, une fois de plus, les trésors de son esprit; il s'est prêté de la meilleure grâce à satisfaire ma curiosité.

Je l'interroge sur son roman d'hier, *Idylle tragique*. Il en a puisé l'idée première dans un conte antique de M. Jules Lemaître, l'histoire de Nisus et d'Euryale, qui tuent l'amazone Camille, dont ils sont l'un et l'autre épris, parce qu'ils craignent que leur amitié ne succombe en cette rivalité amoureuse. M. Bourget a transporté, dans un milieu contemporain, cette situation; il l'a légèrement transformée. Supposons que Camille ait été la maîtresse de Nisus, et que Nisus l'ait abandonnée, et que quelques années plus tard elle rencontre Euryale sur son chemin; elle se fera aimer d'Euryale; elle excitera sa jalousie contre Nisus; les deux amis arriveront à se haïr, et ainsi la vengeance de Camille sera consommée. C'est à peu près le scénario d'*Idylle tragique*. Mais, dans cette ténébreuse machination, Camille est un monstre. M. Bourget a eu pitié d'elle : il a admis que son cœur se laissât attendrir par Euryale; il a changé la cruelle amazone en une femme faible et passionnée. Il a voulu mettre aux prises l'amour et l'amitié, et étudier ce dernier sentiment qui n'a pas jusqu'ici éveillé suffisamment l'attention des psychologues. On a écrit peu de livres sur l'amitié. Et pourtant que d'analyses délicates comporte cet état d'âme : l'attachement désintéressé de deux hommes; un dévouement réciproque et fraternel

qui s'affirme dans toutes les circonstances de la vie. Il n'est rien de plus pur, de plus noble — et de plus rare. M. Bourget s'est appliqué à noter les conditions de ce phénomène et les lois qui le régissent. Il ne s'est pas borné à cette unique étude; il y a joint d'autres épisodes qui fortifient l'intérêt dramatique de l'ouvrage.

A ce propos, M. Bourget m'expose le dessein qu'il a entrepris en écrivant *Cosmopolis* et poursuivi avec *Idylle tragique*. Il s'attache à unir ensemble deux genres qui sont presque toujours cultivés isolément, le roman de mœurs et le roman d'analyse... Le roman de mœurs est une pâture destinée à la foule; le roman de pure analyse ne plaît guère qu'aux raffinés. En les superposant, on peut produire des œuvres complexes, très humaines et très vivantes. Car enfin nous voyons autour de nous que l'action et la pensée se heurtent sans cesse. Pourquoi séparer des éléments qui, dans la réalité, sont confondus?

Je demande à M. Bourget s'il a rencontré quelque part un « cas » semblable à celui de ses héros, l'exemple d'une amitié assez forte pour lutter contre l'amour.

« Non, pas avant de publier mon livre, me dit-il. mais depuis qu'il a paru, j'ai reçu sept ou huit lettres renfermant des aveux touchants. Plusieurs lecteurs inconnus se sont retrouvés dans mon histoire et ils me racontent leurs misères. »

Ces confessions sont-elles sincères? Il convient de les accueillir avec une extrême circonscription. Il y a tant de personnes dont l'imagination est troublée! Et puis elles sollicitent une réponse; et c'est une façon ingénieuse d'obtenir un autographe.

L'écrivain d'*Idylle tragique* va-t-il enfin se reposer? N'est-il pas las de courir le monde? Consentira-t-il à devenir tout à fait Parisien? Il n'est pas encore près

de s'y résigner. Il doit prochainement s'embarquer pour le Japon où il demeurera une année entière; il en rapportera un volume dont les chapitres s'imprimeront simultanément dans le *Herald* et dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce pays très vieux et très neuf le tente; il veut l'examiner à loisir.

« Ne supposez pas que j'aie jamais voyagé par désœuvrement. J'y goûte parfois un plaisir très vif, mais j'obéis surtout à une nécessité professionnelle. Taine m'a bien souvent répété : « Un artiste qui veut se « développer doit s'arracher tous les ans, pendant « quelques mois, à son centre habituel d'occupation ». Je me suis conformé à ses conseils et j'en ai tiré profit. Après *Mensonge*, j'eus peur de répéter la même œuvre, je m'enfuis, j'amassai un grand nombre d'impressions nouvelles. Et ces impressions se sont peu à peu cristallisées. Elles sont aujourd'hui très nettes, et je les retrouve dès que j'en ai besoin. Par exemple, j'ai vécu assez longtemps à côté des Italiens et des Anglais pour les posséder profondément. Si je mets en scène une belle dame florentine, ou un étudiant d'Oxford, ces personnages se présentent du premier coup à mon esprit avec leur physionomie définitive. Je sais d'eux tout ce qu'il en faut savoir, leur origine, leur éducation, les influences ataviques et sociales qu'ils ont subies. Je vais droit au but, je supprime les tâtonnements. Or, ce sont les voyages, les indications que j'y ai prises, qui me procurent cette certitude. »

Mais il ne suffit pas de traverser un pays pour le connaître. Il est nécessaire d'y retourner souvent, de lentement s'en imprégner. Ainsi, M. Bourget n'oserait pas composer un roman sur l'Amérique. Il y a éprouvé des sensations extrêmement violentes et diverses, et dont le bouillonnement n'est pas encore apaisé. Au début, il souffrit d'une sorte de malaise et de *découragement*. Il était perdu dans cette fournaise, il désespérait

de comprendre ces hommes d'une autre race qui le froissaient par leur excès de vitalité et lui inspiraient un peu d'effroi. Peu à peu, il s'exalta au contact de ces énergies, il fut gagné par une ivresse particulière qu'on pourrait appeler la *griserie de l'action*; il pénétra le génie américain qui est, par essence, le triomphe de l'effort individuel. Et il admira cette vigueur morale invincible, cette volonté aux ressorts toujours tendus, par où s'affirment ceux que nous nommons avec dédain les Yankees. Nous avons tort de médire des Yankees! Nous devrions tâcher de leur ressembler et secouer cette veulerie, cette indifférence générale qui sont la maladie des peuples vieillis.

« Quelle est votre méthode de travail? Vous astreignez-vous à un labeur quotidien et régulier? »

M. Bourget éprouve quelque répugnance à parler si copieusement de lui-même. Mais, sur ce point, ses éclaircissements me sont inutiles; les confidences de ses amis de jeunesse m'ont suffisamment édifié. L'un d'eux me rappelait, l'autre jour, ce que furent ces années si dures et si fécondes. Bourget perchait alors en un modeste grenier de la rue Guy-de-la-Brosse. Il assurait sa subsistance en donnant des répétitions de philosophie à de futurs bacheliers; on l'apercevait de temps à autre dans les cénacles du quartier latin et en particulier aux Hydropathes d'Émile Goudeau. Il y fréquentait modérément, car il s'imposait un régime spécial qu'aucune puissance humaine ne l'eût contraint à enfreindre. Il vénérait Balzac; que dis-je! il l'idolâtrait... Il modelait ses mœurs sur les siennes. Nous avons tous connu, aux heures de l'adolescence, ces accès de fétichisme... Donc, ayant lu que Balzac écrivait ses livres pendant la nuit, Bourget ne crut pouvoir mieux faire que de suivre cet exemple. Il se couchait tous les soirs à huit heures. A trois heures du matin, la sonnerie de son réveil le tirait des bras de

Morphée. Il avalait le bol de café noir, préparé depuis la veille, et déposé sur la table ; il se ruait à la besogne. Il a consigné dans un passage d'*Edel* les souvenirs de ces veilles laborieuses :

Un, deux, trois... Oui, c'est bien trois heures .. Dans la nuit
Qu'il est plaintif, ce cri de l'heure qui s'enfuit!. .

Quelquefois une troupe irrévérente et joyeuse envahissait la cellule de Bourget. Les trois mousquetaires, Jean Richepin, Raoul Ponchon, Maurice Bouchor lui demandaient l'hospitalité. Il arriva que Jean Richepin ayant « eu des mots » avec son propriétaire, dut s'installer chez lui pendant quinze jours. Pour ménager son unique habit, qui menaçait ruine, il se drapait d'un rideau de damas rouge. Et c'est dans cet appareil somptueux et sommaire qu'il recevait ses créanciers. Mais Bourget avait l'esprit trop plein de chimères pour s'occuper du ménage. A de certains matins, la chère était maigre, et Richepin s'en plaignait amèrement. Il s'en plaignait noblement, aussi, car dans sa détresse, il s'adressait à la Muse :

Malgré le chocolat trop raffiné du Carme,
J'ai fait un déjeuner très faible chez Bourget,
Il n'avait pas de vin! Et plein d'un sourd vacarme
Comme mon estomac, noyé d'eau, s'insurgeait,
Je me suis rappelé, du profond de mon jeûne,
Un quatrain de Kheyam, le poète persan.

Je passe quelques vers... Richepin s'apitoyant d'après le sage Kheyam, sur la mélancolie des grands monts, dont la cime se couvre de neige, concluait :

Et j'ai maudit Bourget, pauvre faiseur de rimes
Qui, me prenant pour un sommet, m'abreuvait d'eau...

Que ces jours sont lointains, bien qu'ils datent à peine d'un quart de siècle! — Bourget ne se nourrit plus

de café noir, ne se lève plus à trois heures du matin; il honore Balzac d'une dévotion moins intempérante. Mais il continue à pâlir sur la « copie »; il n'arrête pas de travailler. Jamais il ne s'accorde une semaine de complet *far-niente*... Peut-être se reposera-t-il, en traversant la mer Rouge, sur le chemin du Japon!

Et l'Académie? M. Bourget a coutume de déposer dans l'urne le nom d'Émile Zola. Il est heureux de proclamer son vote, et il souhaite que ses confrères s'arrêtent au même choix...

« On ne soupçonne pas ici, ajouta-t-il, la réputation dont Zola jouit à l'étranger. Ses livres sont lus partout, dans les plus petites villes d'Amérique. Il est regardé comme le chef, comme le père du roman français actuel. Nulle part il ne rencontre d'aussi sévères censeurs que dans son propre pays. Vraiment la jeune critique n'a pas assez de respect pour cette gloire!... »

Il y a quelque mélancolie dans ces paroles. Peut-être Bourget songe-t-il aux jalousies que le succès fait éclore, aux inévitables retours de la renommée. Il connaîtra plus tard ces amertumes. C'est alors qu'il devra s'assimiler la fermeté d'âme des gens d'outre-mer!...

Midi sonne à l'horloge du prochain couvent. Je prends congé du célèbre auteur de *Cosmopolis*. Et je jure n'avoir aperçu chez lui ni coiffeur, ni manicure, ni joncs à pomme d'or dans l'antichambre, ni, dans aucune bibliothèque, les quarante paires de bottes de Casal!...

L'ERMITAGE DE M. HECTOR MALOT

M. Hector Malot a publié un dernier volume, qui est son testament littéraire. J'ai voulu lui demander quelques impressions sur sa féconde carrière, et je suis allé le voir en cet ermitage de Fontenay, où il vit retiré depuis tantôt quarante ans. Il m'a reçu au coin de son feu, en bon bourgeois qui chauffe ses rhumatismes. Il m'a fait, avec Mme Hector Malot, les honneurs de ce cabinet de travail qui fut une cellule de bénédictin et qui n'est plus qu'un salon. Maintenant c'est M. Hector Malot qui se repose, et c'est Mme Hector Malot qui écrit; elle est beaucoup plus jeune que son mari, et fort gracieuse, et très attachée au commerce des lettres; elle a composé quelques livres distingués qui ont eu du succès, et elle compte bien ne pas s'en tenir là. Nous avons causé tous trois pendant une heure des « choses du métier », Mme Malot enjouée, M. Malot un peu triste, robuste et droit, en dépit de la soixantaine, solide comme un pommier normand, ayant, sous la neige des cheveux et de la barbe, les couleurs de la santé, mais portant en ses yeux clairs comme un nuage de mélancolie.

« Alors, ai-je demandé, c'est bien fini? Vous renoncez au roman? »

Oui, M. Malot quitte le champ de bataille. Et il m'en développe les raisons. D'abord, il trouve délicieux de se reposer, de voyager pour son plaisir et sans arrière-pensée livresque. Il laisse à Mme Malot le soin de prendre des notes, il ne rédige plus que son carnet de dépenses, et il estime que cela suffit... Comment ce travailleur acharné qui besognait seize heures par jour a-t-il pu passer, de la sorte, de l'activité extrême à l'extrême oisiveté? Est-ce concevable? La machine humaine peut-elle ainsi changer brusquement ses habitudes? N'en résulte-t-il pas une souffrance, une gène? Je soumets ces objections à l'écrivain, qui achève de se confesser loyalement :

« Je vais tout vous dire. J'ai eu peur de me survivre, de produire des œuvres séniles, inférieures aux aînées et d'exciter la pitié du public et d'être le seul à ne pas m'apercevoir de ma décadence. Et ce danger m'a rempli d'effroi. Tous les hommes de lettres ne sont pas dans mon cas. Un critique, un historien, un philosophe peut sans inconvénient demeurer sur la brèche jusqu'à l'extrême vieillesse; au contraire, l'expérience de la vie élargit son talent et lui inspire des pages sereines. Je crois que le romancier, comme l'homme de théâtre, ne peut durer indéfiniment. Ce sont des créateurs. Or, le don de création suppose un effort qui n'appartient qu'à la jeunesse ou à l'âge mûr. Si j'étais dépourvu de ressources, comme tel malheureux que je connais, je peinerais jusqu'à la fin. Mais mon morceau de pain est assuré. Je préfère le manger tout sec que de refaire vingt fois de suite, sous des titres divers, le même roman, de transporter du lac de Genève à la Méditerranée, de la montagne à la mer, la même historiette sentimentale. »

M Malot s'arrête, car il va glisser sur la pente des

allusions dangereuses et il ne veut pas qu'on puisse l'accuser de méchanceté. Assurément la source d'imagination n'est pas tarie en lui, le pli professionnel subsiste; il continue de voir les choses en romancier; il a ses cartons pleins de documents, puisés aux meilleures sources : un dossier sur la politique, un dossier sur le journalisme. Il a recueilli des faits typiques, des traits de nature, de quoi documenter six volumes, par exemple cette boutade d'un député devenu ministre, gonflé par sa fortune inattendue, ouvrant sa table de nuit à un camarade des mauvais jours, et lui disant avec orgueil : « Maintenant, mon bon, c'est dans du sèvres! »... Le mot est délicieux. M. Malot n'usera pas de ces trésors; la plume lui démange bien un peu, mais il résiste à la tentation. — « C'est ma femme qui s'en servira. » Mme Malot sourit sans répondre. Peut-être a-t-elle des idées personnelles sur la politique; peut-être y a-t-il des sujets qui lui plaisent davantage?

Il faut une grande force de caractère — ou un grand découragement — pour se retirer en pleine maturité.

« J'ai toujours eu de la volonté; je me suis attaché à suivre une inflexible ligne de conduite. Et savez-vous ce qui a gouverné ma vie? Une phrase de Taine parue dans un journal. Mais ceci se rattache à l'histoire de mes débuts. »

Le romancier s'est accommodé dans son large fauteuil, les jambes croisées; et d'une voix posée, avec une lenteur méthodique, avec la gravité d'un chasseur qui conte ses exploits cynégétiques, il évoque ses sensations d'enfance et de jeunesse.

Quelques livres découverts dans le grenier paternel, un *Don Quichotte*, un *Gil Blas*, un tome de Molière, lui donnent la passion de la lecture. Un très excentrique professeur d'histoire qui scandalisait la société de Rouen par sa mauvaise tenue et ses propos salés et

qui l'avait pris en affection, achève de lui ouvrir l'esprit. On le destine au notariat; mais il aime mieux être un artiste. Il arrive à Paris pour y terminer son droit; on le place comme clerc chez un avoué. Il est clerc étourdi, étudiant flaneur, il passe ses soirées à l'Odéon, broche une pièce en cinq actes qu'il va porter à Théodore Barrière. Celui-ci le décourage.

« Votre dialogue est trop naturel; il manque de brio; vous écrivez comme on parle.

— C'est justement ce que j'ai voulu faire, répond ingénument Malot.

— Alors vous serez un romancier, vous ne serez pas un dramaturge. »

Le petit clerc s'en va déconfit, quand Barrière le rappelle :

« Rendez-moi donc un service. J'ai besoin de renseignements sur la première Croisade pour ma prochaine pièce de la Porte-Saint-Martin. Cherchez-moi ça aux Archives; trouvez-moi quelques tableaux pittoresques. Je vous rétrocède quarante francs par jour sur mes droits. Et comme nous ne pouvons manquer d'avoir, pour le moins, cent représentations, vous encaisserez la bagatelle de quatre mille francs. »

Malot s'en retourne ébloui, se plonge dans la poussière des bibliothèques et y pêche les tableaux demandés. Hélas! le drame de Barrière s'effondra sous les sifflets et son collaborateur en fut pour ses frais d'omnibus et de copie.

Détourné du théâtre par cette déception, il pousse une pointe vers la presse. Il arrive un matin chez Jules Simon, qui dirigeait le *Journal pour tous*.

« Je voudrais collaborer.

— Avez-vous des connaissances spéciales?

— Je suis bachelier, étudiant en droit.

— Tout le monde est bachelier et tout le monde fait son droit. »

Malot, embarrassé, fixait les rosaces du plafond ; il ajouta, un peu honteux :

« J'ai quelques notions de botanique. »

Jules Simon lui tendit la main :

« A la bonne heure! Vous allez m'écrire un article sur l'exposition d'horticulture. Au moins n'y mettrez-vous pas de sottises! »

La botanique n'est point inépuisable; il ne s'ouvre pas chaque semaine une exposition d'horticulture. Hector Malot comprit qu'il devait chercher ailleurs ses inspirations. Il s'attela à un long roman, les *Victimes d'amour*, et, après deux ans d'un labeur opiniâtre, il se vit à la tête d'un énorme manuscrit, mille pages d'un texte serré. Il se mit en campagne, son rouleau sous le bras; il essuya le dédain des éditeurs. Michel Lévy trouva son livre subversif; Dentu le déclara contraire aux bonnes mœurs; ses principes religieux en étaient froissés. Le chef-d'œuvre roula ainsi d'officine en officine, ballotté par les vents contraires. Il fut enfin imprimé; et il ne passa point inaperçu. Zola lui consacra une chronique dans le *Figaro*. Taine, l'oracle des *Débats*, le critique des critiques, écrivit à la fin d'un article élogieux : « J'éprouve un plaisir vif et neuf, celui de saluer un talent précoce, original et solide, dans la personne d'un homme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu ».

Le jeune romancier eut un éblouissement. Ce superbe éloge le consacrait, lui conférait ses titres de noblesse. Il court chez Taine pour lui exprimer son ravissement. Taine l'interroge, l'analyse, lui montre le fort et le faible de son talent et l'exhorte à rester indépendant. « Cachez-vous, travaillez, donnez-nous de beaux ouvrages et tenez pour rien le reste. »

« Ce fut ma devise. J'achetai un bout de terrain, je construisis cette maisonnette, je me levai chaque matin à cinq heures, je me couchai à huit heures, je

m'absorbai dans mes paperasses. Je fermai ma porte à tous venants, je déclinai les invitations, je me dérobai aux devoirs de politesse, je refusai de déjeuner, de dîner en ville. Je vécus en solitaire. »

M. Malot me montre, en riant, sa boutonnière :

« Et voilà pourquoi je ne suis pas décoré! »

Donc, Hector Malot a subi les conséquences de son isolement. Ses anciens camarades sont morts; il ne les a pas remplacés; il a négligé les relations utiles; il n'a pas employé les moyens auxquels tant d'artistes ont recours pour se faire valoir et se pousser. Jamais il n'a sollicité un compte rendu, l'insertion d'une note aimable. Il n'apposait même pas de dédicaces sur les exemplaires qu'il destinait à la presse. A quoi bon? Nous savons trop le sort réservé à ces volumes. On ne les coupe même pas : on les jette de côté avec un geste de lassitude. « Encore un roman, quel ennui! » Et l'étalagiste recueille dans sa hotte le bouquin tout neuf, après qu'on en a retranché — par pudeur ou par prudence — l'envoi de l'auteur. Vous voyez que M. Malot n'a pas beaucoup d'illusions. En son pessimisme exagéré, on sent percer comme un sourd ressentiment. Ses paroles sont empreintes d'amertume. Je lui demande :

« Et l'Académie? n'a-t-elle pas tourné les yeux vers vous? »

L'Académie! Peut-on être assez naïf pour croire que l'Académie tourne les yeux vers quelqu'un!

M. Malot s'étonne de ma simplicité. L'Académie ne se dérange pas. Elle attend que l'on vienne à elle, qu'on la sollicite, que l'on se prosterne devant son autorité. Pour être académicien, il faut quitter Fontenay et se montrer aux *five o'clock* des duchesses. M. Malot ne se résigna point à de telles servitudes. Il n'a mis le pied à l'Institut que pour y recommander des amis besogneux, qui désiraient être couronnés.

Lorsqu'il arrivait chez Camille Doucet, celui-ci lui disait, en le fixant de ses yeux fins de vieux prélat diplomate : « Vous offrirai-je un fauteuil? » Et Malot de répliquer d'un ton bourru : « Je vous remercie. Une chaise suffira. » M. Cuvillier-Fleury, qui était influent sous la coupole, lui avait promis de mitonner son élection. Quand il le rencontrait, il lui glissait à l'oreille : « Ce n'est pas mûr encore, mais cela mûrit! » Hector Malot rentrait à Fontenay avec cette parole réconfortante et il restait six mois sans revoir M. Cuvillier-Fleury ni M. Camille Doucet. Et pendant ce temps, d'autres candidats, moins négligents, montaient à l'assaut. M. Malot n'en veut pas à ses concurrents plus heureux que lui ; il n'en veut pas davantage à ce parrain peu zélé dont la sympathie était trop intermittente. D'ailleurs, il s'est parfaitement passé de l'Académie, il est content de son sort, il ne regrette rien... Ne se cache-t-il pas quelque regret sous cette philosophie? M. Malot n'a-t-il jamais souhaité l'habit vert? S'il ne l'a pas poursuivi avec plus d'énergie, est-ce de sa part mépris, paresse ou indifférence?... La question est indiscrète. Mais il ne s'en fâche pas, il y répond avec une franchise charmante.

« Mon Dieu! si deux ou trois académiciens étaient venus, là où vous êtes, me proposer la succession de Taine, et s'ils s'étaient portés garants du succès, il est possible que j'eusse transigé avec mes principes! »

M. Malot se tourne vers sa femme, comme pour s'excuser de cette faiblesse. Mme Malot ne proteste pas, et je vois à l'expression de son visage qu'elle se fût également laissée fléchir.

La conversation dérive vers les questions générales. Où en est le roman contemporain? Où va-t-on? M. Hector Malot ne s'extasie pas sur le génie de ses cadets et ne goûte pas indistinctement leurs productions. Ils lui paraissent manquer et d'invention et d'ampleur. Leurs

ouvrages sont étriqués, courts de souffle, insuffisamment construits; ils se composent de morceaux qui, chacun pris en soi, sont curieux, subtils, mais qui forment un ensemble décousu, sans force et sans grandeur. Joignez-y une dose de piment, une excitation sensuelle, et vous avez le roman moderne (sauf, bien entendu, d'honorables exceptions). Ces jeunes gens ont autant d'indifférence pour le roman *bien fait* que pour la pièce *bien faite*. L' « écriture » y tient une place exorbitante. Cependant, le style n'est pas tout dans l'œuvre d'art. Il ne doit pas exciter la préoccupation exclusive de l'artiste. M. Malot s'en est, pour sa part, médiocrement soucié, et il a la bonhomie d'en convenir. De même qu'il n'a pas cherché le succès dans les peintures malsaines, de même il ne s'est pas tortillé l'entendement à rythmer les périodes et à ciseler les épithètes. Et il déclare s'en être fort bien trouvé.

Je remarque que Mme Malot est demeurée rêveuse pendant que se déroulent ces théories.

« Oui, soupire-t-elle, nos âmes sont changées... Nous ne pensons plus comme nos aînés. Nous ne pouvons plus lire les livres qui datent de plus de vingt ans. »

Songe-t-elle, en formulant ce jugement rigoureux, que les romans de M. Malot ont au moins cet âge?... Mais M. Malot plane au-dessus des questions de vanité. Il n'impose à personne son opinion.

« Ma femme et moi, nous n'avons pas les mêmes idées en littérature; — ce qui ne nous empêche point de nous accorder parfaitement... »

Du reste, il reconnaît qu'un fossé s'est creusé entre la génération d'aujourd'hui et celle d'hier; il ne se sent d'accord, sur aucun point, avec les nouveaux venus. Et peut-être est-ce le vrai motif qui l'a déterminé à la retraite. Il croit au prochain avènement d'un créateur de haute imagination, d'un autre Balzac, qui imposera pour le roman une formule encore inédite.

En attendant ce messie, les anciens lutteurs n'ont plus qu'à se recueillir, leur tâche étant achevée.

« On a écrit que je me retirais, comme un bon négociant, après fortune faite. C'est un confrère illustre, un ancien ami qui a salué mon départ en ces termes gracieux. Je n'en rougis pas. J'ai amassé des économies. Et j'estime qu'il y a plus de dignité à vivre de ses revenus laborieusement acquis qu'à quémander des prix académiques au détriment des poètes sans fortune! »

Misère des hommes de lettres! M. Hector Malot possède la maison de Socrate, une maison toute petite, ombragée de treilles... Oserait-il dire qu'il s'y trouve tout à fait heureux?

M. PAUL MEURICE ET SES COLLABORATIONS

Voulez-vous contempler le visage d'un homme qui n'ait rien à désirer? Frappez au seuil du petit hôtel de la rue Fortuny qu'occupe M. Paul Meurice. L'aimable vieillard vous accueillera avec courtoisie, et, pendant une heure, vous tiendra sous le charme de ses souvenirs. Vous le trouverez souriant, guilleret; vous admirerez sa verdeur de corps et d'esprit. Il a soixante-seize ans bien comptés; il vécut dans l'intimité des célébrités du siècle, il fut le disciple, le collaborateur, le secrétaire de Dumas père, de George Sand, de Victor Hugo. Toujours on l'aperçut dans le rayonnement d'une gloire. On peut dire qu'il profita de ces amitiés illustres et qu'elles lui ont fait tort. M. Paul Meurice fut longtemps considéré comme un reflet. Maintenant ses maîtres sont morts. Il demeure seul dans la forêt abattue. Il passe aïeul à son tour. Et il semble que sa personnalité littéraire s'affirme à un âge où, d'ordinaire, la force de production est épuisée. Le succès de *Fanfan la Tulipe* à la Porte-Saint-Martin l'a regaillardi; il a lu à la Comédie-Française un drame en vers, *Struensée*, qui a été reçu à boules blanches. Ses tiroirs sont pleins de manuscrits et son cœur plein d'es-

pérance. Sans doute, il vous répète modestement, en branlant la tête, qu'il a un pied dans la tombe et qu'il n'a plus le droit de songer à l'avenir. Il n'est qu'à demi sincère; il se sent robuste et compte fêter en 1902 le centenaire de Victor Hugo et prendre sa part de l'apothéose. Et puis, avant de disparaître, il doit achever la publication des œuvres posthumes du grand homme. Les dieux ne voudront pas qu'il faillisse à ce devoir...

« Racontez-moi donc, je vous prie, l'histoire de vos relations avec Dumas et dans quelles circonstances vous avez traduit *Hamlet.* »

Il est assis devant sa table en vieux bois de chêne : ses cheveux blancs bouclés ont gardé le pli de la mode romantique; des vitraux anciens, rapportés d'Allemagne, tamisent la lumière du soleil qui caresse doucement les velours de Gènes, les cuirs de Cordoue, les tapisseries, les estampes, les dessins, cloués au mur. Au dehors les oiseaux gazouillent, les arbres balancent leurs palmes. Un silence de cloître règne en ce cabinet d'étude. Je puis me croire transporté chez le docteur Faust.

« *Hamlet*? Dumas père?... Que cela est loin de nous! »

M. Paul Meurice était tout jeune, il n'avait pas encore quitté les bancs du collège, quand l'idée lui vint d'échafauder une pièce de théâtre, une machine très noire et très compliquée qu'il intitula *Gaston.* Il la recopia avec tendresse, la déposa chez le portier d'Alexandre Dumas et attendit, palpitant d'angoisse, les événements. Dumas lui donna rendez-vous pour un prochain jour. On se représente l'émotion du débutant qui était fort timide (il n'a pas cessé de l'être) et qui pensa mourir de saisissement en affrontant cette épreuve. Le bon géant l'eut bientôt réconforté. Il le reçut comme il eût reçu son fils, sans plus de cérémonie... « Travaille, petit, travaille. Ton *Gaston*

n'a pas de sens commun, mais il n'est pas ridicule. Tu es doué pour la scène. Broche-moi un autre drame et reviens me le montrer! »

Notre écolier se remit à la besogne. Il entassa les tragédies sur les comédies, mit au pillage les Grecs et les Romains, et Gœthe, et Schiller... Dumas continuait d'examiner ses élucubrations. Un soir, il daigna lui confier ses projets, qui étaient énormes. Il voulait fonder un théâtre qui monterait alternativement ses propres œuvres et celles des classiques étrangers, Calderon, Lope de Vega, Shakespeare... « Ah! si j'avais le temps de traduire *Hamlet*! Quel spectacle d'ouverture! — J'ai une traduction d'*Hamlet* toute prête, murmura Meurice en rougissant. — Une traduction en vers? — Certainement! — Voyez-vous le petit sournois! Veux-tu te dépêcher de m'apporter ça! » Dumas lut l'essai de l'écolier; il en fut satisfait. « Ma foi! mon enfant, je deviens ton collaborateur, si, du moins, cela te plaît. — Oh! monsieur Dumas! »... *Hamlet* ne vit le feu de la rampe qu'en 1846, sur le théâtre de Saint-Germain-en-Laye. A cette époque, Dumas était châtelain de Monte-Cristo; il jouissait d'une immense popularité et menait une existence fastueuse : il était d'ailleurs couvert de dettes et offrait du champagne aux huissiers qui lui faisaient l'honneur de le saisir. N'ayant pas en poche un maravédis, il ordonnait des fêtes superbes. Tout Paris s'occupa du bal masqué qu'il organisa dans son château. Quelqu'un lui demandait : « C'est vous, Dumas, qui payerez les frais de ces réjouissances? — Ne vous ai-je pas dit que je serais déguisé? » La critique avait été conviée à la première d'*Hamlet*. M. Paul Meurice, toujours modeste, cachait son trouble dans les coulisses. Dumas trônait aux fauteuils de balcon; il avait arboré, pour la circonstance, ses innombrables décorations : sa vaste poitrine était constellée de plaques,

de crachats et de brochettes; il donnait sans pudeur le signal des applaudissements et paraissait oublier que la pièce était de lui, ou du moins qu'il l'avait lue et signée. M. Jules Claretie a conté comment Rouvière interprétait le rôle d'Hamlet, quel triomphe il y obtint.

« Evidemment, m'a dit M. Paul Meurice, Rouvière n'était pas un artiste aussi complet que Mounet-Sully. Il manquait de noblesse et de grâce extérieure; il avait la voix gutturale; son visage était ingrat, sa taille insuffisante. Mais, à de certains moments, jaillissait l'étincelle du génie; il remuait les spectateurs jusque dans les moelles. »

Ceci me conduit à demander à M. Meurice son sentiment sur la psychologie des héros shakespeariens, et en particulier sur le caractère d'Ophélie. L'Ophélie de Shakespeare ressemble-t-elle à l'Ophélie du drame français? Est-elle, à ce point, éthérée? N'est-ce pas plutôt une fille hardie, nourrie d'ale et de beefsteak? M. Meurice sourit : « Vous voudriez me faire dire du mal d'Ophélie... Je n'en disconviens pas. Mon Ophélie qui s'incarne en Mlle Reichenberg n'est pas du tout l'Ophélie anglaise. Celle-ci n'a pas pour deux liards de naïveté. Elle comprend les plaisanteries salées et y répond sans vergogne. C'est ce que nous appelons aujourd'hui une *demi-vierge*. Mais essayez donc de lutter contre les préjugés de la foule! Elle accommode la vérité à sa guise et elle a toujours raison. D'ailleurs, le texte de Shakespeare donne lieu à des jugements si contradictoires qu'il vaut encore mieux ne pas s'en mêler et s'en remettre à l'intelligence des interprètes. J'ai essayé de discuter avec Mounet-Sully. J'y ai renoncé. Je lui ai demandé de couper certains vers. Il les a maintenus contre mon gré. Et je ne lui ai pas gardé rancune. »

Le bruit de ces disputes est demeuré légendaire à

la Comédie-Française. On assure qu'au cours d'une des répétitions d'*Hamlet*, M. Paul Meurice ayant adressé une observation à M. Mounet-Sully, celui-ci affecta de n'en point tenir compte. L'administrateur général crut devoir intervenir. « Monsieur Mounet, l'auteur d'*Hamlet* vous interpelle. N'avez-vous pas entendu? » Mounet se retourna, comme si un serpent l'avait piqué. « L'auteur d'*Hamlet*! Quel auteur d'*Hamlet*? Je n'en connais qu'un : c'est Shakespeare! » Le poète et le tragédien se réconcilièreut le soir de la première représentation.

Quand on cause avec M. Meurice, l'entretien, par une pente inévitable, aboutit à Victor Hugo. On respire en ce logis une atmosphère *hugotique*; les reliques du poète vous entourent, et son profil vous obsède. Ses volumes garnissent des bibliothèques, ses dessins à l'encre de Chine forment dans les coins des taches sombres, sans compter ce qu'on ne voit pas, les lettres, les cahiers, les drames inachevés, les carnets de notes. Beaucoup de ces documents demeureront inédits. M. Henri Rochefort donne dans ses mémoires d'assez curieux détails sur une comédie de Victor Hugo portant ce titre bizarre : *Zut*, et mettant en scène un gamin de Paris, le frère cadet de Gavroche. M. Meurice possède en effet cet ouvrage, mais il est résolu à ne pas le publier. Je lui demande si Victor Hugo lui a laissé, à cet égard, des ordres formels. Il m'interrompt avec une certaine vivacité.

« Vous tombez dans l'erreur commune à tous ceux qui n'ont pas approché Victor Hugo. Vous le représentez comme une sorte d'autocrate, imposant sa volonté tyrannique. Rien n'est moins exact. Victor Hugo était le plus doux des hommes; il se laissait aisément influencer. En ce qui concerne ses manuscrits, il s'en est remis absolument à ses exécuteurs testamentaires. De même on a prétendu qu'il était avare, qu'il exploitait

ses libraires. C'est une profonde erreur. Victor Hugo n'est devenu riche qu'après la guerre. Et je suis pour quelque chose dans sa fortune. Je le décidai à imprimer ses livres à ses frais; il voulut bien tenter l'aventure pour *l'Année terrible*. L'ouvrage lui rapporta en moins de dix ans 150 000 francs. Ainsi des autres... Il ne ruinait pas ses éditeurs, il se passait d'eux... Oh! la puissance des idées reçues! J'espère que sa correspondance aura détruit quelques-unes de ces préventions. »

Quoi qu'on ait prétendu, Victor Hugo avait un côté très tendre, très sentimental. L'expérience de la vie devait l'endurcir, mais au temps de sa jeunesse, c'était une sensitive; il avait d'irrésistibles besoins de sacrifices et d'épanchement. L'histoire peu connue de la pension qu'il obtint de la cassette royale, en 1822, dévoile ce côté de sa nature. On crut longtemps qu'elle lui avait été accordée en considération de son talent; elle récompensait, en réalité, un acte de haute vertu. Victor Hugo avait été le camarade du jeune Delon, condamné par contumace dans l'affaire de la conspiration de Saumur. Il offrit au proscrit un asile dans son appartement et écrivit à sa mère : « Je suis trop royaliste, madame, pour qu'on s'avise de venir chercher votre fils chez moi. » Ce billet fut décacheté par la police et placé sous les yeux de Louis XVIII, qui s'en montra touché. « Ce jeune homme, dit-il, se conduit avec honneur. Je lui réserve la première pension qui vaquera. » Ce mot ne fut répété à Victor Hugo que beaucoup plus tard. Son tempérament était très mâle et, par une étrange contradiction, il souffrait d'une nervosité presque féminine. Hugo redoutait son extrême facilité d'assimilation; il évitait de feuilleter les ouvrages dont il aurait pu se souvenir. Il avait convié Balzac, certain soir, à donner lecture, place des Vosges, d'une pièce de théâtre qu'il venait de composer. M. Meu-

rice assistait à cette séance et en a gardé la vivante impression. Au dernier moment, Victor Hugo prétexta une occupation imprévue et sortit. Et Balzac, un peu déconfit, dut se passer des éloges de l'amphitryon.

Ce logis de la place Royale, M. Paul Meurice s'y retrouve en fermant les yeux; il revoit l'immense galerie, la salle à manger tendue de verdures flamandes, la chambre à coucher où l'on accédait par un long couloir de cloître, le salon rouge avec son trône, son dais, son étendard pris à la Casbah et ses bibelots disséminés :

> Et le tableau trouvé sous d'antiques décombres,
> Et les Chinois ventrus faits comme des concombres.

Là s'assemblaient les artistes d'avant-garde, qui venaient prendre le mot d'ordre de leur chef. M. Meurice est le seul débris qui subsiste de la phalange sacrée, depuis la disparition de Vacquerie et d'Arsène Houssaye. On y récitait des vers; on y daubait aussi sur le prochain. Les langues s'y déchaînaient contre les poètes de l'Académie. Victor Hugo égayait ses hôtes par ses traits piquants et par ses distractions homériques, qui n'avaient d'égales que celles de l'honorable astronome Babinet. On se rappela longtemps la mésaventure qu'il infligea au nommé Brassier qui avait l'inestimable avantage d'être son coiffeur, et qui tenait boutique dans la rue Culture-Sainte-Catherine... Victor Hugo lui fit perdre quatorze bonnes pratiques. C'était un matin de mardi gras. Il entre dans l'officine et s'assied, le visage pensif. Brassier lui met la serviette au cou, saisit son pinceau; le poète, d'un geste brusque, arrête son bras :

« Un instant », dit-il...

Et le voilà, tirant un crayon de son gousset et fouillant avec impatience dans les poches de son habit. Il avise une feuille de papier qui traîne sur le comptoir,

il s'en empare et commence à griffonner. Brassier, respectueux, n'ose interrompre ce travail; mais il trépigne d'impatience; d'autres personnes sont là qui attendent. A la fin, il n'y tient plus.

« Pardonnez-moi, monsieur Hugo, mais aujourd'hui, je suis bien pressé.

— Ah! vous êtes pressé. Et moi aussi! »

Il se lève sans être rasé et sort en coup de vent... Alors Brassier se tourne vers les garçons :

« Vite! que l'on aille aux adresses que je vais vous donner. Nous n'avons pas une minute à perdre. Où est ma liste? Qu'est devenue ma liste?... »

On la cherche partout... Hélas! la liste s'est évanouie. Victor Hugo s'en était servi pour composer une tirade des *Burgraves*. L'infortuné Brassier put se dire qu'il avait été le collaborateur de Victor Hugo, mais il n'en avait pas moins perdu ses meilleurs clients.

Les heures s'écoulent... et M. Paul Meurice continue de discourir. Sa piété filiale est intarissable et elle est touchante. Ce souci de parer l'idole et d'écarter d'elle le doute et la calomnie, ce culte d'outre-tombe demeuré fervent éveillent, malgré tout, le respect. Assurément M. Paul Meurice, qui est un Gaulois de France, connaît mieux que personne les petits côtés de Victor Hugo. Il met sa pudeur à n'en rien laisser paraître. C'est le ministre qui officie et qui n'admet pas que le dogme soit discuté. Tandis qu'il me reconduit de son pas leste et qu'il m'indique les pièces rares de son musée, — des soies de toute beauté, un gobelin payé 600 francs en 1845 et qu'un Américain a voulu lui enlever pour 40 000, — je songe à la carrière de cet écrivain qui s'est déroulée sans heurts, à mi-côte de la gloire; j'envie cette vieillesse laborieuse et sereine...

LES AMOURS DE GEORGE SAND

Ce n'est pas sans appréhension que je suis allé rendre visite à la fille de George Sand, Mme Solange Clésinger, et à sa bru, Mme Maurice Sand. J'avais à leur demander des éclaircissements d'un ordre très délicat. Elles me les ont donnés avec la meilleure grâce. La vie de George Sand appartient en quelque sorte à l'histoire; les événements qui l'ont agitée sont de notoriété publique et ses enfants même en peuvent parler sans embarras. Je ne puis dire qu'ils se réjouissent des révélations qui se sont produites dans la presse, de ces débordements de lettres et de documents, de tous ces scandales d'outre-tombe. Ils en sont sincèrement désolés. Il se mêle à leur chagrin un certain étonnement. Mme Maurice Sand et Mme Clésinger connaissaient très vaguement l'épisode Musset-Pagello, leur mère ayant apporté un soin jaloux à le leur cacher, ainsi que ses autres aventures de jeunesse. Jamais (elles sont unanimes à le déclarer) George Sand n'y faisait allusion. Quand elle prononçait le nom de Musset, c'était avec une nuance d'amertume et de mépris, mais elle préférait ne plus s'occuper de

lui. L'existence de George Sand se divise en deux phases bien tranchées : celle où elle fut femme, celle où elle fut mère. Un mur sépare ces deux périodes. George Sand, devenue châtelaine douairière de Nohant, mit une croix sur son passé. Elle anéantit ce qui pouvait rappeler ces jours d'erreur et de fièvre. Longtemps elle hésita à brûler sa correspondance avec Musset, qui lui avait été rendue ; elle ne put s'y résoudre, car une partie de son cœur y demeurait attachée ; elle prit du moins ses précautions pour que ces lettres d'amour ne pussent tomber sous les yeux de sa famille. Elle les remit à l'un de ses vieux amis, M. Papet, et finalement elle en fit faire trois copies qui furent confiées, l'une à son secrétaire M. Émile Aucante, la seconde à Alexandre Dumas fils, la dernière à M. Noël Parfait. Elle demanda aux dépositaires de ne les communiquer sous aucun prétexte à son fils Maurice Sand, non plus qu'à sa fille, et de les garder jusqu'au jour où la publication en deviendrait nécessaire.

D'ailleurs, ces documents ne présentent qu'un médiocre intérêt littéraire. Sauf deux ou trois belles pages de George Sand et quelques beaux cris d'amour de Musset, le reste n'est que bavardage sentimental. Il existait jadis d'autres lettres, beaucoup plus belles, celles de George Sand à Chopin. C'est Dumas fils qui les découvrit et dans des circonstances singulières. Il était parti, vers 1852, à la poursuite d'une noble étrangère, Mme de N..., dont il était violemment épris. Il dut s'arrêter à Cracovie. Un personnage de la ville, auquel il était recommandé, lui donna à lire une liasse d'autographes. Dumas fils y reconnut avec surprise l'écriture de Chopin et celle de George Sand. Les lettres de Chopin étaient laconiques, surchargées de ratures, écrites dans une langue pénible ; celles de George Sand débordaient d'enthousiasme et renfermaient d'admirables descriptions. Il mit le tout dans

sa poche et dit à son hôte : « J'emporte ces billets qui ne vous appartiennent point, non plus qu'à moi. Je les remettrai à leur légitime propriétaire. » De retour à Paris, il demanda à Mme Clésinger, qui repartait pour Nohant, si elle voudrait se charger d'un petit paquet dont elle devait ignorer le contenu. Mme Clésinger y consentit. Mais, au dernier moment, il se ravisa. Éprouva-t-il quelque scrupule à faire passer par les mains de la fille la correspondance amoureuse de la mère? Redoutait-il les reproches de George Sand? Il les lui expédia par une autre voie. Et, plus courageuse à lutter contre le souvenir de Chopin que contre le souvenir de Musset, elle brûla ces reliques.

« A quoi bon remuer tant de vieilles cendres? me dit Mme Clésinger. Croyez-vous que le public s'y intéresse? Ne saurait-on laisser dormir les pauvres morts et leur épargner ces enquêtes désolantes? »

Pendant deux heures, Mme Clésinger a évoqué devant moi ses impressions d'enfance et de jeunesse. En la voyant assise dans son grand fauteuil, j'ai cru apercevoir la silhouette de George Sand. Mme Clésinger ressemble à sa mère; elle a, comme elle, le nez aquilin, et porte, comme elle, de larges bandeaux ondulés. Elle s'exprime avec beaucoup de simplicité et d'enjouement; la bonhomie berrichonne perce en ses discours et leur prête une agréable saveur de terroir. Aux murs de son salon sont accrochés de nombreux portraits, celui de George Sand par Charpentier, un morceau superbe de vigueur et d'expression. George Sand est représentée debout, la tête couverte d'une mantille; elle n'est pas belle, elle est pire; ses yeux noirs, ses yeux immenses, brûlent d'une ardeur étrange que les poètes romantiques devaient comparer aux feux de l'enfer. Puis, à côté d'elle, ce sont d'anciens pastels : la grand'mère, l'aïeule. Dans un secrétaire, Mme Clésinger a conservé d'autres dessins, des pay-

sages, croqués par George Sand à ses heures de loisir, des aquarelles un peu molles de contour et pâles de ton. Elle me montre ces menus trésors, tout en causant des êtres et des choses d'autrefois. Je lui demande si elle a connu personnellement Alfred de Musset...

« Je ne l'ai rencontré qu'en deux circonstances. Un soir, je me trouvais dans une loge, au Théâtre-Français, avec ma mère et Pauline Garcia. Comme nous sortions dans les couloirs, durant un entr'acte, nous aperçûmes Musset qui venait en sens inverse. Il nous était impossible de l'éviter. Il se tourna vers ma mère et bégaya : « Alors! c'est vous qui êtes « George Sand! » Il avait le regard troublé, la démarche titubante. Il était ivre. Un autre jour, je venais de me marier et j'étais après dîner chez Mme Victor Hugo. On vint me dire qu'Alfred de Musset désirait m'être présenté. Je ne m'en souciais guère. Mais je ne pouvais sans inconvenance me dérober. Je vis venir le poète, très correctement vêtu, même avec une certaine élégance. Il s'inclina devant moi, me regarda fixement, et ne laissa tomber que ces mots qu'il répéta à plusieurs reprises : « Ainsi c'est vous qui êtes la fille de George « Sand! » Sa voix tremblait, ses yeux avaient une expression égarée; il était gris, mais gris à tomber! C'était honteux! Ah! le vilain homme! »

L'aversion que Mme Clésinger témoigne à Musset prend sa source dans un sentiment honorable. Il y avait pourtant une douleur touchante dans le cri du poète. Il retrouvait en la gracieuse Mme Clésinger comme un reflet de ses années de bonheur. Il se rappelait soudain en la contemplant, et sa propre jeunesse, et celle de l' « aimée », et le désastre de leur amour. Le lendemain, il déposait chez Mme Clésinger ses œuvres complètes; il avait apposé sur chaque volume une dédicace. Elle a conservé quelques tomes de cette précieuse édition. Elle fut d'ailleurs médiocrement

touchée de ce présent. Mme Clésinger est irréductible sur le compte de Musset; elle le hait; il lui répugne de parler de lui. Elle aime mieux laisser courir sa pensée sur les félicités de Nohant.

La charmante, la douce maison! Mme Clésinger et Mme Maurice Sand m'en ont tracé des tableaux exquis. George Sand, revenue des anciens orages, résignée à n'être plus que mère et grand'mère, y vieillissait paisible, ayant autour d'elle une cour d'amis sûrs et dévoués. Parfois Dumas fils la venait visiter, parfois Sainte-Beuve, parfois le prince Napoléon, qui se plaisait beaucoup en sa compagnie. Il se confessait à elle, il lui exposait ses idées de gouvernement; et elle répondait en riant : « Monseigneur, vous ne ferez jamais rien de bon, vous avez trop de cotillons dans la trompette! » Elle était très fière de recevoir ces hôtes illustres; mais elle demeurait plus volontiers dans le cercle restreint de ses intimes, avec qui elle n'était pas obligée de se mettre en frais. Elle dépensait en son travail tant d'énergie qu'elle éprouvait le besoin de se reposer, de se délasser. Elle préférait à la causerie des jeux enfantins, qui lui procuraient une diversion violente. Tandis qu'elle habillait ses marionnettes, sa pensée s'endormait et reprenait pour le lendemain des forces nouvelles. Au reste, elle s'occupait de gouverner ses gens; elle s'inquiétait avec une inaltérable sollicitude du bien-être de ses invités. Les commensaux habituels de Nohant, Edouard Cadol, Armand Silvestre, Ed. Plauchut, qu'elle aimait comme son fils et qui a publié à propos d'elle de si jolies pages, sont unanimes à célébrer sa bonté.

On en pourrait citer mille traits touchants. Elle avait pris chez elle comme servante la petite Marie, qui lui servit de modèle en son roman de la *Mare au Diable*. Marie était une digne créature, mais qui avait le cœur faible; elle se laissait aisément conter fleurette

Elle eut la faiblesse d'accepter les hommages d'un des secrétaires de George Sand et se trouva bientôt dans une situation trop intéressante. George Sand voulut forcer le séducteur à épouser celle qu'il avait déshonorée. Il dut, pour se dégager, faire une enquête sur le passé de Marie et en soumettre le résultat, peu édifiant, à la châtelaine. George Sand ferma sa porte à l'infortunée, mais elle assura son sort. L'argent coulait de ses doigts comme l'eau des fontaines. Elle le dépensait avant de l'avoir gagné. On peut dire que, toute sa vie, elle a *payé pour les autres*. C'est à peine si j'ose aborder ce chapitre. Je voudrais que l'on devinât ce qui m'est impossible d'exprimer. Mais l'opinion commune de tous ceux qui ont vécu à côté de George Sand et reçu ses confidences est que la plupart de ses liaisons l'ont jetée en des embarras qui n'étaient pas d'un ordre purement sentimental. Elle fut obligée de se débattre contre des ennuis matériels; et, bien souvent, le prix de ses veilles fut consacré à éteindre d'autres dettes que les siennes propres.

M. Ed. Plauchut a entre les mains la copie de plusieurs lettres inédites adressées par George Sand à Buloz, au mois de février 1834, pendant la crise, alors que Musset agonisait. J'en détacherai quelques fragments qui montreront mieux que de longs commentaires, quelles étaient, à ce moment suprême, les préoccupations de l'auteur d'*Indiana* :

Venise, 4 février.

Il y a environ cinq jours nous sommes tombés malades à peu près ensemble, moi d'une dysenterie qui me fait horriblement souffrir, et dont je ne suis pas rétablie, mais qui m'a laissé au moins la force de le soigner, lui, d'une fièvre nerveuse et inflammatoire qui a fait des progrès rapides au point qu'aujourd'hui, il est très mal et le médecin déclare qu'il ne sait qu'en penser. Je suis au désespoir, accablée de fatigue; en attendant, quel avenir!... Il nous reste pour fortune 60 francs...

Alfred est dans un état de délire et d'agitation épouvantables. Je ne puis pas le quitter un moment. J'ai mis neuf heures à vous écrire cette lettre. Plaignez-moi! Surtout ne dites à personne qu'Alfred est malade; si sa mère l'apprenait (et il suffit de deux personnes pour dire un secret à tout Paris) elle deviendrait folle.

Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu?

22 février 1834.

Alfred est sauvé. J'écrirai à sa mère. Il extravague de temps en temps. Il y a huit nuits que je ne me suis déshabillée; je dors sur un sofa, et à toutes les heures il faut que je sois sur pied. Malgré cela, je trouve encore moyen d'affirmer que je suis rassurée sur sa vie, d'écrire quelques pages... Vous savez qu'une dette me cuit comme une plaie. Je passe ici de bien tristes jours, seule auprès de ce lit, où le moindre mouvement, le moindre bruit est pour moi un sujet d'inquiétudes perpétuelles. Je dépense 20 francs par jour en drogues de toute espèce. A peine sera-t-il guéri qu'il voudra partir, car il a pris Venise en horreur et s'imagine qu'il y mourra s'il y reste. Je conduirai Alfred à Paris, puis j'irai en Berry, où je travaillerai comme un diable.

Venise, 1834.

Adieu, mon ami, je tombe de fatigue et de sommeil. J'ai travaillé onze heures cette nuit. Je porterai à Paris le premier volume de *Jacques*, au mois d'avril.

Je commence seulement à quitter Alfred une heure ou deux le soir, pour prendre l'air. Parlez-moi du pays, non pour le pays, mais pour les enfants.

Savez-vous que j'ai horriblement souffert de la misère. J'en ai maigri à la lettre.

Écrivez-moi : à Monsieur Pagello, pharmacie Ancillo, Piazza Sanlucca, pour remettre à Mme Sand. Alfred aura, je crois, la charité de corriger mes épreuves...

Alfred eut « la charité » de corriger les épreuves. Son adversion pour sa maîtresse n'allait pas jusqu'à lui refuser ce léger service.

Mme Clésinger apporte tant de bienveillance à me renseigner que cela m'encourage à devenir indiscret. Je voudrais obtenir d'elle un portrait moral et psycho-

logique de sa mère. Que faut-il penser de George Sand au point de vue qui nous occupe? La doit-on considérer comme une passionnée, comme une intellectuelle? Aimait-elle avec son cœur ou seulement avec son cerveau? Mme Clésinger n'hésite point; son opinion est très nette. George Sand était d'imagination brûlante et de tempérament froid. Et elle croit en trouver la preuve dans un épisode étrange et, sans doute, peu connu. A un moment de sa vie (elle était encore Mme Dudevant), elle entre en commerce de lettres avec un homme du monde, M. de Sèze, qui appartenait à la meilleure société parisienne et qu'elle avait rencontré quelques années auparavant. Les lettres se multiplient de part et d'autre et prennent bientôt un accent fort romanesque. Celles de George Sand sont particulièrement éloquentes. L'une d'elles est si tendre, si brûlante, que M. de Sèze en est troublé. Ce qu'il prenait d'abord pour un badinage serait-il l'expression d'un sentiment profond et sincère? Aurait-il vraiment inspiré une passion? Aurait-il le bonheur d'être aimé? Poussé par une curiosité, où se mêlait un grain de fatuité naturelle, il prend le parti de venir s'en assurer. Il arrive chez Mme Dudevant et il la trouve enceinte de huit mois et demi, à la veille de mettre au monde sa fille Solange. Assurément George Sand ne pensait point, en cet instant critique, à la bagatelle. Et pourtant, si ses lettres fussent tombées sous les yeux d'un tiers, elles eussent pu porter aux plus regrettables interprétations. Cette historiette éclaire, d'un jour singulier, son « état d'âme ». Ses amours étaient littéraires et lyriques. Elle préférait, au fond, les écrire que les vivre. Ce sont pour elle autant de prétextes à composer de belles phrases et de beaux livres. Ses extraordinaires déclarations à Pagello semblent des fragments détachés d'un roman; elles sont tellement *rédigées* qu'elles

paraissent être destinées au public. La sensualité a d'autres façons, moins verbeuses, de s'affirmer. Soyez sûr que lorsqu'elle s'adressait à Pagello, elle passait par-dessus la tête du beau pharmacien et qu'elle parlait à quelque héros idéalisé, à une créature qui n'existait que dans son esprit... Pagello (passez-moi l'expression) n'était que le canevas où elle accrochait ses broderies.

« Mais enfin, dis-je à Mme Clésinger, comment expliquez-vous ce perpétuel besoin de changement, ces inclinations qui meurent et sont immédiatement remplacées? Cette inquiétude ne serait-elle pas la poursuite du bonheur ou, plus simplement, de la sensation non encore éprouvée et constamment espérée, quelque chose comme une curiosité toujours inassouvie et sans cesse renaissante? »

Mon interlocutrice m'interrompt et s'écrie :

« Tout cela est beaucoup trop compliqué. Pour moi, le sentiment qui a guidé ma mère et déterminé ses actes, c'est l'*horreur de la solitude*. Il lui fallait autour d'elle du mouvement, quelqu'un à qui parler, sur qui se reposer et *quelqu'un à protéger*... Remarquez qu'elle fut toujours supérieure à « ses amis ». Elle domina les uns par l'éminence de son esprit et les autres par la solidité de sa raison et l'équilibre de son caractère. Il est bien certain que, dans sa liaison avec Musset comme avec Chopin, c'est elle qui est l'homme, c'est *l'autre* qui est la femme. Réfléchissez et vous verrez que cette crainte qu'elle avait de l'isolement nous donne la clef de tant de mystères. Jules Sandeau la réconforte en une heure de détresse. Musset quitte Venise; elle demande à Pagello de ne pas la laisser *seule*... Il ne me convient pas de pousser plus loin cet examen. Mais faites-le vous-même. Et je serai bien étonnée si vous découvrez une meilleure explication. »

LE VICOMTE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

C'était le moment de l'aller voir... Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul possède la plus importante collection d'autographes modernes qui soit au monde. Il vit depuis des années dans le commerce de G. Sand, de Gautier, de Balzac; il a entre les mains des secrets terribles qu'il n'a jamais dévoilés, des lettres d'un caractère tellement intime qu'elles ne sauraient être publiées. M. de Spoelberch n'est pas seulement un artiste, un lettré, c'est un gentilhomme; il se considère comme l'ami des grands écrivains dont il a acquis les papiers au poids de l'or. Il ne veut pas que leur cendre soit souillée; il se fait le gardien vigilant de leur gloire. Et il goûte, à remplir cette mission, des jouissances infinies. D'ailleurs, il n'est point avare de ses richesses, il les étale volontiers. Le palais qui les abrite, à Bruxelles, est une demeure splendide et hospitalière. Je m'y suis présenté entre deux trains, et le maître de céans m'a reçu les bras ouverts. Il frôle la soixantaine et il a gardé la pétulance de la jeunesse. De taille moyenne, mince et bien prise, le visage amène coupé d'une moustache grise, à la cavalière, l'œil cordial et franc, il parle avec un léger accent

belge (oh! si léger!) et une merveilleuse volubilité. On trouverait qu'il parle trop, s'il parlait de choses moins intéressantes. Mais il a tant vu, tant lu et tant retenu, qu'on l'écoute avec délices. Sa mémoire et son logis sont également pleins de souvenirs. Il m'a conduit à travers d'immenses salons, remplis de bibelots précieux et de portraits d'ancêtres (l'origine des Spoelberch se perd dans la nuit des siècles), jusqu'à son cabinet de travail...

Représentez-vous une sorte de chapelle, très longue, très haute, très étroite, éclairée par le toit, — comme une section du passage des Panoramas, s'étendant sur environ vingt-cinq mètres. A droite, à gauche, de profondes armoires, enfermant en leurs flancs des milliers de cahiers et de volumes. Au milieu de la pièce, une demi-douzaine de meubles de styles divers et disséminés. Chacun d'eux contient les reliques d'un grand écrivain. Le « reliquaire » de George Sand est un bureau cylindre en bois d'acajou, dont les tiroirs sont littéralement bondés. Mon hôte m'a amené devant la petite table où il a passé des nuits si laborieuses à déchiffrer ses chers manuscrits. Nous nous sommes assis sur de bons fauteuils flamands et il m'a conté sa vie. Et, bien qu'il m'ait prié de ne pas en occuper le public, je reproduirai ici une part de ses confidences, car il m'a paru qu'elles n'étaient point indifférentes.

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul avait dix-sept ans, une brillante fortune, des relations très puissantes. Toutes les carrières le sollicitaient, à commencer par celle du plaisir. Il lui était loisible de prendre une charge à la cour, ou de servir dans l'armée, ou d'être secrétaire d'ambassade, ou de venir faire la fête à Paris. Mais il avait d'étranges manies qui ne laissaient pas d'exciter l'étonnement de ses proches. Il s'arrêtait chez les libraires et s'amusait à feuilleter

de vieux bouquins. Il les rapportait chez lui et les annotait et les classait avec la minutie d'un archiviste de profession. Quelquefois, il achetait d'infâmes paperasses, des journaux dépareillés, des numéros de revue. Il les coupait en petits morceaux qu'il collait sur des fiches et se constituait un répertoire qui devait, un peu plus tard, lui être si avantageux. Naturellement, il était entré en relation avec les éditeurs parisiens; il se faufilait, à chacun de ses voyages, dans les magasins de Michel Lévy, situés rue Vivienne, près du *Ménestrel* et où fréquentaient les plus illustres littérateurs de l'époque; le jeune vicomte se plaçait, discrètement, dans un angle de la boutique, et il voyait entrer et sortir Dumas père, Dumas fils, Octave Feuillet, Théodore Barrière, d'autres encore; il saisissait des bribes de leur entretien et il était très heureux. Michel Lévy finit par remarquer ce Belge silencieux et timide. Il l'interrogea, il fut frappé de son érudition. Il cherchait, pour compléter un volume, d'anciens articles de Henri Murger. M. de Spoelberch les lui dénicha et lui rendit mille autres services. Bref, ils devinrent amis, et ils le demeurèrent. Et M. de Spoelberch a reporté sur son frère Calmann et sur ses neveux l'affection qu'il avait vouée à Michel Lévy :

« Dites bien, je vous en prie, que c'est à lui que je dois ce que je suis et que je lui en ai une éternelle reconnaissance. Tenez! son portrait est toujours à côté de moi. »

Il me montre une photographie décolorée, posée sur un coin de son bureau, et je crois, Dieu me pardonne! qu'une larme perle au coin de ses yeux. Je le complimente sur la constance de ses sympathies :

« N'en soyez pas surpris. En développant mon penchant pour la bibliophilie, Michel Lévy a donné un but utile à ma vie; il m'a procuré quarante années de parfait bonheur. »

Je conçois la béatitude de M. de Spoelberch. Les trésors qui l'entourent sont le fruit d'une louable persévérance. Il est le roi d'un royaume qu'il a pris la peine de conquérir. N'est-il pas légitime qu'il en éprouve quelque fierté?

Ce n'est pas tout de causer. Il faut voir. Je suis avide de plonger dans ces tiroirs fermés à triple serrure, de pénétrer ces mystères. Mon hôte met la meilleure grâce à contenter mon impatience. Il saisit un coffret et en tire une sorte de carton commun et relié en basane.

« Voici, m'explique-t-il, l'album d'Alfred de Musset et de George Sand. Il les a accompagnés à Venise en 1834, lors du fameux voyage, et Musset y a consigné ses impressions. »

Ce petit livre a pris un chemin bizarre pour arriver à M. de Spoelberch. Il se trouvait enfoui au fond d'une malle qui fut oubliée, pendant près d'un demi-siècle, dans un village du Berri, chez un ami d'enfance de George Sand. George Sand, voulant la soustraire à l'investigation de ses enfants, l'avait déposée chez lui. Elle oublia de la réclamer. Après sa mort, l'ami crut pouvoir, sans indélicatesse, en disposer. Il proposa à M. de Spoelberch de l'acheter : « Je ne sais trop ce qu'elle contient, lui dit-il, ce sont des gribouillages que vous débrouillerez mieux que moi. » On juge du saisissement que ressentit le bibliophile quand il découvrit parmi ces « gribouillages » l'album de Venise ! S'il ne mourut pas ce jour-là, c'est qu'on ne meurt pas de joie. Les révélations récemment produites, la publication des lettres de G. Sand prêtent un grand intérêt à ces pages crayonnées ; on pénètre, en les parcourant, dans l'existence même des deux amants ; il semble qu'on les aperçoive et qu'on les entende : Musset, gamin, rieur, nerveux à l'excès ; George Sand, protectrice et maternelle. Sur le premier feuillet, Musset a griffonné des

lignes qui s'entre-croisent dans un désordre pittoresque et que je transcris exactement :

Le public est prié de ne pas se méprendre
CECI EST L'ALBUM DE GEORGE SAND.
le réceptacle informe de ses aberrations mentales
et autres.
Je soussigné, Mussaillon Ier,
déclare que mon album n'est pas si cochoné (sic) *que ça.*
Celui qui a inscrit mon nom
sur ce stupide album n'est qu'un vil factieux. Il est
vexant d'être accusé des turpitudes de G. Sand.
MUSSAILLON Ier.

Suivent des silhouettes, des caricatures, toutes de la main du poète et représentant pour la plupart son amie, couchée, debout, fumant la pipe, accoudée sur un balcon, vêtue tantôt à la française et tantôt à l'orientale. Le profil est nettement dessiné et très pur et, sans doute, très ressemblant, le nez légèrement busqué, la bouche sensuelle, l'œil impérieux. Musset se divertit aussi à croquer les amis absents, la moue dédaigneuse de Mérimée, avec cette légende : *Carvajal renfonçant une expansion*, la face chagrine et chafouine de Sainte-Beuve, et au-dessous : *Le bedeau du temple de Gnide canonisant une demoiselle infortunée.* Il se met lui-même en scène, les cheveux au vent, la redingote pincée à la taille, les chevilles serrées dans un pantalon à la hussarde, et il inscrit dans un coin : *Don Juan allant emprunter dix sous pour payer son idéale* (sic) *et enfoncer Byron.* Voici, plus loin, une sorte de rébus, un œil, une bouche, une mèche de cheveux, une verrue surmontée d'un poil follet, un bonnet grec. Ce sont les traits distinctifs de M. Buloz, ainsi qu'il appert de l'explication fournie par Musset : *Fragment de la Revue trouvés dans une caisse vide.* Enfin, voici des types de fantaisie, qui rappellent par

leurs dénominations grotesques, le tabellion du *Chandelier* et le futur baron d'*On ne badine pas avec l'amour*... Je copie : « Le chevalier *Colombat du Roseau Vert* et l'abbé *Potiron de Vent du soir* devisent en humant une prise de tabac ; le baron *Prétextat de Clair de lune* rêve en songeant à sa belle ; le marquis *Gerondif de Pimprenelle* erre dans ses jardins. » Ces croquis témoignent d'une verve charmante et d'une imagination quasi puérile... Musset devait être extrêmement gai, quand il n'était pas tourmenté par la débauche ou la maladie. Il était infiniment plus jeune de caractère que sa compagne ; elle le traitait en enfant gâté et le dominait par son lyrisme sentimental qu'il avait peut-être le tort de prendre trop au sérieux...

« Attendez, ajoute M. de Spoelberch, la malle du Berry n'est pas épuisée. Vous allez voir apparaître la vraie George Sand. »

Il étale devant moi des monceaux de lettres, méthodiquement rangées, dans des chemises de papier gris, et qui correspondent aux différentes périodes de la vie de Mme Sand et de ses amours. Les plus curieuses sont celles qu'elle a adressées à son mari M. Dudevant depuis l'époque de leurs fiançailles jusqu'au moment de leur séparation. Elles sont là, au complet, avec des passages soulignés par M. Dudevant lui-même qui dut s'en servir pour son procès. Elles sont pour la plupart aimables et indifférentes. Cela débute par de courts billets dans le genre de celui-ci :

« Nous dînons au Cadran-Bleu. Venez nous y re-
« joindre tout de suite, mon cher Casimir. Nous vous
« attendrons pour aller ensemble voir quelque beau
« mélodrame. Ainsi dépêchez-vous. »

Le mariage allait se conclure et M. Casimir était en train de faire sa cour. Quelques années plus tard la première crise éclate. M. et Mme Dudevant sont allés se promener dans les Pyrénées et y ont rencontré un

jeune homme de la plus haute distinction, M. Aurélien de Sèze. Un échange de coquetteries, — nous dirions aujourd'hui un « flirt », — s'est noué entre M. de Sèze et Mme Dudevant, qui n'avait pas encore composé de livres mais qui était fort passionnée. Le feu de paille devient un incendie. On se rejoint à Lourdes, dans une grotte, on s'envoie des déclarations brûlantes. Ce commerce dure pendant quatre années et demeure, d'ailleurs, platonique; les lettres écrites de part et d'autre ne laissent aucun doute à cet égard. M. Dudevant eut-il quelque connaissance de l'aventure, en montra-t-il quelque jalousie? Sa femme résolut de lui tout raconter, elle rédigea une manière de confession, ou d'examen de conscience, qui se développe sur vingt pages couvertes de lignes menues et serrées. C'est une brochure, ou plus exactement c'est une nouvelle. La romancière y montre déjà le bout de l'oreille. Elle se répand en descriptions, en considérations philosophiques; elle narre, elle amplifie, elle expose à M. Dudevant sa théorie sur le mariage et lui trace le plan idéal d'un ménage à trois qui réaliserait la félicité terrestre entre l'époux, l'épouse et l'*autre*, c'est-à-dire l'ami chaste et loyal, incapable de nourrir un mauvais dessein. Tout ceci s'agite dans le bleu, dans le domaine de l'âme. On devine l'acceuil que M. Dudevant, qui était plutôt brutal, dut faire à cet opuscule suggestif. Lecture en fut donnée aux juges, qui passèrent un agréable quart d'heure à le savourer.

D'autres lettres encore furent produites à l'audience, des lettres datées de Venise. Tout en s'occupant d'Alfred de Musset et de Pagello, George Sand n'oubliait pas qu'elle avait laissé en France un mari et des enfants. Le 1er juin 1834, elle dépêche à sa fille Solange ces lignes touchantes :

« Ma petite fille chérie, j'ai reçu aujourd'hui une « lettre de Laure, qui me dit que tu te portes bien, que

« tu es bien belle, bien grosse, bien sage, bien aimable « et que tu travailles comme une petite femme. Je suis « bien heureuse de toutes ces bonnes nouvelles. On « me dit aussi que tu m'aimes, que tu pries le bon « Dieu pour moi, que quand on te parle de moi, tu « pleures. Ne pleure pas, mon petit ange. Je reviendrai « bientôt, et je t'embrasserai, ma grosse mignonne « chérie. Je pense à toi et je rêve de toi toutes les « nuits. J'ai tout plein de belles choses à te porter. « Après cela, nous ne nous quitterons plus, ma chérie. « Adieu! Je t'embrasse un million de fois sur tes « grosses joues roses. Embrasse ton papa pour moi « tous les matins. »

Étrange complication du cœur féminin! George Sand était amante et mère tout à la fois, et sans doute elle était sincère comme mère et comme amante. L'épouse même s'exprimait en termes très convenables. Ses lettres à son mari ne débordent pas de tendresse, mais elles sont affectueuses. Elle s'informe de sa santé, lui donne le conseil de se purger et de se « tirer un peu de sang » et cela sans ironie, je vous jure, avec une cordialité toute tranquille. On ne peut s'empêcher de sourire en pensant qu'elle formulait ces avis en présence et peut-être sous la dictée du docteur Pagello.

J'eusse voulu offrir au lecteur le texte d'une de ces épîtres conjugales. Mais M. de Spoelberch m'en a détourné : « Je craindrais que ces lettres ne fussent mal interprétées. Elles pourraient nuire à George Sand. Et vous savez que je tiens pour elle dans toutes les méchantes querelles qu'on lui cherche. » Oui! M. de Spoelberch se proclame le paladin de George Sand. Il est prêt à ceindre la cuirasse et à rompre en son honneur une lance contre les malandrins de la critique :

« Elle avait un cerveau d'homme. Il ne faut pas la traiter comme une bourgeoise. »

La journée s'écoule... Et je n'ai contemplé qu'une infime partie des merveilles de ce palais enchanté. Que n'ai-je huit jours devant moi! Il me reste une heure à peine... Mon hôte s'empresse; les cartons sont déballés, les tiroirs s'entr'ouvrent. Balzac, le grand Balzac m'apparaît formidable, avec sa correspondance que M. de Spoelberch a eu la conscience de copier de sa main (il y a consacré trois années entières), avec ses ébauches de romans, ses projets de pièce, l'*École des Ménages*, exemplaire unique, découvert par hasard dans une vente, le *Corse*, pièce en un acte construite sur le même sujet que la *Madame Sans-Gêne* de Sardou, *Philippe le Réservé*, drame romantique à peine esquissé, où Balzac a jeté des répliques qui devaient s'intercaler dans le dialogue : « — Les rois ne mendient pas. — Ils volent? — Non! ils tuent! » Et cette autre pensée : « Les reines et les courtisanes sont forcées de faire des avances ». Quelques cahiers proprement liés par une faveur : c'est un *Cromwel* en vers, en très mauvais vers, calligraphié sur les bancs du collège. Balzac y a ajouté des remarques d'une naïveté exquise : « Si l'intérêt de la pièce l'exige scrupuleusement, cette scène sera raccourcie dans le dernier couplet ». Balzac voyait déjà son *Cromwel* à la Comédie-Française! Puis des essais philosophiques : *Du gouvernement moderne*; *Entre savants* .. Ces manuscrits de Balzac sont comme un océan où l'on est noyé. M. de Spoelberch a recueilli tout ce qu'il a pu trouver sur le dieu pour en orner son autel; il me montre un petit livre maculé de « ronds de café » (Balzac posait sa tasse auprès de lui sur la page même où il écrivait). C'est la version originale de *Séraphita*. Il voulut l'offrir à Mme de Hanska et il eut l'idée bizarre de lui demander pour la reliure un morceau de sa robe d'amazone. Le relieur Spachmann dut se plier à ce caprice. *Séraphita* est habillée de drap gris à l'extérieur, et à l'intérieur, pour remplacer les

feuilles de garde, d'une pièce de satin noir taillée dans un corsage de Mme de Hanska. Le satin est élimé, le drap est sale. L'ensemble est hideux. Mais Balzac était ravi de son invention, qu'il estimait être des plus galantes. Il y avait en lui un côté troubadour fort réjouissant. N'étant pas assez riche pour couvrir d'or ses maîtresses, il leur offrait des colliers de ses cheveux. Son perruquier remplaçait le joaillier. Cela était ingénieux et économique. M. de Spoelberch s'est procuré un de ces « joyaux » qu'il tient jalousement enfermé dans une cassette :

« Vous connaissez maintenant la couleur de ses cheveux. »

Je crois entendre le grand prêtre de Baal me révélant ses mystères !

Et Théophile Gautier... Une autre idole du temple... On sait que M. de Spoelberch possède la collection complète de ses feuilletons. Il a eu le courage de les collationner avec les six volumes édités par M. Noël Parfait et de rétablir les fragments que ce dernier avait supprimés. La correspondance est là pareillement, prête à passer chez l'imprimeur. Sera-t-elle jamais imprimée? Il y a lieu de le souhaiter, car elle est superbe. Théophile Gautier s'y révèle tout entier avec sa bonhomie, sa verve joyeuse, et la délicatesse de son art incomparable. M. de Spoelberch l'a connu personnellement et a gardé de lui le plus charmant souvenir. C'était en 1871... Il parcourait avec un ami les rues de Bruxelles. Il aperçoit, cheminant lourdement, un gros homme fatigué portant une chevelure léonine sur un paletot râpé. « Je ne me trompe pas, dit-il, ce passant n'est autre que Théo. » Il veut l'aborder. Mais son ami le retient. Gautier sera peut-être fâché d'être troublé dans sa promenade, mieux vaut lui rendre visite. Gautier s'éloigne, disparaît. Et voilà M. de Spoelberch furieux contre lui-même et contre son

compagnon. Il demande à la police de lui procurer l'adresse de l'illustre écrivain. Les argousins se mettent en campagne, mais vainement, Gautier est introuvable. Enfin, après huit jours de recherche, M. de Spoelberch parvient à le rencontrer. Il l'amène chez lui. « Il s'est assis là même où vous êtes. » — Il lui exhibe la collection complète de ses œuvres, volumes et articles de journaux, méthodiquement catalogués. Gautier en fut touché jusqu'aux larmes. Il promit de revenir... Hélas! la mort allait le prendre. Ce devait être son dernier voyage. La piété filiale de M. de Spoelberch avait embelli son crépuscule...

Telles sont les choses que m'a contées l'éminent bibliographe bruxellois. Telles sont les curiosités qu'il m'a révélées. Je n'ai pas tout noté. Un volume n'y suffirait pas. Au reste nous aurons l'occasion d'y insister de nouveau. M. de Spoelberch ne se contente pas de discourir. Il travaille avec l'ardeur d'un bénédictin; il caresse de gigantesques projets. Le 18 août 1900 les œuvres de Balzac tomberont dans le domaine public. Ayant alors ses coudées franches, il éditera les pages inédites de l'illustre écrivain; il les accompagnera de notes explicatives. Commenter Balzac! Quelle ivresse! M. de Spoelberch exulte. Le plus vif contentement éclate sur son visage. En vérité, il ne changerait pas son destin pour celui d'un roi. Et, peut-être, en effet, a-t-il moins de soucis que Léopold de Belgique. Les manuscrits de Balzac sont aussi intéressants à exploiter que les forêts du Congo. Ils ne sont pas moins impénétrables.

En me reconduisant, en me pressant les mains avec effusion, M. de Spoelberch ajoute :

« Vous savez! ces richesses, je n'en suis que le dépositaire. Je considère qu'elles appartiennent à votre pays. Je les lègue après ma mort au château de Chan-

tilly. Et je vous autorise à publier cette résolution irrévocable. »

C'est ainsi que G. Sand, Balzac et Gautier regagneront la terre natale... Ils ne l'auront jamais tout à fait quittée. Car M. de Spoelberch est le plus parisien des Belges et son palais de l'avenue du Régent est un petit coin de France.

DEUX ÉLÈVES DE CHOPIN

J'ai eu la bonne fortune de causer, à quelques jours d'intervalle, avec deux élèves de Chopin. Ce sont à peu près les seuls qui survivent. Il y a donc un grand intérêt à recueillir leurs confidences.

L'un de ces disciples est M. Mathias, l'éminent professeur du Conservatoire, dont l'enseignement a formé plusieurs générations de pianistes. Il était tout jeune, il avait onze ans à peine, et il résidait à Boulogne-sur-Mer, lorsque, en 1837, M. Mathias père résolut de l'envoyer étudier chez un maître. Le petit Mathias se signalait par d'heureuses dispositions, il avait déjà du talent; c'était presque un enfant prodige. On décida de l'expédier à Paris pour le perfectionner en son art. Mais à qui l'adresser? Son père hésitait entre deux ou trois virtuoses renommés. Mais il avait pour voisine une jeune Polonaise qui lui parlait avec une ferveur d'enthousiasme extraordinaire de son compatriote Frédéric Chopin, qui venait d'arriver en France et qu'elle considérait comme le plus grand musicien des temps modernes. M. Mathias résolut d'en essayer.

Voilà donc le père et le fils qui sautent en diligence,

ayant en poche l'adresse du maestro. Chopin habitait alors un modeste appartement chaussée d'Antin, à l'endroit où devait être percée plus tard la rue Lafayette. Quand ils sonnèrent à sa porte, ce fut Fontana, un des meilleurs amis de Chopin, qui les reçut. Ils lui exposèrent leur dessein. Fontana y applaudit et leur dit que Chopin serait heureux de les accueillir le lendemain. Et, en attendant, pour les mettre en goût, il se mit au piano et leur joua une des dernières œuvres du jeune compositeur. Quand le concert fut achevé, et tout en redescendant l'escalier, M. Mathias père hochait la tête :

« Quelle diable de musique est-ce là? murmurait-il. Je n'en ai pas saisi une note. Cela ne ressemble à rien!

— C'est admirable », déclara le petit Mathias, qui allait de l'avant, avec l'assurance d'un néophyte.

M. Mathias revint sur ses préventions. Chopin ne tarda pas à le charmer comme il charmait tout le monde. Il avait des séductions infinies. De taille moyenne, mais bien prise, vêtu avec une grande recherche, il portait selon la mode du temps l'habit bleu à boutons d'or, serré sur le gilet blanc, le pantalon gris perle à sous-pied. Une longue cravate de batiste s'enroulait autour de son cou flexible; ses cheveux, naturellement bouclés, s'élevaient en touffes au-dessus d'un front large et délicatement modelé; la bouche était un peu dédaigneuse, l'œil brun clair (exactement *couleur de bière*) s'animait par moments et brillait d'un éclat fiévreux; la main, petite, fine et allongée, parcourait le clavier avec une souplesse, une vivacité sans égales. Chopin, non encore atteint du mal terrible qui devait le terrasser, était un délicieux cavalier.

Il donnait des leçons par nécessité, sinon toujours par plaisir. On les lui payait vingt francs; il n'avait

guère d'autres moyens d'existence. Les éditeurs lui offraient pour ses meilleurs morceaux une rétribution dérisoire, qui excédait rarement vingt-cinq louis. Il traversait l'épreuve douloureuse qu'ont à subir les novateurs. Son génie heurtait les habitudes de la foule qui raffolait de la musique italienne et qui n'admettait pas qu'il y eût un autre art. On affectait de voir en lui un fantaisiste, un excentrique; il essuya les railleries que connurent, à leurs débuts, Berlioz, Wagner, César Frank et même l'auteur de *Carmen*. Quelques admirations l'en consolèrent, elles furent d'autant plus vives qu'elles savaient réparer une injustice. Cinq ou six femmes du monde, parmi lesquelles il convient de citer la princesse Potocka et Mme de Stirbey, lui vouèrent un culte passionné. Et, tandis que partout ailleurs régnaient les favoris de la mode, les Thalberg, les Stamaty, exécutants merveilleux, mais dénués de sincérité, il fut le roi, je pourrais dire le dieu, de ces maisons amies. C'était pour lui une grande douceur de s'y sentir adulé. Il avait la conscience de sa valeur et souffrait de la voir méconnue. Liszt lui-même lui portait ombrage, et, quoiqu'il l'aimât d'une affection fraternelle, il ne pouvait s'empêcher de trouver que son succès était supérieur à son mérite. Et il ne pouvait se défendre d'un peu de mélancolie en comparant les triomphes que remportaient les œuvres de Liszt au maigre accueil que recevaient les siennes propres... Ajoutons que ses rivaux reconnaissaient sa haute valeur et rendaient hommage à sa supériorité. M. Mathias m'a conté à ce propos une charmante historiette que je suis heureux de reproduire...

« Ce soir-là, m'a-t-il dit, il y avait grande soirée chez la comtesse de X... J'aperçus, en entrant dans le salon, un homme, jeune encore, d'allures très distinguées et auquel on semblait témoigner un grand empressement. C'était Thalberg, le fameux pianiste, qui jouissait

d'une renommée européennee. « Monsieur Thalberg, jouez-nous quelque chose! — Monsieur Thalberg, laissez-vous fléchir! » Thalberg se laissa fléchir et se dirigea vers l'Érard que l'on venait d'ouvrir à son intention. Il allait poser ses doigts sur les touches, quand le valet de chambre annonça : *Mme George Sand! M. Chopin!...* Toutes les têtes se retournèrent, poussées par un sentiment de curiosité. J'avais les yeux fixés sur Thalberg et je compris à l'expression de son visage qu'il éprouvait une assez violente contrariété. Il est facile d'en pénétrer la raison. Thalberg était aux antipodes de Chopin. Thalberg jouait des morceaux d'où l'émotion était absente et qui n'étaient composés que pour mettre en lumière l'étonnante perfection de son mécanisme. Il n'ignorait pas la médiocre estime de Chopin pour ce genre d'ouvrages uniquement destinés à briller dans les salons. Il lui déplaisait d'affronter le jugement de ce musicien, plus grand que lui et dont, à travers sa courtoisie, il devinait le dédain. Il eût voulu s'en aller, quitter le piano... Il y était rivé par le point d'honneur. Il dut aller jusqu'au bout. Il y apporta quelque coquetterie; il exécuta sa fantaisie sur *Don Juan* avec une netteté, un *brio* incomparables. Chopin écoutait (il me semble encore le voir) adossé à la cheminée. Quand le morceau fut achevé, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, Chopin s'avança près du triomphateur et lui adressa quelques mots de félicitations. Thalberg lui prit la main, la serra, devint très grave, baissa les yeux et s'inclina sans répondre une parole. Et je compris ce silence, et la pensée de Thalberg. Cela voulait dire : « Je suis « honteux d'être acclamé, moi qui ne suis qu'un vir- « tuose, devant vous, qui êtes un artiste de génie... »

— Et George Sand, demandai-je à M. Mathias, quelle était son attitude?

— Elle bavardait comme une pie avec ses voisines.

Elle était très brune, exubérante, elle avait un teint d'Espagnole, des yeux irrésistibles et dont on n'oubliait plus le regard, lorsqu'une fois il s'était posé sur vous. Elle parlait avec une prodigieuse volubilité. Je suppose que ma physionomie ne lui fut pas indifférente, car elle me prit l'oreille gentiment et demanda à Chopin : « Voilà votre élève? il a l'air dégourdi... — Oui, répondit Chopin, c'est une *bonne caboche.* » Ce propos n'avait rien de particulièrement flatteur, et cependant je fus fier d'avoir attiré, pendant une minute, l'attention de l'illustre romancière. »

De l'ensemble de ces impressions, la physionomie du musicien se dégage, avec ses traits caractéristiques. Chopin était sensible, impressionnable à l'excès, doué, comme il arrive à beaucoup de grands artistes, d'une intelligence professionnelle, qui se concentrait sur un objet unique et se répandait peu au dehors. Chopin se désintéressait de ce qui n'avait pas un rapport direct avec son métier; il goûtait modérément les poètes, sauf ceux de son pays, qu'il avait appris à aimer dès l'enfance; il vivait en soi-même, se suffisait à soi-même. Le théâtre ne le touchait point; il ne semble pas qu'il ait jamais songé à se diriger de ce côté. Quelques amis l'y poussaient... Un haut personnage de la cour de Louis-Philippe lui demandant pourquoi il ne consacrait pas à la scène ses merveilleuses facultés : « A quoi bon? lui dit Chopin. Je n'y entends rien. L'orchestre m'épouvante. Voyez-vous, il ne faut pas que je sorte de mon piano. » M. Mathias se rappelle nettement cette réponse et d'autres traits qui éclairent d'un jour saisissant la figure de son maître. Au point de vue sentimental, Chopin était jaloux, emporté et très exclusif dans ses affections. Il ne se laissa distraire par aucun caprice de son maladif amour pour George Sand, et, tant que durèrent leurs relations, il lui demeura fidèle. Il était d'ailleurs très violemment sensuel, ainsi

qu'en témoigne certaine correspondance échangée entre les deux amants, et qui égale par la liberté de l'expression et la vivacité de l'image les pires écrits du marquis de Sade. Peut-être aussi n'y faut-il voir qu'une débauche d'imagination, qu'une sorte de gageure et de divertissement. George Sand était coutumière de ces extravagances où son cerveau fatigué se délassait...

Nous venons d'évoquer, avec M. Mathias, un Chopin bien portant, heureux, en pleine possession de sa force créatrice. Mme Dubois va nous montrer un Chopin accablé par les souffrances physiques et qui n'était plus que l'ombre du grand Chopin. Mme Dubois le connut en 1843, à son retour de Majorque, alors qu'il était atteint du mal terrible qui devait rapidement l'emporter. Mme Dubois, qui a conservé ce qui ne vieillit pas chez la femme, c'est-à-dire les qualités du cœur et les grâces de l'esprit, s'appelait à cette époque Mlle Camille O'Meara. Et il suffit de regarder encore aujourd'hui l'expression de ses yeux pour deviner qu'elle devait être ravissante. Elle étudia pendant cinq ans avec l'auteur des *Préludes* et eut l'honneur, en 1847, de prendre part, comme exécutante, à la dernière audition qu'il put donner de ses œuvres. Mlle O'Meara jouait divinement... Chopin lui avait communiqué quelque chose de sa flamme, de l'ardeur qui bouillonnait en lui. Le professeur et l'élève — l'élève belle comme le jour, le professeur qui ne vivait plus que par l'âme — arrachèrent des larmes aux assistants. Mme de Girardin a fixé dans une lettre le récit de cette inoubliable soirée et je m'en voudrais de priver le lecteur de ce morceau, qui a l'exactitude, mais non pas la sécheresse d'un procès-verbal :

« N'apercevez-vous pas une jeune fille à la taille svelte et flexible? Elle s'avance vers vous l'air timide et les yeux baissés; son front pur est couronné de

roses; sa robe légère est d'un rose pâle et ressemble à ces fuyantes vapeurs, à ces transparents nuages du soir que rougissent les derniers adieux du soleil; ses traits fins sont à la fois nobles et délicats.

« Mlle O'Meara est élève de Chopin. Il était là, il assistait au triomphe de son élève, et l'auditoire inquiet se demandait : L'entendrons-nous?

« Le fait est que, pour des admirateurs passionnés, voir Chopin dans un salon se promener toute la soirée autour d'un piano et ne pas l'entendre jouer, c'était le supplice de Tantale. La maîtresse de la maison eut pitié de nous; elle fut indiscrète, et Chopin a joué, a chanté ses chants les plus délicieux; nous mettions sur ces airs, joyeux ou tristes, les paroles qui nous venaient à l'esprit; nous suivions avec nos pensées ses caprices mélodieux. Nous étions là une vingtaine d'amateurs sincères, de vrais croyants, et pas une note n'était perdue, pas une intention n'était méconnue; ce n'était pas un concert, c'était de la musique intime, sérieuse, comme nous l'aimons; ce n'était pas un virtuose qui vient jouer l'air convenu et qui disparaît; c'était un beau talent, accaparé, harcelé, tourmenté sans égards et sans scrupules, à qui l'on osait redemander les airs chéris, et qui, plein de grâce et de charité, vous redisait la phrase favorite, pour que vous puissiez l'emporter correcte et pure dans votre mémoire, et vous laisser longtemps bercer encore par elle en souvenir. Madame une telle disait : « De grâce, « jouez ce joli nocturne dédié à Mlle Stirling — celui que « nous avons nommé le dangereux. » Il souriait et jouait le fatal nocturne. « Moi, reprenait une autre femme, « je voudrais entendre une seule fois, jouée par vous, « cette mazurka si triste et si charmante. » Il souriait encore, et il jouait la délicieuse mazurka. Les plus profondément rusées cherchaient des biais pour arriver au but : « J'étudie la grande sonate qui commence par

« cette belle marche funèbre, et je voudrais savoir dans « quel mouvement doit se jouer le finale. » Il souriait un peu de la malice, et il jouait le finale de la grande sonate, un des plus magnifiques morceaux qu'il ait composés. Le piano que fait résonner Chopin se métamorphose : ce sont des accords inconnus, des sons qu'on a rêvés peut-être, mais qu'on n'a jamais entendus nulle part. Il n'y a qu'une voix dans la nature qui rappelle ces sons divins : c'est, dans le silence des nuits, cette note triste du rossignol, cette plainte mélodieuse répétée plusieurs fois qui précède l'éclatant ramage.

« N'importe, cela ne vaut rien d'écouter Chopin toute une soirée. L'existence bourgeoise paraît bien maussade le lendemain de ces belles fêtes poétiques; l'idéal décourage de la vie réelle. C'est imprudent de respirer les parfums célestes quand on s'efforce de vivre raisonnable et résigné sur la terre. »

Ce fut le suprême triomphe... La révolution bouleversa Paris, ferma les salons et fit taire les pianos. Chopin mourant partit pour Londres; il eut à peine la force d'en revenir. Et ses derniers jours furent attristés par le plus vulgaire et le plus cruel des tourments, par des soucis d'argent. Il habitait un logement misérable dont il n'arrivait pas à payer les termes. Quelques amis et quelques amies lui venaient en aide discrètement. Mais sa fierté s'offensait de ces libéralités qu'il considérait comme une aumône. On raconte que Mlle Stirling ou la comtesse de Potocka, sachant ses ennuis, lui envoya un jour une enveloppe contenant 20 000 francs. Le pli ne fut pas ouvert; on le retrouva intact, au bout d'un mois, sous la pendule de la salle à manger. Et Chopin ne consentit jamais à se servir de cet or, dont il ignorait la provenance... Quand il mourut, en 1849, on eut le sentiment qu'une grande clarté venait de s'éteindre. Ses nobles amies accou-

rurent et s'agenouillèrent en sanglotant devant le lit où il reposait. Et celles qui survivent ont gardé, après un demi-siècle, la vision du cercueil cheminant sous les fleurs, à travers les rues populeuses, où, la veille encore, grondait l'émeute!...

LES AMOURS DE SAINTE-BEUVE

> ... Comment se comportait-il sur l'article des femmes? Quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre? Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre...
>
> SAINTE-BEUVE.

« Je sais bien, me dit M. Jules Troubat, qu'il vaudrait mieux ne pas parler de ces choses. Mais, puisque tout le monde s'en occupe!... »

M. Jules Troubat, qui fut le dernier secrétaire et l'exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve, habite en haut de la rue de Rennes, un petit appartement, où il vit en philosophe, au milieu des livres. Il a dépassé la soixantaine, mais il a gardé l'exubérance de la jeunesse. Il est du Midi, c'est un félibre. Le soleil de Provence illumine son discours. Sa mémoire est un répertoire inépuisable d'anecdotes, de mots, de traits caractéristiques. Et ce trésor s'épanche volontiers et joyeusement. Songez que M. Troubat est demeuré dix années avec le critique des *Lundis*, et que, durant cette période, il a pu voir de près nos plus illustres contemporains. Je voulais lui demander quelques éclaircissements au sujet de la correspondance de Victor Hugo,

actuellement en cours de publication. Il a mis la meilleure grâce à me satisfaire... Déjà il commençait à me narrer ses souvenirs, lorsqu'un coup de sonnette l'interrompit. Je vis entrer un personnage auquel il me présenta. C'était M. Jules Levallois, le brillant essayiste, qui fut, lui aussi, attaché à Sainte-Beuve au même titre que M. Troubat. Ainsi, le hasard réunissait devant moi deux familiers du grand homme, qui furent successivement ses collaborateurs, les témoins de sa vie, les confidents de sa pensée. Je n'eusse osé espérer pareille aubaine. M. Jules Levallois, avec non moins d'obligeance que son collègue, a bien voulu se laisser interroger. Nous nous sommes assis tous trois au coin du foyer, M. Levallois, maigre, nerveux, distingué, visage ascétique, éclairé par un œil étrangement vif et mobile; M. Troubat, abondant en cheveux et en paroles fleuries (tel un troubadour de son pays); et, pendant une heure, dans le salon rempli d'ombre, l'âme de Sainte-Beuve nous a visités. J'ai vécu dans l'intimité de ce remarquable esprit. Le Sainte-Beuve qui m'est apparu, ce n'est point le Sainte-Beuve officiel, académicien, professeur, sénateur, rédacteur du *Constitutionnel*, mais un Sainte-Beuve sans apprêt, un Sainte-Beuve en pantoufles. MM. Troubat et Levallois, déférant à mon désir, m'ont montré l'homme à travers le littérateur.

« Est-il vrai, leur ai-je dit, que, malgré son excessive laideur, Sainte-Beuve ait inspiré de l'amour? »

Cette phrase m'attire une verte réprimande. Les deux secrétaires s'exclament : « Mais non, je vous assure, Sainte-Beuve n'était pas aussi laid qu'on l'a prétendu. Il avait la beauté de l'intelligence. » M. Jules Troubat s'est levé :

« Vous allez vous en rendre compte. »

Il prend dans sa bibliothèque divers objets qu'il dépose avec respect devant moi : le portrait de Sainte-

Beuve âgé de dix ans (tête méditative, front énorme, nez proéminent), son buste par Mathieu Meunier, un autre buste exécuté par Chenillon en 1868. Le buste de Meunier est traité dans la manière de David d'Angers et visiblement idéalisé. Celui de Chenillon est moins solennel. Ni l'un ni l'autre ne donnent une idée flatteuse du physique de l'auteur de *Volupté*. Décidément, la beauté de l'intelligence n'a rien à démêler avec la beauté du corps. Je ne veux pas briser la touchante illusion de M. Jules Troubat. Mais Sainte-Beuve, avec ses chairs ridées et bouffies, ses paupières gonflées, ses sourcils broussailleux, son menton en galoche et ses bajoues, évoque plutôt l'image d'une vieille « magote » de Téniers que la silhouette de don Juan.

« Qu'est-ce que la beauté plastique chez l'homme? reprend M. Levallois. Un bien fragile avantage quand il n'est pas soutenu par d'autres prestiges. »

Et M. Jules Troubat surenchérit :

« Un soir que j'étais chez mon maître, Ernest Renan vint lui demander à souper. Et presque au même instant arriva une jeune personne, d'origine assez humble, d'éducation assez négligée, une grisette qui n'avait jamais lu la *Vie de Jésus*. On passa dans la salle à manger. Et je remarquai que notre voisine ne pouvait s'empêcher de sourire en contemplant la lourde démarche, la dégaine embarrassée de Renan qui avait assez l'air d'un curé de village. Cependant il se mit à discourir; son geste était affable; sa voix infiniment douce. Et ce qu'il disait était exquis, un mélange de tendre raillerie et de sensibilité. La grisette n'avait plus envie de se moquer. Elle murmura à mon oreille : « Il parle bien, tout de même, ce gros-là! » Et je compris que M. Renan venait d'empaumer cette jolie fille et qu'elle n'eût pas demandé mieux que de s'en laisser conter par lui... Il ne s'en avisa point. Sans doute, il avait en tête d'autres soucis; et il passa, ce

soir-là, sans s'en douter, à côté du bonheur. Vous voyez qu'il n'est pas besoin, pour enjôler les femmes, d'avoir la taille d'Antinoüs. »

Sainte-Beuve exerçait le même genre de séduction. Il n'avait pas l'onction de Renan, mais sa politesse n'était pas moins accomplie, pour être moins ecclésiastique. Ses belles amies ne s'y trompaient pas. Elles devinaient en lui un si vif désir de plaire qu'elles en étaient touchées. Son regard, ses gestes, jusqu'à la sonorité un peu voilée et comme émue de sa voix, les caresses, les réticences, les coquetteries de son langage, tout décelait l'adoration du sexe, l'agenouillement du dévot devant l'autel. Sainte-Beuve aimait la femme, encore plus que les femmes. Un frôlement, un parfum suffisaient à le griser. Son cœur flambait avec une facilité déplorable. Vingt fois il lui arriva de s'éprendre jusqu'à en mourir, après cinq minutes d'entretien, d'une dame qu'il n'avait jamais vue et ne devait pas revoir. C'est ainsi qu'il demanda la main de la fille du général Pelletier qui avait joué devant lui une sonatine de Mozart. La jeune fille fut très étonnée, le général le fut davantage et ce projet matrimonial n'eut pas de suites. Qui sait ce qu'il fût advenu de Sainte-Beuve, s'il avait pu se marier? Peut-être eût-il fait le meilleur des époux, et le plus fidèle. Il avait coutume de répéter : « A un certain âge, si notre maison ne se peuple pas d'enfants, elle se remplit de vices et de manies ». Nul ne s'est mieux analysé.

« En somme, dis-je, si j'ai bien compris, Sainte-Beuve était doué d'une imagination romanesque, il aimait surtout avec l'esprit, avec l'âme, il était moins sensuel que cérébral? »

M. Levallois lance à son cher confrère un coup d'œil malicieux. Il est évident que ma naïveté lui inspire de la commisération. Il repart :

« N'exagérons rien. Nous pourrions vous peindre un

Sainte-Beuve poussé au bleu, éthéré. La vérité nous oblige à déclarer qu'il ne haïssait pas la bagatelle. Il goûtait du plaisir à disserter sur le sentiment, « mais il avait du goût pour les réalités ». On ne peut toujours planer. Il faut bien, de temps à autre, redescendre sur la terre! »

J'arrive au point délicat! et je n'ai aucun scrupule à l'aborder, puisque l'opinion en est saisie. Les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve, récemment éditées, ont soulevé dans la presse de bruyants échos. Pourquoi les deux écrivains, après avoir été tendrement unis, se sont-ils séparés? Quel événement a provoqué leur rupture? Ces questions, fort indiscrètes, ont été posées. Et la lecture des lettres permet, dans une certaine mesure, d'y répondre. Il est certain que Sainte-Beuve accabla de ses hommages Adèle Hugo et que le poète prit ombrage de ce commerce de galanterie, nous dirions aujourd'hui de ce « flirt ». Mais un autre ressentiment venait de se joindre à ce grief légitime. MM. Troubat et Levallois y insistent :

« Soyez sûr que Victor Hugo en voulait autant à Sainte-Beuve de sa défection littéraire que de son essai de trahison domestique. Il ne lui pardonnait pas de lâcher le romantisme et de ressaisir sa liberté. Dans toute cette querelle, il y avait un amour-propre froissé. »

Comment se dénoua le roman de Mme Hugo et de Sainte-Beuve? J'ai vainement essayé d'arracher à M. Troubat une affirmation catégorique. Et, du reste, je ne puis qu'applaudir à sa réserve. Il assure pourtant qu'ils ne cessèrent jamais de se voir et qu'ils conservèrent jusqu'au bout des sentiments de cordiale amitié. Une historiette qu'il m'a contée contient, en effet, la preuve que leurs relations ne furent jamais rompues :

Ceci se passait vers 1862. M. Jules Toubat, frais émoulu de sa province, tout fier de son titre de secré-

taire de Sainte-Beuve, avait été prié à dîner chez Mme Louise Collet. Il s'y rencontra avec une dame âgée, qui paraissait souffrante, et qu'un tout jeune homme accompagnait. C'était Mme Victor Hugo et son fils Charles. Le repas fut très gai... Charles Hugo se livra à de joyeuses gamineries, comme de soulever la jupe de Louise Collet pour voir « si elle attachait sa jarretière au-dessus du genou ». La pudeur de Jules Troubat fut émue de ces façons cavalières et des minauderies de l'amphitryonne, qui oubliait qu'elle avait des cheveux gris. Il s'emporta contre la dissipation mondaine et tint des propos parfaitement inconvenants, que Mme Louise Collet s'empressa de relever, car elle ne manquait pas de répartie. L'honnête Troubat rentra chez lui un peu confus, et le lendemain soir, quand il revit Sainte-Beuve, il lui apprit qu'il avait eu l'honneur de dîner la veille avec Mme Victor Hugo.

« Vous ne me dites pas tout, observa le critique, il paraît que vous vous êtes querellé avec Mme Collet?...

— Comment savez-vous...?

— Mme Victor Hugo sort d'ici, et elle m'a tout appris... »

Et voyant la surprise de Troubat, Sainte-Beuve crut devoir ajouter d'un ton indifférent : « Nous nous voyons quelquefois... »

Ainsi, en 1862, Mme Hugo rendait visite à Sainte-Beuve; il tenait d'elle une foule d'objets, de reliques, de menus gages d'affection, un croquis de sa fille malade, un voile brodé, son voile nuptial, qu'il gardait au fond de son tiroir comme un joyau précieux. M. Troubat pense que Sainte-Beuve eut soin de prendre son avis, avant de faire paraître ce fameux *Livre d'amour* qui lui valut des reproches si amers. Eh quoi! Sainte-Beuve aurait demandé à son amie l'autorisation d'imprimer des vers meurtriers pour leur réputation à tous deux! Et elle aurait consenti! Mais, si cette hypothèse

était fondée, on se demande, avec angoisse, ce qu'il en faudrait déduire... M. Troubat n'est pas sans remarquer mon inquiétude, et il s'empresse de l'apaiser :

« Les femmes sont étranges. Qui sait si l'amie de Sainte-Beuve n'était pas flattée d'être l'héroïne d'un roman — fût-il purement fictif — et d'avoir inspiré à ce critique des strophes passionnées ! »

MM. Troubat et Levallois en savent plus long qu'ils n'en veulent dire. En vain ai-je cherché, par de subtils détours, à obtenir un aveu :

« N'insistez pas... C'est le secret de la confession ! »

De tout cela il résulte que, sur le chapitre de l'amour, Sainte-Beuve fut complexe. Il y avait en lui un conseiller et un libertin. Pour certaines femmes, il ne fut qu'un conseiller; pour d'autres, il ne fut que libertin; pour d'autres, il fut les deux ensemble. Il avait une théorie que M. Levallois a notée sur ses tablettes et qu'il se plaisait à développer. Il prétendait que l'amitié ne peut exister entre les deux sexes qu'à la condition d'avoir eu, à un moment, un caractère plus vif; en d'autres termes, qu'un homme et une femme ne se peuvent aimer d'amitié, sans arrière-pensée, qu'après s'être aimés d'amour. « On n'arrive au calme, concluait-il, que lorsque toute curiosité est satisfaite. » Chamfort aurait signé cette maxime. Et pourtant Sainte-Beuve eut l'occasion de constater qu'il n'est pas de vérité qui ne comporte des exceptions. Il y eut certainement une femme dont il ne fut jamais que le confident désintéressé. George Sand, qui alluma tant d'incendies, ne lui inspira qu'une sympathie tranquille :

« Ils passèrent une nuit sous le même toit, me dit M. Jules Levallois. Sainte-Beuve soupa chez George Sand et ne se retira qu'à l'aube. La médisance publique ne se priva point de clabauder sur cette aventure. Eh bien, Sainte-Beuve m'a juré qu'aucune

tentation ne les avait poussés l'un vers l'autre. Ils avaient bu du café et lu le premier tome de *Lélia*. A cela s'était bornée leur orgie. »

Le critique avait un peu peur de la romancière qui ne lui semblait être femme qu'à moitié. Il préférait les créatures plus faibles, ayant un intellect moins vigoureux et moins semblable au sien propre. La femme qu'il a le plus aimée, Mme d'A..., était une charmante caillette, spirituelle et frivole, et dont le bavardage l'amusait. Une légende prétend que Mme d'A..., à son lit de mort, ayant témoigné le désir d'embrasser une dernière fois son cher auteur, celui-ci dut s'affubler des habits d'une religieuse pour pénétrer auprès d'elle, sans froisser la susceptibilité du mari. En vieillissant, Sainte-Beuve devint de moins en moins difficile sur la distinction des gentilles commères qui venaient égayer la tristesse de sa table de garçon. Il ne leur demandait que d'avoir des joues fraîches et des dents blanches. L'esprit, on s'en passait. Et il en avait pour quatre. Un jour, l'une de ces Hébés, qui était belle comme une déesse et que l'indulgente nature avait douée d'un profil antique, accourt furieuse :

« Croyez-vous, s'écrie-t-elle, qu'un carabin au coin de la rue m'a traitée de belle *Romaine*.

— Eh bien, ma chère petite?

— Je ne veux pas qu'ils me donnent des noms de salade... »

Une autre, qu'il avait conduite chez Magny, fut conviée par lui à choisir sur la carte ce qu'il y avait de plus raffiné, de plus exquis. « Je mangerais bien du gras-double », dit-elle... Une autre encore le plongea dans une stupéfaction douloureuse. Celle-là s'appelait Célina, parce qu'elle était « enfant du mystère ». Elle pria Sainte-Beuve de la mener voir *Orphée*. Il loua une loge au Théâtre-Lyrique, où l'on jouait le chef-d'œuvre de Gluck. Célina faillit s'évanouir de colère en

apercevant le malencontreux coupon. « C'est *Orphée aux enfers* que je veux, l'Orphée *rigolo*, celui d'Offenbach. » Sainte-Beuve offrit ses excuses à Célina, la conduisit aux Bouffes, et sacrifia solennellement aux frivolités de l'opérette.

Jetons un voile sur ces faiblesses... Nous n'avons pas le droit de les lui reprocher trop durement, car il s'en est repenti. Il avait des moments d'extrême franchise, où il jugeait loyalement sa vie.

« Que voulez-vous, disait-il à ses disciples, j'ai mon péché, qui est celui du roi Salomon! »

Cela n'empêcha pas Salomon d'être un grand roi. Cela n'a pas empêché Sainte-Beuve d'être un grand littérateur et un homme très séduisant. Ses secrétaires ont gardé le culte fidèle de sa mémoire. Et pour trouver grâce aux yeux d'un secrétaire et surtout de deux secrétaires, il faut avoir un peu de vertu! L'excellent M. Troubat a les larmes aux yeux en me reconduisant au seuil de sa demeure. Il pense à son maître, à la petite maison de la rue Montparnasse et à cette autre maison, à l'hôtel de Rouen ou de Rohan, sis passage du Commerce, où Sainte-Beuve demeura pendant vingt années. M. Jules Troubat y vint loger après lui et y occupa la même chambre, la chambre n° 20, au cinquième, sous les toits. On était jeune alors, on avait la foi, on marchait à la conquête du monde.

M. Troubat m'a déclaré, en me serrant les mains avec effusion :

« Sainte-Beuve n'était pas seulement un vaste cerveau. Ce fut la probité, la bonté même. C'est pourquoi je le vénère... Et j'espère bien que, malgré les sourdes résistances qui nous sont opposées, son marbre fleurira au jardin du Luxembourg... L'Amour et Célina lui souriront au coin des allées... »

Mme CLÉMENCE ROYER

La commentatrice de Darwin a dû accepter un refuge dans l'asile des frères Galignani. C'est là, au fond de Neuilly, que je suis allé lui rendre visite. La maison est d'aspect confortable. Elle élève, sur un boulevard, ses trois corps de bâtiment que précède une cour sablée. Elle éveille à la fois l'impression d'un hospice, d'une caserne et d'un bel hôtel particulier. Mais dès qu'on a franchi le seuil, on est saisi par une grande tristesse. Un je ne sais quoi de désolé s'exhale des vestibules trop larges, des couloirs trop longs, des réfectoires cirés et de la cornette blanche des religieuses qui passent au loin, un trousseau de clefs à la ceinture. Nous sommes au séjour de la vieillesse souffrante qui précède celui de la mort. Le salon où m'attend Mme Clémence Royer est fort décemment meublé de canapés et de fauteuils en reps jaune; il est éclairé d'immenses fenêtres, orné d'un portrait à l'huile du fondateur de l'œuvre, M. Galignani, qui regarde en souriant la *Charité* de Paul Dubois (dont la cheminée est décorée), comme s'il contemplait en ce bronze la propre exaltation de ses vertus. La pièce est convenable et mélancolique. Elle sert à trop dè

gens qui sont étrangers les uns aux autres. Il y manque l'intimité de quelques objets familiers. Les pensionnaires ne semblent pas être chez eux... Mme Clémence Royer s'est levée en m'apercevant et m'a tendu la main. Voilà quinze ans que je ne l'avais rencontrée. Elle n'est pas sensiblement changée. Elle est fatiguée par un catarrhe qui ne lui laisse aucun repos. Mais elle a gardé la verdeur de son esprit. L'œil est lumineux, la voix très nette, le verbe éloquent et pittoresque. Pas beaucoup de grâce au sens féminin du terme. Renan disait de Mme Clémence Royer qu'elle était un « homme de génie ». Elle n'a jamais dû ressembler à une jolie poupée; elle a le front puissamment modelé d'un mathématicien; je ne me l'imagine pas jouant de l'éventail et marivaudant. Il est vrai que je ne l'ai pas connue quand elle avait dix lustres de moins.

« Eh quoi! s'est-elle écriée, on se souvient de moi! On sait que j'existe! J'en suis confuse et surtout étonnée... Il me semble que je rêve. Vous êtes bien bon, vraiment, d'être venu causer avec une humble recluse! »

Je n'ai point eu à regretter mon voyage. Pendant une heure, Mme Clémence Royer m'a tenu sous le charme de sa parole. Elle a abordé mille sujets et m'a exposé des vues curieuses sur l'histoire et la politique contemporaines. Elle a vécu parmi les hommes de 1848 et s'est pénétrée de leurs doctrines. C'est à leur contact qu'elle apprit à travailler et que son intelligence s'ouvrit à l'amour de la vérité. Jusque-là elle avait reçu, ainsi que toutes les jeunes filles de sa condition, une éducation mystique. Son père, un Breton bretonnant, l'avait mise chez les sœurs, mais non pas avec l'intention de faire d'elle une nonne. Il avait dessein de l'en retirer vers sa vingtième année pour la marier. Il comptait sans le caractère passionné de l'enfant. Elle

se blottit dans le giron de l'Église. Ses compagnes admiraient la ferveur brûlante de son zèle. Elle leur paraissait marquée pour être l'élue du Seigneur. Un soir, pendant les vacances, son père voulut la conduire au théâtre. Elle refusa de l'y suivre et fit un signe de croix comme pour se garer des tentations du malin. Il y répondit par un soufflet et l'empêcha de retourner au couvent. La fiévreuse activité de Clémence Royer prit une autre direction. Elle dévora les naturalistes et les métaphysiciens; elle suivit les cours de la Sorbonne et du Collège de France. L'usage ne permettait pas en ce temps aux jeunes filles de prendre leurs grades, sans quoi elle eût conquis le diplôme de docteur. Elle quitta momentanément la France après le coup d'État, et parcourut une partie de l'Europe, organisant des cours et enseignant la philosophie. Elle avait étudié l'œuvre de Lamarck. Elle lut le livre de Darwin sur l'*Origine des espèces*; elle se hâta de le traduire et y ajouta une préface où elle poussait hardiment jusqu'à leur extrême conséquence les principes formulés par l'illustre professeur.

Partout, elle s'attachait à divulguer ces idées, qui étaient devenues siennes. Et son intrépidité souleva mainte tempête. Elle avait inauguré à Lausanne une série de conférences, dont les premières obtinrent un vif succès. Les dames de la ville se pressaient devant sa chaire. Un jour, elle osa leur expliquer, à sa manière, quelques chapitres de la Bible. Les auditrices ne se fâchèrent pas. Elles se levèrent, froides et dignes, et disparurent. Ce fut fini; un mot d'ordre courut. Le vide se fit autour de Mme Clémence Royer, qui dut s'éloigner de ce peuple, qu'elle avait cruellement offensé.

Alors, elle s'enferma dans son cabinet, comme un moine en sa cellule, et s'attela à d'énormes ouvrages qui ont paru par fragments dans des revues spéciales, mais n'ont pas été publiés intégralement. Faut-il en

citer les titres? la *Doctrine de l'évolution*, l'*Assistance publique dans les campagnes*, *Histoire de l'atomisme*, *Histoire du pessimisme*, *Histoire des religions*, l'*Ordre du monde*. Ce dernier traité comporte plus de mille pages. C'est un labeur de bénédictin.

« Mes pauvres livres sont là à l'état de manuscrits. Ils attendent l'imprimeur. Deux d'entre eux ont été couronnés par l'Institut. Et je me demande s'ils verront jamais le jour. Le public, en France, est frivole; il ne recherche que les romans, les journaux et les choses *amusantes*. Les libraires ne se soucient pas d'en être de leur poche. Et je n'ai pas d'argent à leur offrir. Et je n'ai plus de jambes pour courir après eux et les implorer. »

Mme Clémence Royer a ordonné que ses papiers fussent déposés après sa mort au secrétariat de l'Académie. Elle s'en remet à la postérité du soin de les tirer de l'oubli, si la postérité les en juge dignes.

J'ai dit que la célèbre authoress avait été mêlée au mouvement de 1848. Elle ne tarit pas sur cette époque dont elle a gardé un souvenir très précis.

« On ne l'étudie pas d'assez près, je vous assure. Nous tombons présentement dans les mêmes fautes qui furent commises, nous suivons exactement les mêmes routes. »

Oui! Mme Clémence Royer voit renaître à cinquante ans d'intervalle, les illusions, les utopies qu'elle défendait alors impétueusement et dont l'expérience l'a détournée. L'avènement du socialisme, l'égalité des classes, le nivellement de la richesse, l'abolition de la guerre étaient les thèmes favoris qui inspiraient, comme aujourd'hui encore, les orateurs et les écrivains. Après le règne pacifique de Louis-Philippe, on ne supposait plus qu'un conflit européen fût possible. Mme Clémence Royer se rappelle le fameux congrès de la paix qui fut tenu à Versailles.

« Victor Hugo devait y prononcer un superbe discours qu'il avait composé d'avance et appris par cœur. Afin de donner plus de vivacité à son éloquence, il avait introduit, au milieu d'une période, une interruption que lancerait un ami dévoué, et sur laquelle la verve du poète devrait rebondir. Par malheur, la harangue avait été imprimée trop tôt, avant la séance, et les membres du congrès eurent sous les yeux la sténographie d'un incident, qui n'avait pas encore eu le temps de se produire. On en rit dans la coulisse. Victor Hugo n'en obtint pas moins un triomphe, en proclamant la fin des âges barbares. »

Quelques mois plus tard, la France se livrait, pieds et poings liés, à la volonté d'un maître. On avait marché trop vite. Ce pays n'était pas mûr pour le suffrage universel.

« Savez-vous, ajoute-t-elle, à qui nous devons le suffrage universel? C'est à Pascal Duprat... Quatre voix étaient pour et quatre voix contre. Le vote hostile de Marie, Crémieux, Garnier-Pagès, Dupont de l'Eure annulait le vote favorable de Ledru-Rollin, Louis Blanc, Flocon, Lamartine. Restait la voix indécise d'Arago. Pascal Duprat entreprit de le convertir. Il y parvint. Et ainsi la France fut dotée de cette conquête qui passe communément pour un progrès et que je considère, pour ma part, comme un fléau. »

Mme Clémence Royer s'est animée. Elle n'est plus dans le calme *drawing room* de Galignani, elle est à la tribune, elle pérore, elle s'adresse, par-dessus ma tête, au peuple assemblé. Et résumant, en termes énergiques, avec une chaleur bouillonnante, les leçons de l'histoire, elle trace de l'avenir un affreux tableau. La faiblesse en haut, la violence en bas, chez tous l'incertitude d'agir, le désarroi et le manque d'équilibre, le dégoût de ce qui existe, l'impuissance d'y remédier : voilà, paraît-il, où en est notre pays. Et ce qui nous

attend, ce n'est pas comme vous pourriez le supposer, un sabre, mais une *théocratie*. Mme Clémence Royer voit arriver la *théocratie*. Elle la touche du doigt. La *théocratie* est à nos portes, sinon dans nos murs. Et elle y sera demain!... Ceci nécessite une explication...

« Un travail sourd se poursuit, auquel on ne prend pas garde. On s'efforce de ranimer le sentiment religieux, sous ses formes les plus diverses, et l'on y réussit dans une certaine mesure. Ceux qui ne croient plus aux dogmes s'adonnent aux pratiques de la magie. On a soif de surnaturel. L'humanité est plus ardente qu'elle ne le fut jamais à déchiffrer l'énigme de la vie et de la mort. Ce besoin se manifeste dans les arts, dans les lettres. Il n'y a que la science qui échappe à la contagion. Et encore! Elle est troublée. Elle n'a plus sa belle sérénité... Eh bien! saisissez-vous le danger? Supposez qu'on réussisse à exaspérer ce goût du mystère, qui n'est qu'un désir maladif de certitude : des prêtres surgiront, apôtres d'une foi nouvelle, qui s'empareront des âmes et les gouverneront à leur gré. Et le suffrage universel les appuiera de son autorité souveraine. Une « théocratie » sera fondée, semblable à celle des Égyptiens. Je serais bien étonnée si le clergé catholique, qui est subtil, ne cherchait pas, en sous-œuvre, à encourager ce mouvement, dans l'espérance de le diriger. Sans doute, nous pouvons nous défendre, mais pourtant, à une condition, c'est que les droits politiques ne soient pas conférés aux femmes.

« Du jour où les femmes voteront, nous sommes perdus. Nous aurons des abbés-rois et nous aurons des abbesses; et les abbesses seront plus redoutables que les abbés. Voyez-vous, mon ami, depuis quatre mille ans l'homme est demeuré immobile ou à peu près. La science et l'industrie progressent, mais l'âme humaine, non pas... Notre état social est basé sur la volonté du

nombre. Et le nombre est imbécile. Prenez une foule. Chacun des individus qui la composent est accessible à la raison, au bon sens, à la pitié, à la tolérance. Groupez ces mêmes individus et vous formez un être collectif absurde, aveugle, envieux, capable des pires folies... Par là nous périrons, si, à la démocratie brutale, nous n'opposons, pour la modérer, une aristocratie de l'intelligence. Que ceux-là seulement soient électeurs qui auront reçu une culture supérieure. Bâtissons la digue qui arrêtera l'avalanche déchaînée! »...

... Longtemps ainsi s'épanche la prophétesse... Le jour est baissé... M. Galignani semble écouter d'un air narquois ce discours qui ne le touche plus guère. Mme Clémence Royer me reconduit au seuil de l'immense et froid salon. Je n'ai plus devant moi qu'une petite vieille aimable et toute simple. Ses propos, que d'aucuns trouveront trop pessimistes, m'ont paru dignes d'être rapportés, car ils sont le fruit d'un demi-siècle de méditation. Et, d'ailleurs, il n'est jamais inutile d'interroger les philosophes, fussent-ils, comme l'auteur de l'*Ordre du monde*, un tantinet aigris et désenchantés...

Mme JANE DIEULAFOY

Mme Jane Dieulafoy m'a reçu en son hôtel, dont l'ornementation révèle un goût d'art très délicat. Si elle a renoncé aux vêtements de son sexe, elle a gardé l'amour des soies, des broderies et des tissus somptueux. Au lieu de les employer à son propre ajustement, elle en pare sa demeure; et c'est par là qu'elle se distingue de nos Parisiennes. Pour ce qui est des colifichets de la toilette, elle n'y attache aucune importance. Elle pourrait, chez elle, dans l'intimité du home, arborer quelque robe persane, qui serait un ingénieux compromis entre l'habit féminin et l'habit masculin... Mais non. Elle dédaigne ces hypocrisies; elle s'en tient au veston, au pantalon, au col droit, aux manchettes tout unies, que portent indifféremment, en notre société égalitaire, les riches et les pauvres, les commis-marchands et les quarts d'agent de change. Sa chevelure ne s'enroule pas, autour de son front, en ondulations capricieuses. Elle est hardiment coupée à la cavalière. Quand Mme Dieulafoy, me désignant un fauteuil, avec la meilleure grâce du monde, s'est assise elle-même au coin du feu, les jambes croisées, la tête légèrement inclinée d'un air méditatif, maniant

en guise d'éventail, un couteau à papier, j'ai cru me trouver en présence d'un jeune étudiant de Cambridge, entraîné aux exercices du corps, souple et bien pris dans son gilet serré à la taille... Dès que la célèbre authoress a ouvert la bouche, cette illusion s'est dissipée. Aucune rudesse, ni dans le geste, ni dans le discours. La voix est harmonieuse, la parole remarquablement facile. Mme Dieulafoy s'exprime avec élégance, sans excès d'affétation; le mot lui vient, toujours juste — plus précis que pittoresque. Et comme elle a beaucoup vu et beaucoup retenu, son entretien est, tout ensemble, plaisant et substantiel. Tandis qu'elle évoquait, devant moi, les féeries de la Perse ancienne et moderne, j'avais la sensation d'écouter au même instant un professeur du Collège de France et une comédienne très distinguée, M. Maspero, si vous voulez, et Mme Blanche Baretta...

« Que je regrette de n'avoir pu verser dans la causerie que j'ai faite à l'Odéon mes souvenirs de voyage! Mais le sujet était trop vaste, il a fallu me borner. Et d'ailleurs, Eschyle méritait bien qu'on ne s'occupât que de lui seul.. »

Mme Dieulafoy n'était point trop émue en pénétrant sur la scène odéonienne. Elle est accoutumée à ce genre d'exercices. Et l'accueil de l'auditoire l'a mise tout de suite à l'aise. Un autre jour, elle contera ses aventures; et son succès, s'il est possible, sera encore plus vif. Elle tracera, de ce royaume qu'elle connaît si bien, une vivante peinture, qui intéressera les moralistes; elle opposera à notre civilisation inquiète cette barbarie qui n'est qu'une vieille civilisation, demeurée immobile à travers les âges. Elle a vu de près le chah Nassr ed Dine, elle l'a vu au milieu de sa cour, en ce palais de Téhéran, plein de richesses et de misères, séjour de mort et de volupté; elle l'a vu aux prises avec ses serviteurs, qui cherchaient à le piller, et

auxquels il s'efforçait d'arracher leurs rapines. Le roi pressurant les fonctionnaires, les fonctionnaires pressurent le peuple. Voilà ce qui se passe en Orient et particulièrement en Perse. Mme Dieulafoy, durant ses trois expéditions, surtout pendant les deux dernières, a pu étudier, jusqu'au fond, les mœurs privées et publiques de cet empire en décadence, et apprécier les maux dont il souffre et dont le plus grave est une effroyable corruption, qui sévit tout au long de la hiérarchie administrative... Par exemple, le chah va visiter chaque année son établissement des monnaies. Il faut que le directeur lui verse à cette occasion 8 000 francs en pièces d'or, et qu'il donne pareille somme au ministre. Mais il lui est enjoint de prélever ce cadeau sur son budget personnel et non sur les fonds du trésor public. Ce fonctionnaire n'est pas embarrassé pour si peu. Il modifie ses alliages, il mêle le cuivre à l'or, les pièces ont le même aspect, sinon la même valeur, et personne n'y voit goutte, sauf le souverain, qui ferme volontairement les yeux. Il en va de même dans tous les services. Quiconque a de l'argent en poche et de l'astuce, est assuré de l'impunité. Il s'accomplit dans les harems, entre les jolies Persanes, des drames dont l'horreur est impossible à décrire.

« — Les jolies Persanes! s'écrie Mme Dieulafoy. Ah! oui! parlons un peu de ces pauvres créatures. »

Elles sont odieusement traitées et se vengent avec l'arme des faibles, la trahison, le poison. Leurs seigneurs et maîtres sont fort ombrageux. Aussitôt que l'une d'elles est enceinte — sauf quand il s'agit de la favorite — ils s'imaginent avoir été trompés. Ils disent tout bas un mot au chef des eunuques, et le lendemain matin, la malheureuse a disparu, étranglée ou noyée. Ses parents (car elle a des parents, qui l'ont louée comme concubine) n'ont garde de demander justice.

Ils s'inclinent devant la fatalité. Vous pensez si, dans ces conditions, la maternité éveille des idées joyeuses. Les femmes cherchent par tous les moyens à se délivrer de leurs fardeaux. Et, lorsqu'elles n'y peuvent réussir, elles essayent de faire boire à leurs époux le « mauvais café ». Ces choses, qui nous semblent monstrueuses, paraissent, sur place, presque naturelles. Les victimes sont tellement insouciantes qu'on n'a plus envie de les plaindre. Elles considèrent que leur sort est d'être soumises, elles n'ont aucun sentiment de la dignité humaine. Quand le chah s'en va à la chasse, il désigne les princesses qui doivent l'accompagner. Elles s'habillent à l'aube, s'entourent le visage d'un voile, montent à cheval et attendent l'heure du départ. Quelquefois il les laisse jusqu'à midi en cet équipage : quelquefois il change d'avis et les oublie tout le jour, et elles demeurent à jeun, nul n'osant leur apporter à manger. Et Nassr ed Dine ne se croyait pas cruel, il avait la prétention d'être un très bon chah. Un de ses aïeux astreignait ses odalisques à des jeux plus pittoresques. Il les faisait placer en haut d'un longue planche savonnée, dont l'extrémité aboutissait à une piscine. Chacune à son tour glissait sur la pente et piquait une tête dans le bassin. Et le monarque contemplait ce spectacle avec ravissement. Il y prenait, dit-on, tant de plaisir qu'il en mourut. Il ne put résister au plongeon de sa plus chère sultane. Et son âme s'exhala dans un sourire.

Férocité, dépravation, concussion... Voilà ce que l'étranger rencontre en ces provinces lointaines. Et cependant un obscur besoin de justice jaillit de ce peuple déprimé. Il désigne par acclamation quatre *mouchteid* chargés de le défendre contre ceux qui l'asservissent. Ce sont des saints, instruits dans la science divine à l'université de Kerbela. Ils ont fait vœu de pauvreté, ils demeurent pauvres après leur élévation. Ils sont

plus puissants que le roi lui-même, car ils peuvent, à leur gré, déchaîner ou apaiser l'exaltation religieuse. Mme Dieulafoy me cite un trait curieux de cette autorité. Le chah, dernièrement, abandonne aux Anglais, moyennant une redevance annuelle, la ferme des tabacs. Il en résulte aussitôt une augmentation de prix, dont le consommateur a à pâtir. Désolation générale. Les *mouchteid* conjurent Sa Majesté de rapporter cette mesure et de congédier les Anglais. Nassr ed Dine s'y refuse par orgueil et par avarice. Les *mouchteid* disent aux fidèles : « Vous resterez sans fumer jusqu'à ce que votre souverain ait écouté vos prières ». Le mot d'ordre circule. Pendant cinq mois les fumeurs se mettent en grève. Le chah dut s'avouer vaincu et annuler son marché.

« Cinq mois d'abstinence! s'écrie Mme Dieulafoy. Songez que le tabac est aussi nécessaire aux Persans que le froment aux Européens. Ils fument en venant au monde. Concevez-vous ce que peut être la force morale capable d'anéantir subitement une habitude si invétérée? Voilà un acte de discipline qui nous donne à réfléchir. Je crois bien que les Français seraient incapables de l'imiter. Il est vrai qu'ils n'ont pas de *mouchteid*!... »

Des dangers, des épreuves de toute sorte attendaient M. et Mme Dieulafoy au cours de leurs aventureux pèlerinages. Ils faillirent y succomber; ils n'en réchappèrent que par miracle. Et ils en ont gardé un délicieux souvenir. Ils avaient à lutter contre l'hostilité des hommes et contre celle du climat. Que de nuits ils passèrent sans dormir, l'oreille aux aguets, la carabine chargée, s'attendant à subir l'assaut des musulmans fanatiques! Mme Dieulafoy aime à rappeler ces épisodes. Quinze ans se sont écoulés. Il lui semble y être encore. Les tableaux se succèdent dans son récit, colorés et rapides.

Avant d'entreprendre les fouilles de Suse, ils se rendent chez le *mouchteïd* Taher pour solliciter sa protection. Il reçoit ces deux étrangers dont l'un, tout frêle, paraît âgé de seize ans. Le vieillard écoute leurs explications, formulées avec peine en un persan douteux; il demeure impassible, et les congédie sans aucun signe d'encouragement ou de sympathie. Et ils repartent, inquiets de cette froideur hautaine. C'en est fait, Taher les abandonne. Ils n'ont plus à compter que sur eux-mêmes. Ils plantent leur tente sur le tumulus et commencent leurs travaux. S'ils doivent mourir, ils mourront au champ d'honneur, en soldats de la science. Ils endurent les pires privations, au milieu du désert torride, n'ayant pour s'abreuver qu'une eau croupie où les microbes pullulent; ils embauchent des ouvriers qu'ils surveillent l'arme au poing. D'abord tout va bien. Mais la révolte couve; elle ne tardera pas à éclater. Le bruit se répand que ces chrétiens, ces *Faranguis* sont animés d'intentions sacrilèges et veulent violer le tombeau du prophète Daniel. Un soir, M. et Mme Dieulafoy distinguent dans la plaine le feu d'un campement. C'est l'ennemi qui approche. Une grêle de pierres, lancées à coups de fronde, s'abat sur eux. L'antique fronde de David, fatale à Goliath, tournoie entre ces mains redoutables. Mme Dieulafoy est blessée à l'épaule; son mari, leurs deux compagnons s'apprêtent à vendre chèrement leur vie. Ils sont perdus... Soudain, des cavaliers surgissent à l'horizon, accourent bride abattue. Ce sont les six fils de Taher qui, au nom de leur père, ordonnent aux assaillants de se retirer. Ceux-ci s'inclinent devant la volonté de l'homme de Dieu. Bien plus, ils proposent leurs services aux Français qu'ils avaient tout à l'heure l'intention de massacrer. Ainsi furent sauvés les explorateurs, par la générosité de ce *mouchteïd*, de qui la gravité dédaigneuse les avait tant inquiétés. Ces

scènes sont empreintes d'une grandeur singulière. Cela vous reporte aux temps bibliques; M. et Mme Dieulafoy ont vécu, pendant quatre ans, de la vie des patriarches, ils ont pu se croire contemporains d'Abraham et de Jacob.

Puis c'est le retour, de Suse à Bassorah; le transport par chariot des blocs exhumés. Cinquante degrés de chaleur à l'ombre. Un ciel implacable. Mme Jane Dieulafoy tombe foudroyée par l'insolation et demeure trois jours en proie au délire et à la fièvre. Enfin, le port, le salut, la délivrance, la joie de l'effort accompli. De tels moments vous payent de toutes vos peines!...

Une question me brûle les lèvres. et j'ose à peine la poser, car j'ai peur d'être indiscret. Pourquoi Mme Dieulafoy, rentrée dans ses foyers, a-t-elle conservé l'accoutrement masculin? Est-ce, de sa part, bizarrerie, affectation, désir d'affirmer son indépendance? D'autres mobiles, d'ordre théorique, l'ont-ils poussée à prendre cette étrange détermination et à s'y tenir? A-t-elle voulu protester contre la complication des parures féminines ou simplement braver l'opinion commune et porter un défi au préjugé? Elle a eu souvent l'occasion de répondre à ces interrogations. Elle sourit et, sans nul embarras :

« Mon Dieu, je serai franche; si j'ai renoncé à la robe, c'est que la robe m'ennuie. »

Encore voudrais-je savoir exactement la cause de cette aversion. Ma curiosité est amplement satisfaite :

« Quand je revins de mon premier voyage, qui avait duré quatorze mois, je crus devoir reprendre l'attirail de mon sexe. Je renouai connaissance avec mille brimborions inutiles. Quel supplice! J'en frémis encore! Que de futilités! Que de temps perdu! »

Je fais observer à Mme Dieulafoy qu'il est des futilités aimables et que ce n'est pas du temps perdu que

celui que les femmes emploient à nous plaire. Elle ne m'écoute pas; elle repart :

« Soupçonnez-vous, cher monsieur, le nombre d'heures que nécessite cette simple opération : la coiffure?... Joignez-y la séance chez le couturier, la modiste, que sais-je, dix autres formalités aussi importantes. La journée est trop courte. Et vous n'y suffisez pas! »

Mon interlocutrice s'échauffe; ce chapitre lui tient au cœur; elle devient éloquente.

« Si je médis de la robe, ce n'est pas que je haïsse ce mode de vêtement. Mais la robe symbolise tout ce qu'il y a de vain et de mesquin chez la femme. La robe, c'est l'amour immodéré des plaisirs mondains, c'est le désir d'éclipser ses amies qui deviennent des rivales; c'est la préoccupation de l'effet produit. On veut briller, on veut être remarquée; on est hantée par des idées de conquête. Abolissez la robe. Et vous abolissez la coquetterie. Or, je l'avoue humblement, je n'ai jamais été coquette; l'époque est passée pour moi de le devenir. Je ne songe que deux jours par an à mon tailleur; et je m'en rapporte très volontiers à son goût... J'ai d'autres soucis en tête, plus importants. »

Donc, la robe empêche Mme Dieulafoy de penser. Et c'est pourquoi elle déteste la robe. Elle estime que chacun doit, ici-bas, subir sa destinée et s'y conformer résolument. Il est naturel que les femmes qui ont des enfants à élever, à éduquer, à nipper, s'occupent de chiffons; elles agissent en bonnes mères de famille et méritent d'être honorées. Mais n'est-il pas permis à celles qui sont privées de ces joies de s'affranchir des obligations qui en sont la conséquence, et de négliger ce qui les détourne de l'activité intellectuelle, qui est leur principale raison de vivre? Telle est la doctrine de Mme Dieulafoy sur la philosophie du costume. Elle

me l'a développée avec belle humeur et sans nulle pédanterie. Elle ne vise point à la Philaminte et se passionne modérément pour les revendications féministes. Elle fuit comme la peste les congrès, meetings et autres manifestations intempérantes. Elle croit que la condition de la femme s'améliorera en même temps que sa culture et que le meilleur moyen d'arriver à l'idéal souhaité est de prêcher d'exemple et de travailler. C'est à quoi elle s'occupe, tenant pour rien tout le reste. Et si, quand elle descend les Champs-Élysées, la badine à la main et le chapeau melon sur les yeux, il lui arrive de surprendre sur son passage des mots ironiques ou des regards équivoques, je vous assure qu'elle n'en est guère émue :

« Lorsqu'on a été injuriée et lapidée par les barbares, on affronte aisément la raillerie discrète des badauds parisiens ! »

Toute foi est respectable. Souhaitons que celle-ci ne forme pas trop d'apôtres. Car, enfin, la robe a du bon, quoi qu'en dise la spirituelle conférencière. Et il est inadmissible que les curés et les juges restent seuls à la porter...

LE « LADIES CLUB » DE PARIS

Un club de dames! Un cercle où les femmes sont admises à l'exclusion de l'autre sexe! Combien de fois n'a-t-on pas caressé ce rêve? C'est chose faite, aujourd'hui. Ce cercle existe, et j'ai pu, malgré mon indignité, en explorer les recoins les plus intimes. J'ai sonné hier à la porte d'un petit hôtel, sis rue Duperré, à mi-chemin de l'abbaye de Thélème et de la place Vintimille, au centre d'un quartier aimable qu'affectionnent les vieux et les jeunes Parisiens. Une bonne accorte est accourue à mon appel (le cercle ne saurait avoir de valets de chambre; il faut que tout y soit féminin, jusqu'au service); elle m'a introduit dans une bibliothèque garnie de tapis épais, de meubles un peu fatigués, mais d'aspect familial, et de livres dont les reliures défraîchies témoignent qu'ils ont été beaucoup lus. Une personne âgée, digne et corpulente, n'a pas tardé à m'y rejoindre et m'a désigné le plus gracieusement du monde un fauteuil Louis XIII recouvert en fausse tapisserie; elle s'est assise elle-même au coin de l'âtre et j'ai pu me croire, pour une minute, transporté dans le château de la duchesse douairière de Réville ou de la marquise de Villemer.

« Est-ce à madame la présidente que j'ai l'honneur de parler? — Non, monsieur, la présidente est ma nièce, Mme de Marsy, que vous verrez tout à l'heure, mais je suis en mesure de vous donner des renseignements. Vous n'êtes pas le premier journaliste que j'aie l'avantage de recevoir. »

J'ai cru discerner dans ces paroles comme un accent d'amertume. Et, en effet, Mme la douairière ne m'a pas caché qu'elle n'était pas satisfaite de la presse. Le club est ouvert depuis le 1er janvier 1896. Pendant les sept premiers mois, il a fonctionné dans la paix et le silence. Soudain, une feuille boulevardière a révélé son existence au public; et, depuis ce jour, ce ne sont qu'interviews fantaisistes, que notes malveillantes, ou, pour le moins, ironiques. Oh! ces échotiers! oh! ces reporters! L'un d'eux n'a-t-il pas eu l'impertinence de faire observer que la rue Duperré est voisine du Moulin-Rouge? Que signifie cette insinuation et quelle perfidie recouvre-t-elle? L'excellente dame en est indignée. Et elle m'indique d'une voix éloquente — quoique essoufflée — l'idée qui sert de base à l'institution nouvelle.

« Vous êtes-vous demandé, monsieur, ce que deviennent à Paris les femmes qui ont perdu leurs maris et leurs enfants et qui en sont réduites à végéter, parfois, avec de maigres ressources? Elles languissent, elles se fanent; elles ne savent où passer leurs journées ou leurs soirées; elles craignent d'être à charge à leurs amis; elles vieillissent tristement devant leur foyer désert, ou bien — ce qui est pis — elles cherchent des consolations dans les voies irrégulières. Eh bien, nous disons à ces déshéritées : Nous vous offrons ce qui vous manque. Moyennant une légère cotisation (soixante francs par an), notre maison vous est ouverte. Vous y trouverez le confort matériel et des délassements agréables; des compagnes bien nées, de parfaite éducation, comme vous, ayant une conversation sub-

stantielle et enjouée; vous pourrez, à votre gré, lire, travailler et goûter tour à tour les délices de la causerie et celles de la musique, car nous avons un piano!... Bref, nous vous rendrons ce que vous n'avez plus : les charmes de la vie domestique. Et la France sera dotée d'un établissement semblable à ceux qui fleurissent dans toutes les capitales d'Europe. J'ose dire, monsieur, que le but que nous poursuivons est éminemment moralisateur. Au reste, voici ma nièce, qui achèvera de vous convaincre. »

En effet, Mme la présidente apparaît. Mais elle n'est pas seule : une jeune dame la précède et semble l'interroger avec ardeur. Mme la présidente ouvre un tiroir et en tire un papier bleu; la jeune dame s'en empare et s'écrie avec volubilité : « Avez-vous déjà communiqué cette brochure aux journaux? — Sans doute. — Alors, je vous demanderai d'autres documents, des documents *inédits*. — Je vais vous en chercher. » Et toutes deux disparaissent comme elles sont entrées, en coup de vent : « C'est une *intervieweuse* américaine », me dit la bonne douairière, qui a suivi ce manège avec complaisance, et qui n'est pas fâchée de me montrer l'énorme empressement qu'excite l'OEuvre.

« Mon Dieu! madame, je suis moins gourmand que ma « consœur » d'Amérique et, à défaut de pièces inédites, je me contenterai de cet opuscule qu'elle a paru dédaigner. »

On me remet le papier bleu. C'est un exemplaire des statuts du cercle. Il porte en titre *Association féminine*; en sous-titre *Ladies club* et en épigraphe ces quatre mots, qui résument son programme : *Union*, *bienveillance*, *solidarité*, *protection*. Ainsi, je me trouve au siège du Ladies club! C'est son nom officiel. Mme la douairière m'explique qu'il s'appelait à l'origine le Lotus club, mais que cette étiquette a dû être abandonnée parce qu'elle présentait un sens déshonnête. J'avoue

ignorer la signification mystérieuse du lotus; Mme la douairière ne la sait pas davantage. Mais, enfin, il fallait prévenir les fâcheuses interprétations. Le monde est si méchant! Avec Ladies club, rien à redouter. Cela est limpide et inoffensif... Ladies club a droit de cité dans toutes les langues.

Je feuillette le règlement du « Ladies ». Il est rédigé selon les préceptes de la sagesse. Solon lui-même serait obligé de l'approuver. Il renferme d'excellents conseils, dont les membres peuvent faire leur profit, et non pas seulement dans l'enceinte du club, mais au dehors : « Art. 14. Les candidates s'engageront à apporter dans « leurs rapports avec les dames déjà admises la plus « grande bienveillance ». Il contient des prescriptions plus spéciales : « Art. 9. Toute discussion politique ou « religieuse est formellement interdite. — Art. 11. Les « jeux de hasard ou d'argent sont interdits. » — Eh quoi! pas le plus petit bésigue? — Le bésigue n'est pas, proprement, un jeu d'argent! — Ni l'écarté? — L'écarté non plus! — A la bonne heure!... Je demande à la douairière si vraiment ces dames n'ont pas le droit, entre la poire et le fromage, d'effleurer la politique. Sur ce point, on est inflexible. Défense absolue et sans rémission, et sous peine de bannissement immédiat.

« D'ailleurs, nous n'avons pas besoin d'invoquer l'article 9. La politique est si déplaisante! Il y a tant d'autres sujets plus palpitants! »

Mme la douairière ajoute, après une minute d'hésitation :

« Je dois vous avouer que notre société a aussi un caractère pratique. Une pauvre femme isolée ne peut se défendre; plusieurs femmes unies sont invincibles. Nous groupons nos influences, nos moyens d'action. L'une de nous connaît un sénateur, une autre un député, une autre un ministre. Nous nous entr'aidons

mutuellement. Et le Ladies club obtient ce qui nous eût été individuellement refusé. »

Allons! ces dames sont intelligentes! Si elles dédaignent les hommes, elles savent s'en servir.

Ma curiosité est insatiable... Lorsqu'une correspondante du Ladies club débarque de province ou de l'étranger, lui donne-t-on l'hospitalité complète? la couche-t-on? ou bien est-elle contrainte d'aller passer la nuit à l'hôtel? Le cas a été prévu... Le Ladies club n'a pas de chambres, mais, à côté, il existe un bâtiment-annexe où des appartements sont préparés.

Et Mme la douairière continue de sourire, en m'exposant cet agencement ingénieux.

Aurai-je enfin le loisir de considérer Mme la présidente de Marsy? Elle vient s'installer auprès de nous, toujours flanquée de mon intéressante collègue d'outre-mer. Elle a franchi depuis longtemps le cap de l'adolescence, mais elle a de beaux restes, une taille flexible, des yeux expressifs et des cheveux d'or vénitien. Son geste et son discours sont d'une irréprochable correction. Et, toutefois, elle y met de la véhémence; elle me retrace ses efforts, les difficultés qu'on lui opposa, les préjugés qu'elle eut à vaincre, les sacrifices que lui coûta la réalisation de son dessein. Elle y a consacré sa fortune, celle de sa tante. Maintenant, elles sont payées de leurs peines. De toutes parts, des lettres arrivent, enthousiastes, chaleureuses. Mme d'Aurelles de Paladine, la comtesse de Lamothe, Mme Porcher, la marquise de Tallenay, sont parmi les adhérentes. D'autres écrivent, des inconnues et des inconnus. Car le sexe laid s'en mêle.

« Je vais vous communiquer quelques autographes. »

Elle m'en rapporte un paquet et me signale deux épîtres dont elle m'autorise à prendre copie, l'une d'un certain M. D..., habitant la banlieue :

« Ce sera charmant pour nos femmes, obligées d'aller faire leurs courses à Paris, et réconfortant pour les maris, sachant qu'ils n'ont rien à craindre des entreprises du voisin... »

La seconde est conçue dans une gamme plus sentimentale. Elle émane de M. L. D..., un « brillant officier de l'armée française » :

« La société, à notre époque, a besoin d'épanchements après les dures épreuves subies. Je désire que de l'amitié comme vous savez la comprendre puisse naître une occasion de rencontrer une personne délicate. Je vous prie de me faire inscrire comme membre de votre association. »

Les effusions de M. L. D... m'inspirent quelque doute sur la gravité de sa missive. Mais ce doute que je soumets, trop librement peut-être, à Mme la présidente semble l'offenser.

« M. L. D..., reprend-elle vivement, est un homme de parfaite bonne foi. J'ai dû repousser sa candidature, et il s'en est montré très affligé. Mais nos statuts sont formels. Les messieurs, sous nul prétexte, ne doivent franchir ce seuil. — Vous ne tolérez aucune infraction? — Aucune! — Et vous ne vous ennuyez pas sans nous? »

Une triple exclamation salue cette remarque incongrue. Mme la présidente, Mme la douairière et la chroniqueuse de New York s'écrient comme un seul homme — je veux dire comme une seule *lady* :

« Vous savez bien vous passer des femmes, dans vos cercles... et ailleurs! »

Je juge à propos de prendre congé, la conversation devenant embarrassante. On daigne me permettre de jeter un regard sur l'aménagement de l'immeuble. Je traverse, au premier étage, un salon blanc, élégant et virginal, j'entrevois un cabinet de toilette où scintillent des cristaux; je redescends dans la salle à

manger. Elle est vaste et luxueuse. Mme de Marsy me fournit encore un détail caractéristique :

« Trente-cinq dames dînaient ici l'autre soir, sur lesquelles trente et une veuves. »

Le dîner des veuves! Ce dîner me rend rêveur...

« Le repas fut-il gai, au moins?

— Extrêmement!

— S'entretint-on des maris défunts?

— Puisque je vous dis que le dîner fut très gai! »

Si toutes ces dames du Ladies club ont autant d'enjouement que leur présidente!...

AU ROYAUME DES FEMMES

On m'avait dit :

« Allez voir Mme Jeanne Schmahl. C'est une savante et c'est une apôtre. Elle poursuit, depuis quinze ans, avec un zèle infatigable, la conquête des droits de la femme. Elle a fondé l'*Avant-Courrière*, organe de ces revendications. Elle a suggéré à M. le député Goirand la première idée du projet de loi auquel il a attaché son nom et qui confère à la femme le privilège de « recevoir directement les sommes provenant de son travail personnel et d'en disposer sans le concours du mari ». Elle vous contera ses efforts pour secouer l'inertie des législateurs et, si vous lui inspirez confiance, et si vous savez l'interroger, elle vous exposera ses théories sur l'évolution du sexe faible à travers les âges, dans le présent et dans l'avenir. Elle est très hardie, mais très circonspecte, et se distingue par là des cerveaux brûlés, qui pérorent dans les clubs ; aussi est-elle secondée par un groupe dont l'importance grossit chaque jour, et qui obéit aveuglément à son impulsion. Elle est d'ailleurs détestée des autres « grandes féministes » qui la traitent d'ambitieuse et à qui elle rend mépris pour mépris. Demandez-lui ce

qu'elle pense du dernier congrès de la rue Serpente. Vous ne vous ennuierez pas. »

... C'est tout un voyage. Mme Schmahl habite au milieu du parc de Montsouris, une maisonnette enfouie dans la verdure. De ce cottage paisible, de ce jardinet plein de roses, souffle l'esprit révolutionnaire, qui allumera la guerre entre les fils d'Adam et les filles d'Ève. Mais nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires et, pour l'instant, ce petit hôtel aux persiennes closes présente un aspect inoffensif. Il y règne une propreté méticuleuse et qui est tout à l'honneur de la maîtresse de céans. Cette doctoresse serait-elle une bonne ménagère? « Madame attend monsieur dans son cabinet », m'a dit la caméristé. Le cabinet est sévère, garni de livres d'études, orné de quelques portraits. Mme Schmahl est assise devant son bureau; elle a cinquante ans environ et ne cherche pas à se rajeunir; son visage, encadré de cheveux gris, est agréable et dut être autrefois charmant. L'œil est vif et énergique, le sourire cordial. Elle s'exprime avec un accent britannique très prononcé. Elle fut élevée en Angleterre et vint en France pour y suivre les cours de la Faculté de médecine; elle a gardé l'empreinte de sa première éducation; elle est demeurée, par son langage et par son tour d'esprit, un peu anglaise.

« Eh bien! lui dis-je, cette fameuse loi, que devient-elle? »

Mme Schmahl me montre un monceau de paperasses.

« Nous sommes devant le Sénat. J'espère que d'ici quelques mois nous triompherons, si rien n'arrive à l'encontre. Ah! ce n'est pas une sinécure de mettre en mouvement la machine parlementaire! Nous n'aurons pas volé notre victoire. On ne nous accusera point de manquer de patience. »

Elle me retrace ses tribulations. D'abord les députés

étaient hostiles. Il fallut, un à un, les conquérir. Pendant plusieurs années, dès qu'un personnage quelconque était présenté à Mme Schmahl, elle lui posait cette question : « Connaissez-vous un député?... » En cas d'affirmative, elle ajoutait : « Donnez-moi, je vous prie, un mot d'introduction ». Et elle s'en allait affronter le minotaure, et elle revenait à la charge sans se lasser, et elle ne le quittait qu'après l'avoir converti. Elle ramena de la sorte cent cinquante voix qui entraînèrent les autres. Et voici que la même besogne recommence pour les sénateurs. Les sénateurs sont des hommes bienveillants et doux, mais qui poussent jusqu'à la superstition le respect des principes. Or, beaucoup d'entre eux craignent que la loi de M. Goirand n'affaiblisse l'autorité du père de famille. Les députés étaient animés des mêmes appréhensions. Et c'est pourquoi ils ont modifié le texte primitif et prescrit que la femme ne pourrait user de son gain que si l'indignité du mari était constatée. Mme Schmahl n'admet pas cette restriction qui est un hypocrite moyen de supprimer d'un côté ce qu'on accorde de l'autre. Voyez-vous la femme obligée de porter plainte, d'aller trouver le juge de paix ou le commissaire de police, de lui dénoncer les abus dont elle est victime? Neuf fois sur dix elle n'osera soulever ce scandale, elle redoutera les représailles de l'époux furieux, blessé dans son amour-propre, et préférera souffrir en silence. « Il faut être aveugle pour ne pas s'en rendre compte. » Mme Schmahl s'échauffe, elle parle, elle parle. En vain voudrais-je risquer une observation discrète; je renonce à interrompre le flux éloquent de son discours. La conviction est intempérante. Et Mme Schmahl est si convaincue! Maintenant elle me conte des histoires, elle me cite des exemples.

« L'autre jour le docteur Budin m'appelle à la Mater

nité et me montre une pauvre femme arrivée à son terme et qui était dans un état pitoyable. Elle avait la figure abîmée de coups, le corps couvert d'ecchymoses. Je m'enquis de son passé, et voici ce que j'appris. C'est une ouvrière, employée dans une fabrique de passementerie. Lorsqu'elle devint enceinte, son mari la battit comme plâtre, lui reprochant de le ruiner. Ce mari est un abominable ivrogne qui passe ses journées au cabaret. La malheureuse continua à travailler. A la fin de la semaine, il lui demanda de l'argent. Et comme elle refusait, prétextant le loyer à payer et les enfants à nourrir : « C'est bon, dit-il, j'en aurai « malgré toi. » Il s'en alla chez le patron et lui réclama le salaire de sa femme. Le patron dut s'incliner et le lui remettre, non sans lui reprocher durement sa conduite. Quand la femme se présenta à son tour, le caissier lui ferma le guichet au nez; et comme elle se lamentait et protestait contre cette injustice, le passementier, agacé, lui donna une pièce de 20 francs et ajouta : « En voilà assez! Je n'aime pas le bruit dans « mes ateliers. Vous chercherez de l'ouvrage ailleurs! » La pauvre femme était jetée au ruisseau; quand le mari apprit sa mésaventure, il lui administra une deuxième tournée. Car enfin cet homme avait lieu d'être mécontent, puisqu'il était privé de son gagne-pain! Et voilà ce qui se passe, ce que le Code autorise à la fin d'un siècle civilisé! Est-ce juste, monsieur, est-ce tolérable? »

J'avoue que ce cas est digne de pitié. Mais n'en est-il pas d'autres où la loi nouvelle présenterait quelque inconvénient; où la femme, par exemple, qui subit patiemment l'autorité conjugale et qui s'en trouve bien, s'insurgerait contre elle, du moment où elle se sentirait armée, et proclamerait son indépendance? N'en résulterait-il pas une sorte d'anarchie dans le gouvernement de la famille, chacun voulant être le maître,

aucun ne voulant céder? Mme Schmahl m'arrête aussitôt. Une si piètre objection n'est pas pour l'embarrasser.

« Croyez-vous que la femme travaille pour le plaisir de taquiner son mari? Elle aime bien mieux se reposer sur lui et s'occuper de sa maison. Quand elle se résout à gagner de l'argent au dehors, c'est qu'elle y est absolument obligée. Et, dans ces conditions, il est rare que le mari ne lui laisse pas la libre disposition de son gain. Il la consulte pour l'emploi qu'il convient d'en faire et ne va pas contre sa volonté. Nous demandons simplement à la loi de réglementer ce que l'usage et les mœurs ont établi... Il est à désirer que les rapports d'argent soient nettement réglés entre époux. J'ai dressé une statistique des causes qui motivent les divorces... Et j'ai constaté que, presque toujours, les conjoints y sont poussés par des griefs d'ordre pécuniaire. »

Néanmoins, Mme Schmahl est obligée de convenir que la plupart des femmes de notre pays ne sont pas si maltraitées qu'on se plaît à le répéter et qu'elles jouissent d'avantages innombrables. Elle a beaucoup voyagé; nulle part elle n'a rencontré une créature qui, pour la grâce, l'esprit, la vertu et aussi la dignité du caractère, se puisse comparer à la jeune fille française. En se mariant, elle acquiert une aisance qui ajoute à ses qualités natives. Il ne faut chercher ce parfait modèle ni trop haut, ni trop bas, ni dans l'aristocratie, ni dans le peuple. La jeune fille mondaine a souvent des allures équivoques, la jeune fille des faubourgs est exposée à trop de dangers. Mais, dans les régions de la bourgeoisie moyenne, elle s'est conservée à l'état de pureté. Elle grandit sous l'aile maternelle, on veille sur elle avec une tendresse attentive et un peu tremblante; on veut que ce lis demeure immaculé. On cultive en elle cette fraîcheur d'âme, faite de timidité et

de demi-ignorance, qu'on appelle la pudeur et dont le prix est inestimable. Et la jeune femme ne s'en dépouille pas complètement. Mme Schmahl me citait le joli mot d'une Anglaise, qui, séjournant à Paris, s'était trouvée en contact avec quelques nouveaux ménages — des ménages heureux fondés sur des mariages d'inclination. « Cela est curieux, disait-elle. Tous ces maris ressemblent à des fiancés! » Et, n'en déplaise aux romanciers pessimistes, il y a en France un grand nombre de ces foyers, où fleurissent les joies domestiques. Ceux-là n'ont pas besoin d'être défendus et s'accomodent des lois anciennes et n'en réclament pas de nouvelles.

« Sincèrement, croyez-vous que vos revendications intéressent la majorité des femmes et qu'elles attendent, avec anxiété, le résultat de vos efforts? Pensez-vous que leur impatience égale la vôtre? Elles vous regardent agir avec sympathie, mais au fond ne demeurent-elles pas indifférentes? »

Mme Schmahl se récrie! Mais non! Les femmes ne sont point si résignées. Elle reçoit des monceaux de lettres, d'innombrables adhésions, qu'elle ne peut pas révéler, malheureusement!... Vous comprenez!... La discrétion professionnelle! Et la propagande serait bien plus rapide si elle n'était paralysée par les agitations ridicules de certaines meneuses, qui compromettent la cause commune pour la vouloir servir trop bruyamment... Nous y voilà! Mme Schmahl va passer en revue les maréchales du parti féministe. Les femmes sont exquises quand elles se jugent entre elles. Je m'apprête à savourer quelques délicates méchancetés. Et mon attente n'est point trompée...

« Mon Dieu! j'ai dû quitter Paris au moment où s'est réuni le congrès de la rue Serpente; et je n'ai pas été fâchée de cette coïncidence. Que voulez-vous! Je crois que ce genre de manifestations nous fait le plus

grand tort. D'abord, elles sont imprudentes et violentes. Elles prêtent le flanc aux railleries faciles, qui agissent plus sûrement sur l'esprit de la foule que les raisons sérieuses. Quelle confiance voulez-vous qu'inspirent ces avocates aux honnêtes bourgeoises, aux braves mères de famille, dont elles défendent, soi-disant, les intérêts? Si encore elles apportaient quelque mesure dans leurs revendications. Mais elles vont tout de suite aux extrêmes! Elles réclament un tas de billevesées : la coéducation des sexes, l'accession des femmes aux fonctions publiques, le droit de vote en matière politique. »

J'interromps la fougueuse Mme Schmahl... Décidément elle me paraît trop réactionnaire et cette modération ne me dit rien qui vaille. Je crains que la directrice de l'*Avant-Courrière* ne se gausse de ma naïveté.

« Ainsi, vous estimez que la femme ne doit pas se mêler aux affaires de l'État, qu'elle doit renoncer à la conquête de ses droits électoraux? C'est là votre pensée ? Vous m'autorisez à l'exprimer? »

Elle ne peut s'empêcher de rire.

« Eh bien! oui, la femme arrivera à voter, mais plus tard, beaucoup plus tard!... »

La conversation dévie sur des sujets plus généraux. Mme Schmahl constate que la femme traverse en ce moment une crise assez pénible. Elle n'est pas encore libre, elle aspire à la liberté. Sa condition est difficile. Elle ne sait jamais si elle pourra se marier, ou si elle devra travailler et se suffire à elle-même. Il faut donc qu'elle reçoive une éducation à « deux fins ». Ces choses ne sont pas commodes à concilier. Il est nécessaire aussi de considérer l'influence qu'exerce sur le tempérament de la femme l'abus des exercices physiques.

« En Angleterre, conclut Mme Schmahl, le *troisième sexe* se propage avec une inquiétante rapidité. »

Le *troisième sexe*! Qu'entend-elle par ces mots? Voici...

Appartiennent au troisième sexe les jeunes personnes qui ont abusé, dès l'âge le plus tendre, de la bicyclette, du foot-ball, de l'aviron, du lawn-tennis, et autres délassements masculins. Leurs bras et leurs mollets se fortifient, mais au détriment de ce qui constitue la beauté classique de la Vénus Callipyge. Elles n'ont pas de hanches, pas de gorge; elles se forment très tard et très mal; elles sont impropres à la maternité et totalement dépourvues de cette assiette qui fit la popularité de miss Helyett; elles donnent l'impression de vagues éphèbes, hâtivement poussés; et, pour accentuer cette ressemblance, dont elles sont fières, on ne sait trop pourquoi, elles portent les cheveux courts et s'affublent de vestes-tailleur, de cols droits et de culottes ajustées. Cela est hideux; et cela est à la mode...

Souhaitons que ces monstres ne franchissent pas le détroit... Que le ciel éloigne de nous le *troisième sexe*!

MADAME POGNON

... Elle était inconnue... la voilà presque célèbre, grâce aux tumultes de la rue Serpente et un peu grâce à son nom, dont l'assonance bourgeoise et vaudevillesque fait songer au répertoire d'Eugène Labiche. S'appeler Mme Pognon, diriger un *family house* ou, plus vulgairement, un hôtel garni, et présider des congrès, rédiger des ordres du jour et rédiger la carte du jour, poursuivre la régénération de la femme tout en surveillant sa cuisinière, partager sa vie entre les problèmes sociaux et les denrées coloniales, voilà qui n'est pas commun. Il m'a semblé curieux de contempler Mme Pognon, non plus sur le champ de bataille, mais dans le cadre de ses occupations domestiques. J'ai frappé à la porte du *family house*. La digne hôtesse, épuisée par les luttes parlementaires, avait dû se mettre au lit. C'est hier seulement qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir.

Je l'ai trouvée fraiche et reposée, coquettement vêtue d'une robe de dentelles, ayant autour du cou des flots de ruban qui avivaient l'éclat de son teint... Je ne vous dirai rien de sa physionomie, tous les journaux l'ayant peinte au naturel. Mme Pognon est

aimable, elle n'a aucune timidité et s'exprime avec une cordialité abondante. Au moment où je franchis le seuil du vaste atelier qui lui sert de cabinet de travail, elle s'occupe de trier des monceaux de paperasses. Elle est aidée par sa fille, une très jolie personne âgée de seize ans. « Vous voyez ces feuilles? Ce sont les principaux articles consacrés à nos affaires. J'en ai déjà classé quatre cent cinquante. » Je demande à Mme Pognon si elle est satisfaite de la presse. Couci, couça! Il y a des journalistes sincères. Mais il y en a d'autres! Et puis, ils sont si légers! Ils se contentent d'effleurer les questions; ils ne savent pas se mettre d'accord.

« C'est justement, lui dis-je, au sujet de ces divergences, que je désire vous interroger. Vos débats ont soulevé tant d'orages que le public ne s'y reconnaît plus. Je voudrais savoir quelle impression exacte ils vous ont laissée, quels avantages pratiques vous en avez retirés... »

Mme la présidente est ravie : le succès a dépassé ses espérances. En ce qui la concerne, elle a lieu d'être heureuse et même orgueilleuse, puisqu'on l'a portée au fauteuil, malgré l'opposition de quelques bonnes amies, plus anciennes qu'elles dans la carrière et secrètement jalouses de l'honneur qu'on lui faisait... Mme Rouzade et Mme Potonié-Pierre n'ont pas dissimulé leur étonnement. Mais n'insistons pas. Mme Pognon ne s'arrête point à ces misères; son humble personnalité s'efface devant l'intérêt de l'œuvre. Or, l'œuvre sort de cette épreuve fortifiée et grandie. Pour la première fois, un congrès féministe aura passionné l'opinion. « On ne pourra pas dire, poursuit Mme Pognon avec fierté, que celui-là ait passé inaperçu! » Et ce qui la réjouit davantage, c'est l'énorme affluence qu'il a attirée. « Tous les hommes éminents de Paris y sont venus », affirme-t-elle. Qu'ils aient

obéi à un sentiment de sympathie ou de simple curiosité, ceci n'a pas d'importance. Ils étaient là. Ils ont pu voir comment les femmes comprennent leurs droits et se rendent compte des pièges innombrables qui leur sont tendus. « Nous avons eu à lutter contre la cabale!... » Oui! une cabale organisée, disciplinée, ainsi qu'au théâtre...

« Je connais nos adversaires. J'apercevais leurs manœuvres. Ils marchaient comme un seul homme, sur un signe de leurs chefs. Je dois ajouter qu'ils m'ont toujours laissé parler; ils me savaient impartiale et tolérante. Ils concentraient leurs efforts sur quelques *oratrices* qui ont été forcées d'abandonner la partie. Il faut bien avouer que certaines de ces dames ont la langue intempérante. Leur éloquence est intarissable. Quand le robinet est ouvert, on a bien du mal à le fermer! »

Quels sont les auteurs de la cabale, les principaux ennemis de l'émancipation féminine? Mme Pognon assure que les plus redoutables agissent à l'instigation du clergé. « La religion se sent directement menacée. Toute femme échappe à l'Église dès qu'elle a bu le vin de la science. » Les gros bourgeois réactionnaires secondent cette opposition; le Sénat est hostile... Oh! ces sénateurs! Mme Pognon les hait de toutes ses forces! La Chambre a voté un admirable projet de loi, conférant à la femme qui travaille la faculté de disposer librement de son salaire. Croiriez-vous que M. Demôle s'est mis en travers sous prétexte qu'il serait imprudent d'affaiblir l'autorité du père de famille! Quelle ignominie! On s'en va répétant ces lieux communs qui ne devraient plus avoir cours en un siècle de progrès, que la femme est un être inférieur, qui a besoin d'être protégé...

« Est-ce que j'ai besoin d'être protégée? Qui donc m'a aidée à nourrir mes six enfants? »

Décidément, Mme Pognon a l'âme d'une amazone. Mais, de ce qu'elle a reçu de la Providence — ou de la nature — une énergie virile, en faut-il conclure que les autres femmes sont taillées d'après son modèle? Elle bondit sous l'objection...

« Et croyez-vous, s'exclame-t-elle, que tous les hommes soient des phénix? Vous n'avez donc jamais mis les pieds au Palais-Bourbon? J'ai toujours recherché la conversation des hommes supérieurs. Je n'en ai encore rencontré que deux ou trois »

La présidente s'exalte. Une flamme de défi luit en ses yeux. C'est l'instant de lui arracher son sentiment sur les orateurs masculins qui ont pris part aux délibérations du congrès.

Elle les méprise profondément. Sauf quatre ou cinq harangues assez brillantes, elle estime que les discours qu'ils ont prononcés ont été aussi misérables par le fond que par la forme. Le plus distingué, celui pour qui Mme Pognon a le plus de considération est encore M. Robin. Elle avoue qu'il s'est montré excessif et odieux. Mais depuis les histoires de Cempuis, il a perdu son sang-froid, son système nerveux s'est exaspéré. Ce n'en est pas moins un esprit de premier ordre. « Dans un siècle, le nom de Robin sera vénéré, comme celui d'un précurseur. On ne comprendra plus les agressions dont il a été l'objet. »

« Alors vous approuvez ses idées? — Assurément! — Vous êtes pour la co-éducation des sexes? — Sans nul doute... Mes enfants, frères et sœurs, ont été fort bien élevés ensemble et (je m'en vante) fort bien élevés. Aucune mauvaise pensée ne les a effleurés. »

L'intrépide Mme Pognon ne doute de rien. Elle croit à l'innocence primordiale de la créature humaine, comme les anarchistes croient à sa vertu. La seule précaution à prendre est de ne rien cacher aux garçons, de leur indiquer le précipice ouvert sous leurs pas.

L'ingénue de Scribe, la petite pensionnaire a suffisamment vécu. La vierge moderne doit connaître théoriquement l'arbre du bien et du mal.

« Ma fille a été formée d'après ces principes. »

Mlle Pognon rougit. Ce qui prouve qu'elle n'a pas tout à fait rompu avec les prérogatives de son sexe.

L'honorable présidente est lancée. Elle va! elle va! Elle développe son programme avec une tourbillonnante rapidité! Et elle est d'une intransigeance! Elle ne veut pas de demi-mesures; elle réclame l'égalité complète, au point de vue de la culture intellectuelle, de la condition civile, des droits politiques. Elle nie qu'il puisse exister entre l'homme et la femme la plus petite différence. Elle ne s'écrie pas comme l'héroïne de Meilhac : « Je vote pour la petite différence! » Elle la supprime... Et pourtant, je songe que Mme Pognon a donné six enfants à la patrie.

Mme Pognon ne s'en tient pas aux vagues déclamations. Elle saisit toutes les occasions de s'affirmer par des actes. Jugez plutôt : elle siège à côté de MM. Frédéric Passy et Ch. Richet dans le conseil d'administration de la Ligue pour l'arbitrage international. Dernièrement la ligue envoya une députation à M. Trarieux, alors ministre de la justice. Mme Pognon fut conviée à s'y joindre. Elle n'hésita pas. Elle se rendit place Vendôme. Elle pénétra avec ses collègues barbus dans le cabinet du garde des sceaux qui lui offrit un siège, tandis que les autres membres restaient debout...

« Je suppose que vous avez décliné cette marque de courtoisie, qui a dû vous paraître humiliante? »

Eh bien, non. Mme Pognon a accepté la chaise de M. le garde des sceaux! Elle repousse, il est vrai, la tutelle des hommes, mais elle avoue que leurs politesses lui font plaisir. Elle tolère les hommages, à condition qu'ils ne s'adressent qu'à sa faiblesse phy-

sique. Mme Pognon admet que la femme manque de biceps. C'est la seule infériorité qu'elle lui connaisse.

Donc, les temps sont proches... Encore vingt ans, cinquante ans au plus, et les conquêtes rêvées seront accomplies. Nous aurons des sénatrices, des légates; Mme Pognon présidera peut-être une assemblée plus solennelle que celle de la rue Serpente...

« N'êtes-vous pas imprudentes de dévoiler ainsi vos ambitions? N'auriez-vous pas intérêt à marcher tout doucement, à endormir au lieu d'exciter la fureur de vos ennemis?... »

L'ennemi?... La terrible ligueuse ne le craint pas, elle le brave, elle l'appelle en champ clos. Agir sournoisement, dissimuler ses projets : à quoi bon? L'audace est ce qui réussit le mieux aux réformateurs. Voyez les socialistes! A force de crier leurs doctrines ils les enseignent au monde... Chaque congrès féministe soulève des railleries... Qu'importe! Pour cent individus qui se gaudissent, il en est un qui se convertit, et c'est un soldat gagné à la cause... Il faut aller de l'avant, mépriser les attaques d'où qu'elles viennent... Mme Pognon a été criblée d'épîtres calomnieuses : ses amis et ses clients ont été accablés de lettres anonymes où elle est dénoncée comme espionne et créature de mauvaise vie. Elle ne fait qu'en rire... Il me semble toutefois qu'elle en rit jaune.

« Je suis sûre, ajoute-t-elle sur un ton de confidence, que ces infamies me viennent de Mme M..., qui assistait au congrès! Oh! la vilaine peste!... Si jamais j'en avais la preuve! »

En attendant qu'elle se venge de Mme M..., la bouillante Mme Pognon donne des audiences aux reporters des journaux américains.

« Esquissez-moi, lui dis-je, l'image de cette société idéale, où les hommes et les femmes auront les mêmes fonctions et les mêmes droits. »

Touchée par ma naïveté, elle va me répondre et soulever un coin du voile qui dérobe l'avenir... Mais on lui remet une carte de visite. « Excusez-moi!... Un de vos confrères!... »

Allons! nous n'apprendrons pas par Mme Pognon ce que sera la France de demain. Armons-nous de patience! Nous n'attendrons pas longtemps, puisqu'elle affirme que l'ère nouvelle va s'ouvrir. Un demi-siècle est vite passé!

AUTOUR D'UN TESTAMENT

J'étais l'autre jour dans une compagnie où se trouvaient quelques étrangers de distinction et spécialement des Suédois qui avaient approché l'illustre inventeur Nobel. Il y avait là son propre neveu, qui dirige en Russie de grosses entreprises industrielles; son exécuteur testamentaire, M. Sohlman; Mlle Ahlstrœm, qui l'assista jusqu'au jour de sa mort comme secrétaire; le consul général de Suède et de Norvège, M. Gustaf Nordling; l'éditeur bien connu, M. Per Lamm... Et naturellement on causa des dispositions prises par Nobel, au sujet de sa fortune, et qui ont soulevé dans la presse européenne des commentaires passionnés. Je dois dire que les amis de Nobel sont peu satisfaits du langage qu'ont tenu, à cette occasion, certaines feuilles parisiennes. Elles ont incriminé les intentions de Nobel; elles ont dénaturé son caractère; elles l'ont présenté comme un être insociable, inaccessible aux bons sentiments, dur au pauvre monde. Son dernier acte témoigne pourtant d'une humeur assez libérale. Il n'est pas inutile d'en rappeler la lettre et l'esprit. Nobel (en dehors de quelques legs faits à divers) laisse environ 1 500 000 francs de rente.

Et il désire que ces revenus soient divisés chaque année en cinq parties égales et constituent cinq prix de 300 000 francs qui seront décernés : 1° à l'auteur de la plus belle découverte dans le domaine de la physique; 2° à l'auteur de la plus belle découverte dans le domaine de la chimie; 3° à l'auteur de la plus belle découverte dans le domaine de la médecine; 4° à celui qui, dans le domaine des lettres, aura produit l'*œuvre la plus haute dans le sens idéal* (je cite textuellement); 5° à celui qui aura agi le plus ou le mieux pour la fraternité des peuples, en vue de la suppression ou de la diminution des armées permanentes...

Voilà qui n'est pas banal. Les derniers événements d'Orient donnent une valeur particulière au dernier article. Il est urgent de proclamer la fraternité des peuples, si l'on ne veut pas que les peuples se déchirent. Nobel nourrissait-il de grandes illusions sur l'efficacité de cet effort? Y avait-il en lui l'âme d'un illuminé, ou d'un poète, ou d'un philosophe, ou simplement d'un dilettante supérieur — sorte de Méphistophélès, méprisant l'humanité? Son testament, qui fait tant de bruit, doit-il être considéré comme œuvre de foi ou comme œuvre d'ironie? Les amis de Nobel n'admettent pas que la question puisse être posée. Nobel était, il est vrai, indépendant, fantaisiste, mais il avait le cœur très noble et plein de bonté. M. Sohlman, un jeune Scandinave, intelligent et pensif, et dont l'œil bleu semble réfléchir l'eau profonde des fjords de son pays, m'a dit gravement :

« Je vous apporterai quelques lettres, qui vous montreront, sous son jour exact, l'âme de M. Nobel. »

En attendant on m'a beaucoup parlé de lui. Les personnes présentes se sont attachées à me le peindre, au physique et au moral, de telle sorte que, sans l'avoir jamais vu, je puis vous tracer une image assez nette de cet homme extraordinaire. Entre nous, le portrait

est un peu poussé au bleu. J'imagine que l'on a mis quelque complaisance à me montrer les côtés avantageux de Nobel en laissant dans l'ombre ceux qui ne sont pas tout à fait à sa louange. Cette chaleur de sympathie est fort honorable, venant d'intimes et de parents, qui ont été mêlés à sa vie. J'ajouterai qu'elle est désintéressée, puisqu'il ne leur a laissé qu'une minime part de sa fortune.

Donc on m'a longuement narré ses travaux et les péripéties de sa carrière agitée. Alfred-Bernhard Nobel naquit le 21 octobre 1833. Sa famille quitta la Suède pour se fixer à Saint-Pétersbourg. Et c'est là qu'il se forma dans l'étude des sciences et qu'il acquit, auprès de son père, des connaissances professionnelles, l'aidant à gouverner ses fabriques mécaniques et à en perfectionner l'outillage. En 1863, il prit son premier brevet et désigna la substance par lui découverte sous le nom de « Mélange de poudre ordinaire avec de la nitro-glycérine ». En 1867, il inventa la dynamite; en 1876, la nitro-glycérine gélatineuse ou gomme explosive; en 1889, la poudre sans fumée. Ces divers brevets, habilement exploités, rapportèrent à Nobel des sommes énormes. Il s'entendait aux affaires et il les aimait. Il les traitait à l'américaine, par les grands côtés; il y trouvait un aliment à l'activité de son esprit. Et en même temps qu'il s'enrichissait, qu'il devenait un des puissants financiers du globe, il méditait sur lui-même et sur les conditions de la société. Tout en surveillant du coin de l'œil les cours de la bourse, tout en vérifiant les comptes de ses usines (il ne s'en remettait à personne de ce soin), il se demandait avec inquiétude si les hommes ont ici-bas la part de bonheur qui leur est due. Ce problème le hantait obstinément. Et, à force d'y réfléchir, il s'était constitué une sorte de doctrine qu'il se plaisait à développer, et qui, dans la bouche d'un millionnaire, ne manquait point de

hardiesse. Et d'abord, il condamnait la transmission par voie d'hérédité des grosses fortunes; il trouvait immoral qu'un citoyen pût jouir d'une extrême opulence sans s'être donné la peine de la conquérir, simplement parce qu'il était le fils de son père ou le neveu de son oncle. Il s'en ouvrait très librement à ses héritiers naturels, auxquels le liait une vive affection. Il les avait loyalement avertis.

« Ne comptez pas sur mes biens, leur répétait-il. Après ma mort, ils n'entreront pas dans votre poche ».

Il considérait que la possession, sans labeur personnel, de la richesse avait pour résultat d'engendrer l'oisiveté. Or, à ses yeux, le travail était, non seulement la loi de la créature humaine, mais la source de sa vraie félicité. Elle ne s'améliore que par le travail, c'est-à-dire que par la science. Sur ce point, sa conviction était absolue. Il croyait que les progrès scientifiques devaient arriver nécessairement à régénérer l'humanité et que, par eux, les mœurs seraient un jour adoucies et les guerres supprimées. Il versait l'argent à pleine main, dès que l'intérêt de la science était en jeu. Il donna 80 000 francs à M. Andrée pour son expédition au pôle Nord. Et comme on l'interrogeait sur cette libéralité, il s'en expliqua de la sorte dans une lettre que Mme Bertha de Suttner a rendue publique : « Chaque nouvelle découverte laisse des traces dans « le cerveau de l'homme; elle le pacifie, ouvre l'esprit « des générations nouvelles aux notions de bonté et « les détourne des armes ». Cette dernière préoccupation revenait sans cesse dans ses écrits et dans ses discours. Nobel avait horreur des canons, des soldats, de tout ce qui constitue l'appareil guerrier. Mme Bertha de Suttner avait contribué à lui inspirer ces sentiments. Il était entré en relation avec elle par un moyen fort inattendu. Ayant besoin dans ses bureaux d'une employée instruite et diligente, il avait fait passer une

annonce dans un journal viennois. Mme de Suttner se présenta. Et Nobel fut frappé de la vivacité de son intelligence et de l'éclat de ses talents littéraires. Elle se consacrait tout entière à la propagation des idées de solidarité internationale. Son ouvrage, *A bas les armes*, a été traduit dans toutes les langues. Lorsque le congrès de la paix se tint à Berne, elle chercha à y entraîner Nobel. Mais celui-ci ne se rendit pas sans résistance. « Tâchez de me convaincre, déclara-t-il, et « je vous fournirai des moyens d'action, c'est-à-dire « des capitaux. » Elle entreprit cette conversion. Elle y réussit. Nobel devint un des apôtres de la sainte cause. Il l'est demeuré jusqu'à la fin.

Ainsi l'inventeur de la dynamite encourageait les ligues pour le maintien de la paix! D'une part, il coopérait à la fabrication d'engins meurtriers. Et, d'autre part, il proscrivait l'emploi de l'artillerie! L'or qu'il recevait du ministre de la guerre, il l'attribuait aux œuvres antiguerrières de Mme de Suttner! N'y a-t-il pas là une contradiction piquante? Nobel était double comme maître Jacques. Lequel des deux Nobel faut-il croire sincère, le Nobel des explosifs, ou le Nobel des fondations pacifiques? C'est ce que je me permis de demander au Suédois qui me vantait, en termes lyriques, la philanthropie de son célèbre compatriote. Il reprit avec beaucoup de vivacité :

« L'objection nous a été faite. Elle n'est pas sérieuse. Nobel vendait de la dynamite. Mais la dynamite sert à d'autres usages qu'aux usages militaires. Elle est indispensable à certaines industries; elle facilite la tâche des mineurs et détourne d'eux des dangers terribles auxquels ils succombaient autrefois... D'ailleurs Nobel pensait que la guerre sera rendue impossible par la férocité des moyens de destruction. Du jour où deux corps d'armée pourront, en une seconde, s'entre-détruire, toutes les nations civilisées reculeront avec

effroi et licencieront leurs troupes. Nous marchons à ce dénouement. Notre ami n'en doutait pas et saluait, de loin, l'aube nouvelle! »

Ce privilégié, ce capitaliste qui ne savait pas le nombre de ses millions, ce marquis de Carabas qui avait des palais et des châteaux sous toutes les latitudes, était-il heureux? Il est parti, sans nous livrer son secret. Et pourtant il est aisé de deviner, par un léger effort d'analyse, ce qui se passait en lui. Par sa situation même, par la place qu'il occupait dans le monde, il voyait de plus près qu'un autre les misères et les tares de l'humanité. Chaque matin, le courrier lui apportait d'innombrables lettres de supplication, de détresse et de mensonge. L'aimable Mlle Ahlstrœm, qui était chargée de dépouiller cette correspondance et d'y répondre, en a encore le cœur endolori. Nobel attirait, comme un flambeau, des nuées de papillons, aux ailes tremblantes. Parmi les solliciteurs, beaucoup étaient dignes de pitié; beaucoup aussi cherchaient à exploiter sa crédulité. Il les aidait tous la première fois, mais il voulait être renseigné; il ordonnait des enquêtes qui trop souvent, hélas! aboutissaient à de fâcheuses constatations. Nobel était arrivé à se convaincre que les intrigants crient plus haut et plus fort que les vraies victimes de la vie. Sa défiance, les inégalités de caractère qu'on lui a reprochées n'ont pas d'autres causes. Il avait la coquetterie de se laisser « mettre dedans » le moins possible. Dès qu'on lui parlait d'une infortune à secourir ou d'une institution à doter, il dressait l'oreille, il devenait subitement froid, il avait en exécration les gens qui cherchaient à le « taper », selon notre expression boulevardière, qui a droit de cité dans tous les pays. Mais aussitôt renseigné, quand il ne redoutait plus d'être trompé, il ouvrait sa bourse largement. Aussi les malins qui le connaissaient se gardaient-ils de l'implorer trop direc-

tement, ils biaisaient, ils rusaient. Ils lui « suggéraient » l'acte à accomplir, ils lui donnaient l'illusion d'en prendre lui-même l'initiative... Ce sont là les petites faiblesses des gens trop riches. Ils ressemblent tous plus ou moins à Diogène qui projetait autour de lui les feux de sa lanterne pour découvrir un homme. Nobel cherchait constamment un homme, je veux dire un être dont le désintéressement fût à l'abri du soupçon. Il eut parfois la satisfaction de rencontrer ce phénix.

Un soir, quelqu'un lui recommande un jeune ingénieur, qui se trouve dans une position assez précaire et qui a absolument besoin d'être aidé.

« Amenez-le déjeuner », dit Nobel d'un ton bourru.

Et déjà il se propose d'accueillir sèchement l'audacieux qui se permet de forcer sa porte. Au jour dit, l'ingénieur arrive. On se met à table. Et Nobel, se lançant dans une de ces discussions paradoxales où il brillait, entreprend contre la religion et l'esprit religieux une charge à fond de train. Le nouveau venu pâlit. Il était animé d'un vif esprit de piété et se sentait blessé dans ses convictions. Nobel remarque son trouble et redouble de violence. Alors l'ingénieur n'y tient plus, il suit l'amphitryon sur son terrain; il réfute, il ergote, il riposte du tac au tac, sans ménagement et presque sans respect. L'entretien tourne à l'aigre... Soudain, Nobel pousse un grand éclat de rire, il presse dans les siennes les deux mains de son interlocuteur :

« A la bonne heure! s'écrie-t-il. Vous êtes venu me demander un service; vous avez besoin de moi et vous n'avez pas craint de me mécontenter en me tenant tête. La franchise, chez vous, a parlé plus haut que l'intérêt. Topez là. Je vous associe à mes affaires et vous serez mon ami! »

L'ingénieur tenta vainement de s'excuser. Sa mala-

dresse avait tourné à son profit. Nobel assura sa fortune. On cite, dans les anas, des historiettes de rois magnanimes qui se laissent charmer par l'insolence d'un page et le nomment capitaine au lieu de l'envoyer au gibet. Nobel agit, ce matin-là, en roi bon enfant. N'était-il pas un roi, dans son genre?

Tel on m'avait décrit Nobel, tel je l'ai retrouvé dans les lettres inédites que M. Sohlman a bien voulu me communiquer. Le savant chimiste se doublait d'un littérateur. Il savait à fond la plupart des langues européennes. Il a composé en anglais des vers que Victor Hugo admirait à l'égal de ceux de Byron; il a laissé des drames qui n'ont pas été joués et des traités de philosophie et de morale qui n'ont pas été imprimés. Il n'était pas mondain, au sens frivole du terme; il détestait les potins boulevardiers, mais il groupait volontiers en son superbe hôtel de l'avenue Malakoff des hommes d'études et de pensée. Et là, après un fin dîner (Nobel très frugal pour lui-même était friand pour ceux qu'il traitait), réunis dans l'immense bibliothèque que décorait un tableau de Munkascy, à côté du laboratoire où l'on glissait des regards craintifs, on devisait des questions à l'ordre du jour et le plus souvent du socialisme. Quoiqu'il ne fût pas dépourvu d'orgueil, il était très simple; il attachait peu de prix aux dignités officielles et dédaignait les décorations. Il se fâchait tout rouge quand on paraissait le croire sensible à ces distinctions honorifiques. Un certain docteur, explorateur bien connu, en même temps qu'il sollicitait son concours pécuniaire, lui avait fait offrir un ruban quelconque. Il s'attira cette verte riposte :

Paris, le 17 juillet 1893.

Très honoré docteur,

Depuis que l'électricité et la pensée qu'elle entraîne avec elle font le tour de la terre dans le quart d'une seconde j'ai

été saisi d'un dédain souverain des dimensions mesquines de notre globe. Il s'ensuit que je m'intéresse moins qu'auparavant aux voyages de découvertes, car, après tout, que peut-on bien découvrir sur une telle petite boule? Comme preuve de mon inconséquence extraordinaire j'avoue pourtant que j'éprouve le plus vif intérêt aux découvertes sur un corps céleste bien plus petit, c'est-à-dire l'atome.

Sa forme, ses évolutions, sa destinée, etc., et comme individu et comme cellule coopérative dans la vie de l'Univers me préoccupent aux dépens des affaires, de la bourse et du ventre, c'est-à-dire de la digestion.

Mais je m'éloigne du sujet qui est de répondre à votre aimable demande.

Pauvre moi, sans cesse obligé d'ouvrir mon porte-monnaie, je ne suis malheureusement pas à même de vous faire des avances comme je l'aurais souhaité! La semaine passée j'ai rêvé (tout éveillé naturellement) que la Banque de France ayant connaissance du vacuum imminent de ma caisse, m'avait envoyé une petite presse à imprimer des billets de mille francs. Un secours fort agréable, mais qui s'épuise malheureusement! Rien n'en reste, et je puis vous assurer qu'il me faut aller bien au fond de ma bourse pour y puiser la somme dont vous trouverez le chèque ci-joint.

Quelques lignes dans votre aimable lettre s'expliquent par ce fait que nous ne nous connaissons pas. Peut-être parmi le milliard et demi de mes semblables y en a-t-il un qui soit aussi indifférent que moi aux marques d'honneur, mais il n'y en a certainement pas un qui le soit plus que moi. On ne saurait les refuser quand elles vous sont offertes sans passer pour un original, mais elles causent de l'embarras ordinairement et me sont pour cela antipathiques.

J'espère que le soir de ma vie n'en sera pas troublé. Encore un souhait, et celui-là est absolu, qu'aucun journal ne sera informé de mon concours.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes distinctions.

A. Nobel.

La tournure bizarre de son esprit, ce mélange d'humour britannique et d'ironie française qui le caractérisait, cet invincible penchant à la raillerie, n'étaient pas compris de tout le monde et le faisaient mal juger. Il avait osé approuver, devant une dame de ses amies, la méthode spartiate qui sacrifiait les individus faibles

et difformes pour sauvegarder la beauté de la race. Protestations indignées de la dame! Nobel est sommé de s'amender. Il s'y résout de bonne grâce et ajoute :

Répandre la lumière c'est répandre le bien-être (je veux dire le bien-être général, pas la richesse individuelle), et avec le bien-être disparaissent peu à peu la plupart des maux qui sont l'héritage des temps obscurs.

La conquête des recherches scientifiques et son champ qui s'agrandit de plus en plus nous font espérer que les microbes et de l'âme et du corps finiront par disparaître, et que la seule guerre de l'humanité sera contre ces microbes-là. Alors l'expression admirable de Bacon : « Qu'il y a des déserts dans le temps » trouvera son explication seulement dans un passé reculé.

Il s'occupait entre temps de critique littéraire. Il était allé voir, quelques jours avant sa mort, la représentation de *Peer Gynt*, donnée par l'Œuvre, au Nouveau-Théâtre. Il adressa à Mlle Ahlstrœm les réflexions que lui avait inspirées le drame d'Ibsen. Il est toujours instructif de voir comment les Suédois s'accordent sur le terrain du symbole. Mlle Ahlstrœm était fanatique d'Ibsen. L'enthousiasme de Nobel est plus modéré :

Chère mademoiselle,

Nous n'étions pas d'accord au sujet de *Peer Gynt*, ce qui ne m'a pas empêché d'admirer dans vos traits le reflet d'une âme enthousiaste et poétique. Tâchez de garder ce trésor jusqu'au crépuscule de la vie.

En fait de caractère, tout est possible. Il se peut qu'Ibsen ait vu ou entrevu ce qu'il décrit. Nos idées sont nettes ou confuses en proportion du sang qui traverse en un temps donné les tissus du cerveau où ces idées prennent naissance. Entre ce que nous appelons réalité et qui correspond à une circulation normale dans les vaisseaux capillaires, et le rêve dû à une circulation presque arrêtée, il peut y avoir des gradations infinies, donc un champ illimité de visions. Aussi me garderai-je bien d'affirmer que *Peer Gynt* est l'image de l'impossible. Mais ce que je prétends, c'est que l'illusion au théâtre ne saurait être complète que si les caractères sont non seule-

ment possibles, mais vraisemblables. Or, que voyons-nous ici : un individu d'une force extraordinaire et taillé pour la lutte, d'un désir bien réglé d'escalader les sommets de la vie, d'une ambition froide et pratique, traitant la femme qui l'aime avec une dureté de brute. Cinq minutes plus tard, c'est un visionnaire achevé. Ce que je reproche à tout cela, c'est l'incohérence. On peut être blanc ou noir, mais on ne peut pas l'être simultanément. Or, Gynt l'est sans trêve. Avec des visions comme les siennes, car il est impossible de les confondre avec des rêves, on est fou à lier. Mais lui est en même temps résolu et pratique et froidement méchant.

Le lundiste du *Temps*, en sa sagesse, ne désavouerait pas ces paroles. Nobel était parfaitement calme, équilibré et maître de soi. Et c'est ce qui donne à son testament une portée considérable. Il en avait longuement médité les termes avant de les jeter sur le papier. Il écrivait le 7 janvier 1893 à Mme Bertha de Suttner :

Chère amie, que la nouvelle année vous soit prospère pour vous et la noble campagne que vous menez avec tant de force contre l'ignorance et la férocité humaine.

Je voudrais disposer d'une partie de ma fortune pour en faire un prix à distribuer tous les cinq ans (mettons six fois, car si dans trente ans on n'a pas réussi à réformer le système actuel, on retombera fatalement dans la barbarie). Ce prix serait décerné à celui qui aurait fait faire à l'Europe le plus grand pas vers les idées de pacification générale.

Je ne vous parle pas du désarmement, qui ne peut se conquérir que très lentement; je ne vous parle même pas d'un arbitrage obligatoire entre nations. Mais on devrait arriver bientôt à ce résultat (et on y peut parvenir), à savoir que tous les États s'engagent solidairement à se tourner contre le premier agresseur. Alors les guerres deviendraient impossibles. Et l'on arriverait à forcer, même l'État le plus querelleur, à recourir à un tribunal ou à se tenir tranquille. Si la triple alliance, au lieu de comprendre trois États, ralliait à elle tous les États, la paix des siècles serait assurée.

N'est-ce pas surprenant? Nobel avait prévu quatre ans à l'avance ce que l'on a tenté d'accomplir : les puissances se tournant contre le premier agresseur

pour rendre la guerre impossible. Malheureusement, le résultat de cette intervention n'a pas justifié ses espérances !

... Les prix sont fondés... Il s'agit, maintenant, de les donner aux plus dignes. L'opération n'est pas sans présenter des difficultés. On assure que Nobel aurait eu un moment l'intention d'en charger un des grands corps de notre pays, l'Institut, par exemple, ou l'Université de France, mais que l'esprit de tatillonnerie qui règne dans nos bureaux l'aurait fait renoncer à ce dessein. Il s'est retourné vers sa patrie et l'on ne peut que l'en louer. Il est légitime que la Suède exécute les suprêmes volontés d'un illustre Suédois. Nobel, dans une intention pieuse, a voulu que la Norvège participât à cette œuvre. C'est la Suède qui distribuera les quatre premiers prix. C'est la Norvège qui s'occupera du dernier (relatif au désarmement). Il n'y a plus qu'à attendre les noms des bienheureux lauréats.

« Vous allez être accablé de sollicitations, de démarches... Un prix de trois cent mille francs n'est pas chose indifférente... Il vaut qu'on se donne un peu de mal pour le conquérir. Tudieu ! quel assaut ! Mais j'y songe !... Ces récompenses ont un caractère international. Les Français ont le droit d'y aspirer ?... »

L'enfant de Scandinavie à qui j'adressais ce discours, leva sur moi son regard tranquille.

« Nous serons heureux de couronner les Français, s'ils le méritent mieux que les autres. Mais dites-leur de ne pas se donner trop de mouvement. L'Académie suédoise n'a pas les mêmes mœurs que l'Académie française. Vous trouvez naturel qu'un candidat qui aspire à l'habit vert s'en aille visiter ses futurs confrères et mendier leurs suffrages ? Cela nous paraît monstrueux. Peut-on manquer à ce point de dignité ! Chez nous l'Académie choisit spontanément ses élus, elle leur interdit toute démarche préalable, comme

offensante pour elle et pour eux. Il en sera de même pour les prix Nobel. Travaillez et soyez sûrs que des yeux attentifs veillent sur vous... »

... Donc, MM. les concurrents sont prévenus. Qu'ils besognent dans l'ombre et le silence, et qu'ils se reposent sur l'académie de Stockholm pour discerner leurs talents. Toute tentative faite pour la séduire l'indisposerait. La pluie d'or qui doit tomber de ses mains n'arrosera... que des violettes !

L'ÉTERNEL AMOUREUX

Alfred de Musset redevient à la mode... Je suis allé revoir son interprète idéal, le Perdican, le Fortunio que nous avons tant aimé. M. Louis Delaunay habite, dans une rue de Versailles, un hôtel silencieux. Un portail sévère, un portail de couvent en ferme l'entrée. Mais ce n'est qu'une apparence... Le logis est moins sombre qu'il le paraît. Un petit jardin l'égaie de ses verdures. On accède, par un escalier en colimaçon, au salon du maître de céans et l'on se trouve transporté soudain bien loin de la cité du grand roi, de cette ennuyeuse et pompeuse ville. Une bouffée de souvenirs vous monte au cerveau. A droite, à gauche, sur tous les murs. des estampes, des gravures et des portraits vous sourient. C'est Molière, c'est Musset, et ce sont les personnages de Musset et de Molière; ce sont aussi des comédiens disparus, les camarades d'antan, ceux qui furent la gloire du Théâtre-Français et dont les traits nous sont restés familiers; Samson, Bressant, Got, Madeleine Brohan défilent en des photographies décolorées et ornées d'affectueuses dédicaces. Ce musée se continue jusqu'en haut de la maison. M. Delaunay, qui m'a entendu monter, m'attend au seuil de sa

galerie, et me souhaite le bonjour. Ses cheveux sont tout blancs, mais sa taille est demeurée mince et droite et sa voix n'a pas perdu ces notes caressantes, qui prêtaient tant de charme aux déclarations d'amour. Elle s'est seulement un peu affaiblie. M. Delaunay ne pourrait plus exhaler les fureurs d'Alceste, mais il serait fort capable de lire la lettre d'Agnès et de débiter les galanteries d'Eraste. Il s'abandonne au plaisir de causer et de raconter des anecdotes; quelques vers chantent dans sa mémoire. Il les déclame du bout des lèvres. L'illusion est complète. Je me crois transporté à vingt années en arrière; je revis les soirs heureux, où, timide adolescent, je me faufilais au parterre de la Comédie et savourais, pour cinquante sous, les beautés de l'art classique.

« Je ne suis plus qu'un vieil ermite », me dit M. Delaunay.

Je soupçonne le « vieil ermite » d'un grain de coquetterie. Il a gardé dans le geste, dans l'allure, dans la façon de scander ses phrases, quelque chose d'artificiel et d'étudié : le pli professionnel lui a laissé son empreinte. Il se sait très séduisant, il se rappelle ses anciens triomphes. Il y a en lui du prélat de cour et du gentilhomme, habitué aux révérences.

« Enfin! continue-t-il d'un air joyeux, on revient donc à mon cher Musset! On reprend ses pièces à la Comédie-Française. Son divin théâtre va refleurir. Ce n'est pas trop tôt! »

Il n'a connu le poète que vers la fin de sa vie, alors qu'il était malade et découragé. Musset conservait, malgré ses défaillances, une grande distinction, où il entrait quelque indifférence. Il s'en rapportait à ses interprètes, du soin de monter ses œuvres. Il ne s'intéressait ni aux décors, ni aux accessoires, ni aux détails de mise en scène, qui ont maintenant une si grosse importance et qui n'en avaient aucune à ses yeux. Il

avait, là-dessus, une théorie qu'il se plaisait à développer. Il dédaignait l'exactitude du cadre et du costume et ne s'inquiétait que de la vérité psychologique. « Si Cœlio est triste, disait-il, donnez-lui le manteau d'Hamlet : si Octave a l'esprit serein, habillez-le d'azur. Que son enveloppe indique l'état de son âme. Je n'en demande pas davantage. Et peu m'importe qu'il s'inspire du XVIIe, du XVIIIe ou du XIXe siècle. » Il n'était sensible qu'aux fautes qui dénaturaient le caractère de ses personnagnes. Pendant les répétitions du *Chandelier*, il s'emporta contre Brindeau, qui avait mal compris le rôle de Clavaroche. M. Delaunay fut témoin de cet incident qui déchaîna des tempêtes. Musset, pâle comme la mort, se dirigea vers l'infortuné Brindeau : « Rendez-moi Clavaroche! » Brindeau, humilié, protestait : « Vous oubliez qui je suis, monsieur de Musset! — Vous êtes monsieur Brindeau, vous resterez monsieur Brindeau, mais vous ne serez jamais Clavaroche! » Il se couvrit, se leva et retourna au café de la Régence, où l'attendait sa partie d'échecs.

« Je bavarde, s'écrie M. Delaunay. Venez que je vous montre mon musée... »

Nous voilà déambulant à travers le dédale des couloirs, des chambres, des coins et des recoins, dont se compose l'antique demeure. A chaque pas, mon hôte s'arrête, me cite un mot, une date, un événement, évoque une silhouette... Encore l'influence du métier... Il ne peut me parler d'un acteur ou d'une actrice, sans reproduire instinctivement sa physionomie. Ce travail d'imitation, exécuté avec une grâce singulière, est très instructif. En moins d'une heure, j'ai cru apercevoir — vision fugitive! — Samson, le père Provost, Rachel, Monrose, Arnal, et Firmin, oui, Firmin lui-même, le Firmin du romantisme, dont Delaunay se souvint plus tard en modelant la figure de Richelieu dans *Mlle de Belle-Isle*... Il m'arrête devant

une aquarelle de Giraud, représentant Hernani, drapé dans son manteau, la toque sur l'oreille et le cor en bandoulière.

« C'est une des dates de ma carrière... 1867... Reprise solennelle d'*Hernani*... Victor Hugo en exil. Quelle soirée ! »

Victor Hugo, à la demande de Vacquerie, avait consenti à modifier certains passages de son drame, notamment le fameux vers *Oui, de ta suite, ô roi !...* et une autre scène où la malignité publique aurait pu découvrir une allusion aux origines de l'impératrice... Mais les spectateurs ne l'entendaient pas ainsi. Ils étaient cent étudiants, massés au poulailler, et qui criaient comme mille : *Le texte! le texte!* Delaunay essaya de tenir tête à l'orage. Mais n'y pouvant réussir, il rétablit bravement les tirades supprimées. Ce fut du délire. On trépignait. La salle croulait sous les applaudissements. L'écho de ces acclamations furieuses dut aller par delà l'Océan jusqu'aux noirs rochers de Guernesey.

Et maintenant, voici, dans un cadre tout neuf, une vignette finement gravée : le programme du concert donné au tsar, en octobre 1896. M. Delaunay y récita *Une soirée perdue* : il a voulu conserver un vestige de cette solennité.

« C'est mon dernier gala !... »

L'auguste présence de Leurs Majestés n'était point pour l'embarrasser. Il a joué devant la plupart des rois de l'Europe, soit aux Tuileries, soit à Compiègne. Napoléon III tenait à présenter à ses visiteurs les meilleurs sujets de la Comédie-Française. Il prisait assez peu pour sa part leur talent trop distingué, il ne se plaisait qu'aux grosses bouffonneries, aux vaudevilles du Palais-Royal. L'impératrice préférait les pièces de l'Ambigu.

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

L'impératrice ressemblait sous ce rapport à Margot. Elle était, du reste, très belle, très imposante et très méprisante. Elle excitait l'admiration de Bressant, qui ne craignait pas de laisser apparaître ses sentiments.

« Son audace me faisait trembler. Un soir, l'impératrice passait auprès de nous en toilette décolletée. Bressant me poussa du coude et murmura, avec une ferveur passionnée : « Regarde ces épaules, et cette « taille, et ces mains! Ah! si j'osais! »

La souveraine ne releva pas l'impertinence de ce propos. Peut-être ne l'avait-elle pas surpris! Peut-être pardonnerait-elle au galant comédien, à qui la renommée prêtait d'illustres bonnes fortunes! Bressant crut voir un sourire éclore sur les lèvres de l'impératrice. Mais il avait une telle fatuité!

« Je vais vous ouvrir ma cachette aux autographes... Vous n'en abuserez pas!... »

Ils sont méticuleusement rangés et classés. M. Delaunay est un archiviste de premier ordre. Il a toujours affectionné les paperasses. Du temps où il était très occupé, il s'astreignait à noter chaque jour sur un carnet les menus incidents de la représentation avec le chiffre de la recette. Pendant trente ans, de 1858 à 1888, il a tenu ce registre qui continue, à deux siècles d'intervalle, le registre de La Grange. Je relève, en le feuilletant, quelques indications significatives : « 12 juin 1867, joué aux Tuileries, devant le roi Guillaume de Prusse, 1re scène de *Galilée* et la *Nuit d'octobre*; 15 juillet 1870, déclaration aux Chambres, recette 283 fr. 50; 18 juillet, déclaration de guerre à l'Allemagne, le *Lion amoureux* et la *Marseillaise*, dite par Agar; recette, 1176 francs. » Les événements de l'année terrible ont leur répercussion dans les recettes qui s'abaissent progressivement et tombent au-dessous de 200 francs. On comprend que les Parisiens n'eussent

pas le cœur d'aller au théâtre. Il fallut fuir devant l'invasion, chercher des ressources à la Comédie-Française, transporter à Londres ses destinées. M. Delaunay a conservé les lettres que Got, Bressant et Édouard Thierry lui écrivaient à cette occasion; elles sont navrantes et vaillantes, elles témoignent d'une activité et d'une foi robustes.

Chaque autographe est placé dans une chemise, avec la date, le nom de l'auteur. Ces chemises sont réunies et forment une vingtaine de gros cahiers reliés en toile noire. M. Delaunay a, pour le moins, autant d'ordre que M. Spoelberch de Lovenjoul et il a des documents plus personnels. Il n'est guère d'auteurs ou d'acteurs célèbres qui ne lui aient envoyé des missives amicales. Mme Sarah Bernhardt le remercie d'avoir été le premier à lui tendre la main dans la maison de Molière : « Votre talent est le seul que je sente, que je comprenne ». Mme Bartet n'est pas moins reconnaissante. Je détache d'une de ses lettres ces phrases exquises : « J'avais cinq ans lorsque je vous ai connu, et, jusqu'à ce jour, la seule peine que vous m'ayez causée a été votre départ de la Comédie... Quand on n'oublie pas, on fait du passé un présent voilé, doucement mélancolique; et c'est très bon de se souvenir. » M. Delaunay ne livre pas à la curiosité de ses visiteurs tous les autographes qu'il possède. Il a inscrit sur le paquet de Madeleine Brohan : « Lettres dont il faudra brûler quelques-unes ». Il paraît que le prochain n'y est pas suffisamment épargné. Je n'ose, par discrétion, les parcourir. Mais voici d'autres billets signés Brohan. Ils viennent de Suzanne Brohan, la mère de Madeleine et d'Augustine. Ce sont de petits chefs-d'œuvre d'esprit et de sentiment. Suzanne écrivait comme un ange. Elle adorait Delaunay, dont elle avait rêvé de faire son gendre, ainsi qu'il appert des alexandrins suivants (car elle maniait

avec une égale agilité les vers et la prose). Ils sont placés sous son portrait :

Dans un temps déjà loin, hélas! l'original
A bien souvent rêvé que vous seriez son gendre;
Mais les rêves sont doux et le réel brutal...
Bientôt de mon nuage il m'a fallu descendre.

Delaunay n'épousa pas Madeleine, ce qui ne l'empêcha pas... au contraire! de l'aimer de tout son cœur. Et Suzanne continua d'adresser à ce « gendre idéal » des poulets infiniment tendres. Non, jamais, je pense, un « gendre idéal » ne fut à ce point chéri! Jugez plutôt :

Cher et bien bon ami,

Dans mon tout petit jardin planté de très grands arbres, il y a beaucoup d'ombre; les fleurs y sont rares et durent peu. L'orage de grêle qui a fondu sur nous hier a saccagé et emporté les dernières, et c'est demain la Saint-Louis. Je vous envoie avec tous mes vœux une branche de verveine et une pauvre fleur éclose dans ma vieille cervelle. C'est un bien modeste bouquet. Acceptez-le, en attendant les « violettes du retour ». Car vous reviendrez. Et ce jour-là ce sera grande fête chez Molière. Tous les Parisiens seront en joie et aussi votre vieille amie et fidèle admiratrice.

SUZANNE BROHAN.

J'en suis là de mes lectures. La porte s'ouvre, un jeune homme paraît au seuil du sanctuaire.

« Vous permettez, me dit M. Delaunay, que je vous présente un poète... C'est mon voisin. »

Il se tourne vers le nouveau venu.

« Vous m'apportez quelque chose? »

L'adolescent, un peu craintif, avoue qu'il a, dans sa poche, un sonnet.

« Eh bien, lisez-le! »

Ce sonnet est, ma foi, gentiment tourné. M. Delaunay lui accorde son suffrage, auquel je joins le mien.

Le jeune voisin se retire, pénétré de reconnaissance. Et c'est ainsi que le grand comédien protège les belles-lettres, après les avoir servies!...

La nuit est venue, M. Delaunay, la lampe à la main, me reconduit. Il me fait traverser la « chambre aux reliques » qui contient, enfermés dans une vitrine, ses costumes de théâtre. Je reconnais l'habit du Menteur, ceux d'Acaste, de Valère, de Clitandre. Ils sont là ces héros qui nous charmèrent, et leurs épées y sont aussi, et leurs perruques, et leurs jabots à dentelles, et leurs souliers à boucles. Et ils ont l'air de bien s'ennuyer. Et M. Delaunay leur jette un regard ami quoique un peu triste. Il me montre d'autres bibelots : une tabatière en or, ayant appartenu à George III et qui lui fut offerte par Irving (*A taken of friendship from Irving to Delaunay*), des pistolets en breloques, présent de Rachel, une table en onyx d'un goût affreux qu'il doit à la munificence du duc de Morny. Le duc de Morny avait composé un méchant vaudeville, que Delaunay était chargé d'interpréter et de mettre en scène. Les répétitions avaient lieu au Palais-Bourbon. Et rien n'était plus plaisant. Le duc ne pouvait s'arracher au délice d'écouter sa prose. Le président s'effaçait devant l'auteur dramatique. Des secrétaires accouraient affairés. « Les députés attendent, la séance devrait être commencée! » Morny grommelait, de mauvaise humeur : « C'est bon, j'y vais! » Et, à la dernière réplique de Baptiste ou de Sophie, répondait le bref commandement de l'officier de garde et le roulement des tambours...

Que tout cela est loin!... Nous passons devant un tableau, exécuté par M. Delaunay fils, qui fut un peintre habile avant de se faire comédien. Il représente une classe du Conservatoire. Delaunay donne sa leçon. Parmi ses élèves, on distingue la tête ingénue de Mlle Muller, la tête altière de Mlle Marsy.

Elles sont toutes jeunettes, quinze ans à peine, deux boutons de rose. M. Delaunay me dit non sans amertume :

« Encore une maison que j'ai quittée ! Il paraît qu'au delà de soixante-dix ans on n'est plus bon professeur. Pourtant l'expérience est le fruit de l'âge. Jadis, on gardait les jeunes pour l'action et les vieux pour le conseil. On pense différemment aujourd'hui... Je vais enseigner mon art à Versailles, puisqu'on ne veut plus de moi à Paris. »

Je prends congé... M. Delaunay m'envoie de loin un dernier mot cordial... Son profil se détache vaguement dans la pénombre de la vaste pièce... Sa blanche chevelure semble poudrée à frimas... Ce septuagénaire n'a plus que vingt ans... C'est Perdican, c'est Fortunio !

M. CADET CHEZ LUI

... M. Cadet me fait les honneurs de son logis, qui ne ressemble, en aucune façon, à la mansarde de Pierrot. Il n'en est guère à Paris qui soient plus somptueux et ornés avec plus de goût. Meubles, tentures, tapisseries, étagères en bois précieux garnies de bibelots rares, tapis moelleux, lourds fauteuils d'Orient, faïences historiques, mille objets vous attirent à la fois. Et tout cela est entretenu avec une minutieuse précaution. Il n'y flotte pas un grain de poussière. Cet appartement, qui n'a rien, je pense, d'un couvent, est luisant comme un parloir de bénédictines. M. Cadet est un homme d'ordre, ainsi que les vrais collectionneurs. Il jouit de ses richesses et, particulièrement, de ses peintures. Il possède des toiles de choix, qu'il aime autant que ses rôles — ce n'est pas peu dire! Tout à l'heure, en me détaillant leur beauté, sa voix prenait des inflexions tendres, presque maternelles. Si je n'eusse aperçu son œil finaud, qui a toujours l'air de goguenarder, je l'aurais cru très ému :

« Arrêtez-vous, je vous prie, à ce Cazin. Est-ce assez juste de ton, assez savoureux! Quel poète! quel *poète!*

Et ce Sargent, et ce Corot, et ce Gervex, et cet Ibels, et ce Degas, et ce Fantin. Enfin, tous! tous! »

Il tient aussi en haute estime le pinceau de M. Waldeck-Rousseau; il me montre une étude vraiment lumineuse de l'éminent avocat; une dédicace cordiale et sans prétention en augmente la valeur : *A mon ami Cadet, souvenir de Boulogne et d'amitié...* Cependant, autour de ces œuvres, je discerne une trentaine de portraits qui ont ensemble un air de famille; ils représentent la même tête, celle du maître de céans. Cadet embellit les murs de Cadet; Cadet de face, de profil, Cadet en costume et sans costume, Cadet à la ville par Friant, Cadet aux champs par Mme Madeleine Lemaire, Cadet-Diafoirus par Meunier, Cadet-Jupiter par Dagnan, Cadet malade par Duvant, Cadet gourmand par Henri Pille, Cadet grotesque par Léandre et Cadet frileux par Zorn... Que de Cadet! Je ne m'en plains pas, car son visage est de ceux qu'on ne se lasse pas de contempler.

Nous nous sommes assis, sous le rayon convergent des trente Cadet, et le spirituel comédien me narre ses impressions de voyage. Il a couru l'Europe, et en a rapporté des moissons de couronnes — au propre et au figuré. Le pays qui lui sembla le plus ravissant fut la Roumanie. La reine Carmen Sylva est une déesse, belle comme l'aurore et souverainement intelligente. Son peuple l'idolâtre et se modèle sur elle. Elle assistait, ainsi que vous pouvez croire, aux représentations de Cadet, qui s'achevèrent en apothéose. Il la remercia en débitant un monologue où il avait subrepticement introduit un éloge de la ville de Bucarest.

« La reine mit le comble à ses bonnes grâces en m'offrant une charmante décoration... »

La Russie se montra moins accueillante. Le pauvre Cadet faillit mourir asphyxié dans le train qui le menait à Saint-Pétersbourg. Mauvais présage. Il joua à Kharkow *l'Anglais ou le fou raisonnable.* « Ces gens de

Kharkow sont des barbares; ils ne voulurent pas se dérider. Alors je leur servis une fantaisie de Morand et, cette fois, ils comprirent, et ils furent dégelés. » A Constantinople, autre antienne. Toutes les pièces furent interdites : défense de représenter *Tartufe*, l'*Avare*, le *Malade imaginaire*, les *Précieuses ridicules*. Et pourquoi? Parce qu'un littérateur ottoman, qui avait traduit les œuvres de Molière en turc, avait été impliqué dans un complot contre le sultan. Et Sa Majesté en gardait rancune à Molière! Cadet se rabattit sur le *Testament de César Girodot*. Mais un émissaire du commandeur des croyants lui fit observer le lendemain que le rôle d'Isidore était trop triste et l'invita à le rayer de son répertoire. Cadet en fut suffoqué. « Triste! Isidore vous paraît triste! — Sans doute, cet Isidore est un traître toujours furieux. Nous voulons des choses gaies. »

« J'avais envie de crier : « Vilain Turc, pendard de « Turc à tous les diables »; mais il aurait pu me répondre : « Qu'êtes vous venu chercher dans cette galère! »

En somme, Cadet est ravi de ses deux mois de vagabondage; il ne demande qu'à recommencer; il a pu s'assurer que ses « effets » portent à l'étranger comme en France et que ses moyens sont universellement appréciés. Car Cadet se rend compte de l'action qu'il exerce sur la foule et il en convient sans fausse modestie. Dès qu'il entre en scène, avant même qu'il ait ouvert la bouche, un joyeux murmure court au-dessus des fauteuils d'orchestre; on s'apprête à s'amuser, et, par avance, l'on « se gondole ». D'où provient cette influence mystérieuse, ce courant magnétique qui s'établit par-dessus la rampe et qui fait que certains acteurs privilégiés agissent à distance sur les spectateurs? Cadet réfléchit profondément. La solution de ce petit problème l'intéresse.

« Je crois bien, me dit-il, que j'ai du *fluide*! Oui, plus j'y pense, et plus je suis certain d'avoir le *fluide*!!.. »

Ceci le ramène à ses souvenirs d'enfance, qui ne se séparent point de ceux de son frère. « Dès mon âge le plus tendre, me dit-il, j'étais comique, et sans le vouloir. Quand je me trouvais souffrant (mon enfance fut débile) et que j'allais me plaindre à ma sœur, *elle se roulait*. Personne ne voulait prendre mes chagrins au sérieux. » En réalité, Cadet n'eut pas à se plaindre, et la vie lui a été douce. Il était encore petit mitron chez son père, à Boulogne, et déjà Constant Coquelin cueillait les prémices de sa gloire. C'était une gloire de clocher, mais une gloire. Il jouait au théâtre de Boulogne les dimanche, mardi et vendredi de chaque semaine. Cadet ne le quittait pas plus que son ombre. On apercevait ce mitron enfariné dans les coulisses, derrière les portants et jusque dans le trou du souffleur. Le lendemain, il reprenait la manne en osier et s'en allait, d'un pas mélancolique, porter une tarte à douze sous à M. le premier président qui demeurait à l'autre bout de ville. En revenant, il faisait rouler son tourteau devant lui (ô le délicieux sujet d'aquarelle!) et il déclamait à haute voix les tirades de son frère; et il songeait : « C'était hier mardi... Jusqu'à vendredi, comme je vais m'ennuyer! »

Il eût voulu embrasser la carrière théâtrale, mais l'honnête pâtissier Coquelin jugeait que c'était assez d'un acteur dans sa maison, et il obtint pour Cadet une place dans l'administration des chemins de fer. Cadet, qui assemblait sur les dunes quelques galopins pour y interpréter *Bruno le fileur* et *Lazare le pâtre*, voulut introduire ces mêmes errements dans les bureaux de la compagnie. Il élut domicile dans une pièce isolée, située au dernier étage, sous les toits, et aussitôt que ses chefs avaient le dos tourné, il s'y verrouillait avec une demi-douzaine d'employés qu'il

avait débauchés. Et il leur récitait, non pas des bouffonneries, mais des scènes héroïques, des fragments de *Ruy Blas*, du *Cid*, de *Marion Delorme*, des vers de Musset. Le bon Cadet s'attribuait la prestance et l'élégance d'un jeune premier; il dédaignait les valets, sauf Figaro, qui *incarnait la Révolution française*. Il mit tant de pathétique à débiter le fameux discours (*Tandis que moi, morbleu!*) qu'en arrivant aux dernières phrases (*Suzon, Suzon, que tu me fais souffrir!*) il tomba pâmé et qu'il fallut aller chercher un médecin pour le rappeler à l'existence. Il s'en suivit un gros scandale. Cadet s'en alla consulter un de ses vieux amis, M. Huret-Lagache, qui lui conseilla de ne pas résister davantage à une si impérieuse vocation. Il courut chez le chef du personnel.

« Je vous apporte ma démission, lui dit-il.

— J'allais justement vous la demander! »

Et voilà comment M. Ernest Coquelin, qui devait s'illustrer sous le nom plus familier de Cadet, s'achemina vers la Comédie-Française. Il est fort attaché à cette compagnie dont il est un des plus fermes soutiens; et, cependant, il la voudrait plus prospère. Ce qui lui manque, ce sont les pièces, surtout les pièces comiques, — celles où Cadet trouverait des rôles à sa convenance. Les auteurs s'obstinent à écrire de grandes machines tragiques en cinq actes et en vers qui coûtent horriblement cher à monter. Parlez-moi des bonnes comédies, toutes doucettes, écrites en prose joyeuse, et qui peuvent se représenter dans un décor de papier peint! Cadet a un faible pour ce genre de production.

Brave Cadet!

Tandis qu'il me reconduit, les dix, vingt, trente Cadet qui sont sur les murs me suivent d'un œil narquois et murmurent, en me montrant leurs longues dents jaunes d'Anglais splénétiques :

« Le fluide!... J'ai le fluide!... »

LA CRÉATRICE DE LA « DAME AUX CAMÉLIAS »

J'ai passé deux heures charmantes à visiter le musée et la bibliothèque de Mme Doche. La célèbre actrice, qui porte avec une surprenante jeunesse de corps et d'esprit le poids de ses soixante-treize ans, vit parmi les épaves de sa brillante carrière. Elle en a formé une collection incomparable. Elle a des tableaux, des gravures, des portraits, des bibelots, auxquels s'attachent des souvenirs d'art ou de sentiment. Les uns et les autres sont chers à son cœur. Elle a des volumes de choix, éditions princeps, ouvrages à gravures du XVIIIe siècle, elzéviers de la bonne date. C'est une des rares femmes qui aiment les livres et s'en occupent dévotement. Tous ces objets sont rangés dans des vitrines, placés sur des rayons capitonnés et mis en bel ordre. Elle en est un peu jalouse; elle les garde pour elle et ne veut à aucun prix s'en séparer. Bien souvent on lui a demandé, pour des expositions particulières, de se dessaisir de son trésor. Elle s'y est refusée. Tout au plus permet-elle à des amis d'y jeter un œil curieux. En me voyant entrer, elle s'est levée, et m'indiquant un siège du geste aisé et noble d'une grande dame qui a très bien joué la comédie :

« Je suis sûre que vous venez m'interroger sur la *Dame aux camélias*?... Justement, Mlle Melba, qui me quitte, me demandait des conseils à propos de la *Traviata* qu'elle étudie. Allons! il est dit qu'aujourd'hui je ne m'occuperai que de la *Dame*! »

Elle s'est assise sur sa bergère Louis XV, dans le demi-jour du petit salon, vaguement éclairé d'un rayon crépusculaire... Et maintenant elle évoque le passé.

Ces choses sont bien anciennes et pourtant Mme Doche se les rappelle avec une extrême netteté. Elle se trouvait à Londres en 1851, et y languissait fort triste. Après des débuts heureux au théâtre, dans l'emploi de Déjazet, elle avait perdu sa voix et était résolue à renoncer à la scène. Son camarade Fechter vint troubler sa solitude. Il lui apportait un manuscrit, le manuscrit de la *Dame aux camélias*. — « Il y a là dedans un rôle délicieux, qui a été refusé par toutes les actrices de Paris. Veux-tu t'en charger? ». Et en effet, Marguerite Gautier n'avait plu ni aux étoiles, ni aux directeurs. « C'est la *Vie de bohème*, moins l'esprit », avait déclaré Hostein, directeur de la Gaîté. « Cela ressemble trop à *Manon Lescaut* », avait fait observer Montigny, directeur du Gymnase... Virginie Déjazet objectait que la tâche était au-dessus de ses forces, et Mlle Fargueil avait dit insolemment à Dumas : « Votre pièce se déroule dans un monde que je ne connais pas. — A votre âge? avait répliqué Dumas. Alors vous ne le connaîtrez jamais. » Fechter commença sa lecture... Au premier acte, Mme Doche s'amusa comme une folle; au troisième elle pleura, au dernier elle ordonna de boucler sa malle. Le lendemain, elle débarquait place de la Bourse, à l'ancien Vaudeville, qui était gouverné par Bouffé et qui avait besoin d'un succès pour relever ses affaires. Bouffé comptait médiocrement sur le drame du jeune Dumas. En revanche, il fondait les plus grandes espérances sur le *Ouistiti*,

comédie-bouffe, de M. de Rochefort, où Virginie Déjazet devait interpréter un *nègre amoureux*. Déjazet en nègre! Il y avait de quoi révolutionner la cour et la ville. Bouffé expliqua à Mme Doche que la *Dame aux camélias* était destinée à alterner sur l'affiche avec *Ouistiti* : « Vous ne jouerez que tous les deux jours et peut-être, en tout, une dizaine de fois. Ça ne vous abîmera pas le tempérament. »

Donc, personne ne croyait à ce malheureux ouvrage et l'auteur même, par dilettantisme, affectait de s'en désintéresser. Quand on le consultait sur la façon de régler les derniers tableaux : « A quoi bon, disait-il, on n'ira pas jusque-là!... » La pièce était sur pied, lorsque surgit un empêchement. La censure, invoquant le respect de la morale, s'opposait à la représentation. Dumas, découragé, prend le train pour Bruxelles. Mme Doche s'en va trouver M. de Persigny qu'elle avait connu à Londres, ainsi que le prince-président. Persigny plaide sa cause. Napoléon se laisse attendrir : « Qu'on lui rende son rôle, à cette enfant! » Les censeurs lèvent en grondant leur interdiction. Dumas revient de Belgique. Et le 1er février 1852 la *Dame aux camélias* est répétée généralement devant une cinquantaine d'amis et de confrères (l'ère n'était pas encore ouverte des répétitions à grand fracas). On s'accorda à proclamer la pièce dangereuse et cynique. Armand et Marguerite disparurent dans le rayonnement du père Duval, dont les discours furent jugés admirables. Et Fechter et Mme Doche se sentirent un peu décontenancés et irrités contre ce vieux phraseur qui leur coupait ainsi leurs effets.

Le 2 février, revirement complet. La salle est remplie d'un public incertain, houleux, mais vibrant. Quelle première! Quelle bataille! Le « Vieux phraseur » reprend la place qui lui convient, au second plan, et l'âme de la foule va aux amoureux. C'est un déluge de

larmes, une tempête d'applaudissements. Mme Doche marche comme dans un rêve, sa tête s'exalte, ses nerfs sont effroyablement tendus; elle trouve, en tombant aux pieds d'Armand, un mouvement qu'elle cherchait vainement depuis deux jours; elle s'évanouit pour tout de bon au baisser du rideau. Fechter lui déchire pour six mille francs de dentelles... Qu'importe! Tous deux sont emportés dans les régions sublimes; ils goûtent cette ineffable joie du comédien qui dépouille sa personnalité terrestre pour en revêtir une autre, — idéale.

Mme Doche est tout heureuse, après un demi-siècle, de se remémorer ce triomphe. « De telles émotions sont inoubliables, me dit-elle. Elles se renouvelaient chaque soir. Je recevais des fleurs, des poésies. Et tenez! je crois bien que j'ai conservé un bout de papier qui me fut jeté pendant la seconde représentation. »

Elle ouvre le tiroir de son secrétaire et en tire un billet, froissé, jauni, qu'elle déploie avec précaution. Ce sont des vers, datés du *Séjour de l'Élysée*. Marie Duplessis, la vraie « Dame aux camélias », est censée écrire à son interprète; elle la félicite de son succès. Ces strophes, rimées dans un goût pompeux, devaient être d'un très jeune ou d'un très vieil adorateur :

Ton talent me gardait, Doche, une apothéose,
Je devais vivre encor dans les cœurs attendris
Et, quand après cinq ans ma tombe serait close,
Charmer encor Paris.

Je les entends, du fond de ma tombe entr'ouverte,
Ces accents que mon sort t'inspire chaque soir.
Dans tes traits embellis mon image est offerte
Comme dans un miroir.

« Vous voyez ce petit meuble, poursuit Mme Doche. C'est le reliquaire de la *Dame aux camélias*. J'y ai serré

tous les documents qui s'y rapportent. Et vous pensez si j'en dois avoir ! J'ai joué la pièce six cent dix-sept fois. Il faut croire que je ne l'ai pas trop mal jouée, puisque Dumas a écrit dans sa préface : « Mme Doche n'est pas « mon interprète, mais ma collaboratrice ». Ces lignes sont mes titres de noblesse. »

Je demande la permission de vider le *reliquaire*. On me l'octroie très aimablement. Et je feuillette avec respect les autographes qu'il renferme et qui sont, pour la plupart, inédits. Voici des dédicaces de Jules Janin placées en tête d'une édition de la *Dame* : « *A mon amie et confrère en bibliophilie Eugénie Doche* » ; une autre plus mélancolique : « *En souvenir de nos beaux jours.* Signé : *J. J...* » Voici un volume, revêtu d'une somptueuse reliure aux petits fers. Mme Doche y a groupé les principaux articles parus en 1852 lors de la première ; elle les a fait calligraphier en caractères gothiques et polychromes sur parchemin, et illustrer de miniatures rehaussées d'or. Ce « missel » abrite en ses flancs des articles de Janin, de Frédérix, le critique belge, et l'unique feuilleton publié par Ponsard dans le *Constitutionnel*, où il remplaçait Auguste Lireux indisposé. Il est piquant de lire le jugement porté par Ponsard sur la *Dame aux camélias* ; il est, ma foi, d'une franchise et d'une hardiesse remarquables. Après s'être excusé de manier incidemment — et sans préparation — la férule, Ponsard félicite l'auteur d'être sorti des sentiers battus et il tourne en ridicule la sotte timidité de la censure : « Prenons garde à la pruderie ; les Français vont impétueusement d'un extrême à l'autre. L'art n'est ni ici, ni là ; il est dans la vérité. On reproche à M. Dumas d'avoir pris pour héroïne une lorette. A ce compte, il faudrait brûler Horace qui a chanté Lalagé, Chloé, Lydie... » Il considère que l'épisode du père Duval est poncif et que le sacrifice de Marguerite est au-dessus des forces humaines ;

bref, a son gré, le drame pèche par défaut de réalisme. Quel révolutionnaire méconnu que ce Ponsard!

Voici des billets bleus, où je discerne l'écriture de Dumas et qui n'ont point encore été imprimés. Je me jette avec avidité sur cette proie. Mme Doche sourit et me montre une photographie de l'illustre écrivain, au bas de laquelle sont tracés ces mots : « *Un peu ingrat, mais pas méchant* ».

« J'ai peut-être tort de vous laisser remuer toute cette cendre. Il faut vous dire que chaque année, le 2 février, j'envoyais à Dumas un bouquet de violettes de deux sous, en commémoration de *notre* première. Il m'adressait en échange un bout de lettre. Celle-ci est bien jolie :

« *2 février.* — Quelle mémoire, ma chère Niche! A en juger par la manière dont votre esprit se souvient, que doivent donc être les souvenirs de votre cœur!

« Il y aura peut-être un moyen de vous faire oublier cet anniversaire, ce sera d'en créer un autre. Soyez convaincue que j'y ferai tous mes efforts, et croyez à mes vifs sentiments de sympathie.

« A. Dumas. »

Hélas! Dumas ne tint pas sa promesse. Il avait écrit dans la loge de Mme Doche le dialogue de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde*. Elle ne créa ni le *Demi-Monde*, ni *Diane de Lys*. Dumas était pris par d'autres engagements; Montigny lui imposait Rose Chéri; et puis son indifférence naturelle reprenait le dessus. Mme Doche ne lui en garda pas rancune, assurément; mais elle est femme; et, comme les femmes, si elle pardonne aux injures, elle est incapable de les oublier...

« Ouvrez bien les yeux. Je vais vous présenter la perle de mon écrin. »

Marguerite Gautier m'apporte un volume, habillé d'un maroquin écrasé de couleur sombre. C'est encore

un exemplaire de la *Dame aux camélias*, mais celui-là est célèbre, presque historique. Il appartint à Jules Janin, qui prit plaisir à l'enrichir, à le gonfler d'un grand nombre de vignettes et de pièces originales relatives à Marie Duplessis et à Dumas. Il légua, en mourant, à la comédienne, ce précieux bouquin que les amateurs se disputeront à coup de banknotes si jamais il s'égare à l'hôtel Drouot. Mais il n'y échouera pas; il restera dans la famille de Mme Doche, entre les mains de ses enfants et de ses petits-enfants. L'édition est assez commune; elle sort des presses de la Société typographique de Wahlen; elle est imprimée sur mauvais papier. Mais ce que Janin y a joint est inestimable : quelques burins figurant des épisodes de *Manon Lescaut*, des croquis de Gavarni et de Célestin Nanteuil; entre la feuille de garde et le faux titre un court billet de Marie Duplessis à Alexandre Dumas, la lettre qui précéda leur rupture. Dumas n'avait pas eu un profond amour pour la pauvre fille qu'il devait, dix ans plus tard, rendre immortelle. Marie l'aimait-elle plus profondément? Les termes de sa lettre sont tendres, sinon passionnés. Tous deux ont disparu et nous pouvons, sans indélicatesse, recueillir ce témoignage d'outre-tombe :

Cher Adet,

Pourquoi ne mas tu pas donné de tes nouvelles et pourquoi ne me parles tu pas *franchement*? Je crois que tu devrais me treter comme une amie. J'espère donc un mot de toi et je te baise bien tendrement comme une maitresse ou comme une amie à ton choix. Dans tous les cas je te serai toujours dévouée.

MARIE.

A la fin du volume, en guise d'appendice, Jules Janin a intercalé une notice manuscrite sur Marie. Ces notes biographiques sont rédigées en termes émus

et un tantinet naïfs. La vie de la courtisane y est narrée comme un épisode de la morale en action. Janin conte son enfance pure et modeste : « Elle était orpheline et demeurait chez son oncle, homme avare et dur, qui l'accablait de reproches et de paroles amères. Sous son jupon de bure on l'eût prise pour une fille des champs, sans cet air de reine qui ne la quittait pas. » Marie, lassée par tant d'injustice, dérobe à son oncle dix beaux louis tout neufs et s'en vient à Paris. Jules Janin ne blâme pas cet acte un peu léger qui, aux yeux de la loi, s'appelle un vol. Il est pétri d'indulgence; il approuve la chère enfant de s'être affranchie. Elle arrive donc dans la grande ville; ses ressources s'épuisent; elle n'a plus de quoi manger. « On s'assemble, étonné de voir cette jeune fille si pâle, si belle et qui paraissait souffrir. » Une brave ouvrière. une frangeuse, lui ouvre sa maison. Marie reprend les couleurs de la santé. Mais la frangeuse meurt, et voilà de nouveau sa petite protégée sur le pavé. C'est alors que le démon tentateur surgit. Jules Janin emploie, pour peindre la chute de Marie, des mots d'une merveilleuse délicatesse : « Un an s'est écoulé, et contemplez aux Champs-Élysées, cette élégante calèche, qu'entraînent de beaux chevaux. Nonchalamment assise, une jeune femme, miraculeuse de grâce, regarde, d'un œil indifférent, tous ceux qui s'empressent autour d'elle. C'est Marie devenue la femme à la mode, la reine de Beauté. » Le bon Janin s'arrête sur ce tableau, il n'ose poursuivre; le sort de Marie lui inspire trop de compassion.

Avant de prendre congé, je prie Mme Doche de me faire les honneurs de sa galerie. Elle me guide à travers l'appartement et j'aperçois, sous la lumière de la lampe, des têtes illustres qui me sourient... C'est comme une évocation de fantômes... Rachel, à qui elle portait des bouquets quand elle avait quinze ans,

le facétieux Arnal, Lesueur, Augustine Brohan, Adèle Page, qui fut sa rivale... Paris se divisait en deux camps : les *Dochistes* et les *Pagistes*... Puis, à la file, Théodore Barrière, Monselet, Anicet Bourgeois, Berton, Bressant, Victorien Sardou, François Coppée; enfin, au centre d'un panneau, la maîtresse de céans, peinte par l'Anglais Buckner, dans son costume de Marguerite Gautier. La tête, coiffée de bandeaux à la Vierge, étoilée de diamants, est ravissante; la taille ne l'est pas moins. Mme Doche ne se résolut jamais à porter de crinoline; elle avait une robe très ample, soutenue par des volants; l'effet en est encore agréable dans le portrait de Buckner; et Mme Sarah Bernhardt aurait pu s'en inspirer. Mais Mme Sarah Bernhardt préfère les modes de 1845. Grand bien lui fasse! Mme Doche ne comprend pas l'utilité de cette restitution. Elle pense aussi que Sarah, qui est admirable au troisième acte, n'interprète pas assez simplement la fin du drame. — Certes, Sarah est une grande artiste... Cependant!...

J'attends avec curiosité que Mme Doche aille au bout de sa pensée. Mais elle s'interrompt :

« N'insistez pas! Vous me feriez dire du mal d'une camarade. »

Et elle ajoute, avec un sourire, où je retrouve la malice spirituelle de ses vingt ans :

« Ce serait la première fois de ma vie! »

POLIN-DUMANET

... Donc, je me suis acheminé, de mon pied léger, vers le logis de M. Polin, le Dumanet légendaire, dont le répertoire obtient tant de succès. Le chanteur populaire occupe un petit appartement très bourgeoisement meublé et où l'on n'aperçoit ni godillots, ni képis, ni coupe-choux, ni aucun autre attribut guerrier. Au moment où j'y pénètre, la tête de Polin apparaît par la porte entre-bâillée : « Excusez-moi, monsieur, j'ai la migraine et je ne pourrais répondre à vos questions avant d'avoir pris ma douche. Une minute de patience, et je suis à vous! » Quelques instants plus tard, Dumanet, rafraîchi et encore humide, enveloppé dans une flanelle, me désigne un siège d'un geste plein de noblesse; et, s'asseyant lui-même, les jambes croisées, en une posture que Talma affectionnait, il daigne m'éclairer sur les choses du café-concert en général et sur ses chansons en particulier.

« Alors, lui dis-je, du temps où vous étiez soldat...? »

Il m'interrompit avec un sourire bienveillant :

« Je n'ai point été soldat!... »

Est-ce croyable! Dumanet n'a pas servi? Où a-t-il

observé les faits et gestes du troupier, et cette grâce dans la gaucherie, et cette allure ineffable qu'il reproduit sur la scène avec tant d'exactitude? Où a-t-il pris tout cela, et surtout la saveur de cet accent dont on ne saurait dire s'il est Auvergnat, Berrichon, ou Franc-Comtois, et qui appartient en propre au pousse-caillou de deuxième classe? Quel que soit son génie, M. Polin n'a pu inventer ces traits : il les a copiés d'après nature. On se tromperait pourtant si l'on supposait que M. Polin imite servilement ses modèles. Il entre dans son art une grande part de fantaisie et d'inspiration. Il fut dispensé du service militaire comme soutien de famille, mais il accomplit deux périodes d'instruction à la caserne du Château-d'Eau et il fut tout heureux, en arrivant au quartier, d'y rencontrer la plupart des types qu'il avait créés. Il avait deviné Dumanet sans le connaître. Il eut d'autres sujets de se réjouir. Le premier homme qu'il aperçut en pénétrant dans la cour était en train d'éplucher des pommes de terre et fredonnait un couplet de la *Promenade aux Tuileries* (c'est un des succès de M. Polin). Plus loin, un second soldat astiquait son sac et sifflotait *Ma grosse Julie* (autre triomphe de M. Polin). Bref, en tous les coins du casernement, M. Polin recueillait un écho de sa popularité. Bientôt le bruit se répandit que l'illustre Polin faisait ses vingt-huit jours. Mais M. Polin s'appelle de son vrai nom Marsalès, et ses camarades ne pouvaient deviner que sous l'obscur Marsalès se cachait une de nos gloires nationales. Et ils s'interrogaient l'un l'autre : « Où est-il? As-tu vu Polin? Quand se décidera-t-il à nous montrer sa « bobine »? C'est un *lascar* épatant! » M. Polin respirait sans trop de répugnance cet encens grossier. Il passa de la sorte des heures exquises. Il consentit enfin à trahir son incognito, et, devant le colonel, les officiers, les sous-offs et les simples *bibis* non galonnés, devant le régiment au

grand complet, il interpréta ses meilleurs morceaux. Vous jugez de l'ovation qu'il reçut ce jour-là! M. Polin a touché, depuis, de bien beaux cachets, mais jamais il n'éprouva une aussi vive satisfaction.

M. Polin me narre avec une aimable bonhomie cet épisode de sa carrière. Et il ajoute modestement qu'il continue de travailler et qu'il est loin encore de réaliser l'idéal qu'il se propose d'atteindre... Quand il se promène dans la rue, il cherche d'instinct les pantalons rouges, espérant que le hasard lui enverra des indications intéressantes. Et quelquefois le hasard — ou la Providence — l'exauce.

« L'autre soir, je longeais la rue de Rivoli. Je remarquai, défilant sur la chaussée, trois petits soldats — de tout petits soldats, pas plus haut que ça — ayant, chacun, à son bras une « bobonne ». Les trois bobonnes relevaient leurs jupes, car il faisait crotté; et, ne sachant où mettre leurs parapluies, elles les avaient confiés à leurs cavaliers. Et rien n'était plus comique que ces trois tourlourous accompagnés de ces trois bobonnes et tenant à la main d'un air godiche ces trois parapluies... »

... Il s'est levé et, tout en contant son historiette, il s'est emparé d'un parapluie qui traînait près de la table; son visage a pris une expression de grotesque béatitude; il s'avance de biais, hésitant, ricassant, levant les pattes comme s'il craignait d'écraser des œufs. Et ce n'est plus l'élégant M. Polin qui est devant moi; c'est l'autre, c'est le petit soldat en bordée, c'est l'immortel Dumanet... L'illusion est si complète, que je cherche des yeux la « bobonne », m'étonnant de ne pas l'apercevoir à ses côtés.

Et voilà comment M. Polin se renouvelle. Il est bien obligé d'aider ses chansonniers ordinaires. Ceux-ci sont au bout de leur rouleau. Sauf M. Eug. Rimbault et deux ou trois autres, ils ne lui apportent rien qui

vaille. C'est que M. Polin est difficile; il ne se contente pas du premier « navet » venu. Il veut que ses chansons : 1° ne dépassent pas les limites d'une honnête grivoiserie; 2° n'offensent pas l'honneur de l'armée... Ce point lui tient au cœur. Et il s'en explique chaleureusement. Il est très patriote; il défend le prestige du drapeau français. Et, là-dessus, il entre dans des considérations subtiles sur la portée et le véritable caractère de ses « créations ».

« Mon but est d'égayer le public sans lui enlever le respect de l'uniforme. Je lui montre un soldat un peu bébête, mais non complètement ridicule. Ce soldat est naïf, mais il est finaud; ou si vous aimez mieux, il est *gourde*. Ce mot le peint parfaitement. Il faut qu'en le voyant on ait envie de rire, mais qu'on soit secrètement attendri. Vous êtes trop intelligent pour ne pas sentir cette nuance. »

Je la saisis en effet, et je fécilite M. Polin de ses sentiments chauvins. Il les pousse jusqu'au désintéressement. Croiriez-vous qu'un imprésario a eu l'audace de lui proposer tout dernièrement vingt mille francs pour aller passer un mois en Allemagne? Ce que M. Polin l'a rabroué! Il ne peut penser sans frémir à ce qui lui fût arrivé s'il avait montré aux gens de Berlin ou de Francfort la caricature de nos chers petits troupiers. Ils se seraient esclaffés, les misérables! Et l'artiste fût mort de regret et de confusion. « J'en avais froid dans le dos », ajoute-t-il. Non! M. Polin est voué, de par son emploi, à ne pas franchir le cercle de nos frontières. Tout au plus ose-t-il pousser jusqu'à Bruxelles. Et encore, n'y est-il pas très à l'aise. Il préfère demeurer fidèle à sa bonne ville de Paris.

Ainsi, les bonnes chansons deviennent rares! M. Polin ne cesse de déplorer cette pénurie. Les anciennes, qui furent établies par Thérésa et Darcier, sont démodées. On ne peut plus chanter aujourd'hui :

C'est l'bouton, c'est le bou-bou,
C'est l'bouton d'Billou.

non plus que :

Dis-moi, l'fusilier Lasticot,
Ous'que t'a mis mes godillots?...

Le public resterait froid comme glace à ces facéties surannées. Il convient de rafraîchir ses sensations. M. Polin met la main à la pâte. Il se creuse la cervelle pour trouver des idées originales. Et il en trouve. Il a suggéré à M. Eug Rimbault les deux plus fins couplets de la fameuse romance : *Ce que j'rigole les jours de sortie*, qui est un des chefs-d'œuvre du genre. Vous vous rappelez la situation. Le fusilier Langlumé aime bien se ballader le dimanche. Son porte-monnaie est assez mal garni, mais il a l'âme simple et se contente de peu. Un rien l'amuse. Il monte sur un tramway et revient à pied à son point de départ, et il est ravi. Ou bien il s'en va lire les épitaphes au Père-Lachaise... Ah! c'qu'il rigole les jours de sortie! Mais M. Polin voulait que Langlumé accomplît des actes encore plus significatifs. Et, comme il en causait avec son collaborateur, il s'écria soudain, illuminé par une clarté surnaturelle : « — Si Langlumé occupait ses loisirs à faire des ronds en crachant dans le bassin des Tuileries? » M. Rimbault se chargea de mettre la chose en strophes lyriques et improvisa le couplet suivant qui devait soulever de si joyeuses acclamations :

Dans les Tuileries, lorsque j'ai l'temps,
J'fais un tour des plus poétiques;
Comme y a l'bassin, je crach'dedans
Et ça fait des ronds magnifiques...
Souvent je n' pens' plus à dîner,
J' crach' pendant plus d'une heure et d'mie
Et j'pars que quand j' peux plus cracher.
Ah! c' que rigol' quand j'suis d'sortie!

Ce sont des rencontres inespérées. M. Polin n'en a pas toujours d'aussi brillantes. Quand une chanson manque de montant, il y supplée par une mimique ingénieuse, et, quand elle en a trop, il a soin d'en adoucir la vivacité. Le poème intitulé *Un drame dans une colonne*, et qui fut longtemps applaudi aux Folies-Bergère, renfermait quelques détails trop scabreux. C'est encore une aventure de Langlumé. Langlumé se trouve enfermé à l'intérieur de la colonne de Juillet avec sa payse. Elle se dépouille de ses vêtements, pour attirer l'attention des gardiens de la paix. Mais aucun d'eux ne daigne prêter attention à ce signal. Et les deux amoureux demeurent captifs jusqu'au lever de l'aurore. La payse contemple les étoiles, Langlumé préfère admirer la lune :

Et moi, chaqu' fois qu'ell' se r'tournait,
C'est la lun' que mon œil fixait.

Vous saisissez l'allusion?... M. Polin n'a jamais pu se résoudre à déclamer ce dernier vers, dont la polissonnerie froissait sa délicatesse. Il le remplaçait par un regard en coulisse dont l'éloquence, à ce qu'il assure, était irrésistible. Les vrais artistes connaissent seuls ces pudeurs...

Jeune, acclamé, royalement traité par ses directeurs, M. Polin a lieu d'être content de sa destinée. Et, certes, il ne se plaint pas. Mais a-t-il bien tout ce qu'il désire? Un mot qu'il m'a glissé m'a rendu rêveur. Comme je le complimentais sur la netteté de sa diction, il m'a dit, en poussant un soupir mélancolique :

« Si j'étais entré au Conservatoire, je serais aujourd'hui à la Comédie-Française! »

Dumanet songe à Corneille! Dumanet aspire à jouer la tragédie!

Pauvre Dumanet!

UNE SOIRÉE AVEC LES ESPRITS

J'ai dit au mage Papus, qui est de mes amis :

« La prochaine comédie de Victorien Sardou va remettre à la mode le spiritisme. Ne pourriez-vous, par vos hautes relations dans le monde des esprits, m'ouvrir un des cercles où sont étudiés ces mystérieux problèmes, me faire assister à une séance où *je verrai quelque chose*? On m'a souvent décrit de merveilleux phénomènes. Il me serait agréable d'en parler en connaissance de cause; et, s'ils me paraissent concluants, je suis tout prêt à me convertir. »

Le mage Papus sourit, et son œil noir brilla d'un éclat étrange. Le mage Papus (de son vrai nom le docteur Encausse) est un subtil Parisien qui ne s'en laisse pas aisément conter. Il connaît le fort et le faible de l'occultisme.

« Vous courez, me répondit-il, à des expériences dangereuses. Je ne veux pas vous prendre en traître. Sachez que, sur dix médiums, il y a huit simulateurs, prestidigitateurs et farceurs qui se gaussent de la crédulité du public. Celui à qui je vais vous envoyer est sincère. Je n'affirme pas que ce qu'il vous montrera ait un caractère scientifique. Mais il y croit. Et

il est absolument désintéressé. Il ne cherche point le bruit. Il ne tire aucun profit matériel de ses « talents ». Il travaille pour se contenter soi-même; il pense que sa mission sur terre est de répandre la vérité. C'est un *médium à incarnation*. Il prétend être possédé par des esprits qui empruntent le secours de sa voix pour se révéler au monde. S'agit-il d'un cas d'auto-suggestion? Cela est possible. Je n'ose rien assurer. Allez-y et tâchez de vous faire une opinion. Ce brave homme s'appelle M. Corcole; il demeure faubourg Saint-Denis et exerce la profession de tailleur... »

... Tout en haut de la rue populeuse, à proximité de la gare du Nord, j'ai trouvé l'honorable M. Corcole. Il habite, au fond d'une cour, un très modeste logis, composé de trois pièces proprement et sommairement meublées. M. Corcole n'est pas un tailleur fastueux. C'est un tout petit tailleur. C'est un tailleur de François Coppée :

C'était un tout petit tailleur de la Chapelle...

Il peut avoir dans les quarante ans, il est court et solidement râblé; il a le teint pâle; son œil bleu, très clair, vous regarde bien en face, et il s'exprime à la bonne franquette, sans prétention, avec la familiarité des gens du peuple. Quand j'ai pénétré chez lui, dans son étroite salle à manger, où le repas du matin était servi, il tenait sur ses genoux une enfant, sa fille, et s'amusait avec elle, tendrement. M. Corcole est un bon père de famille.

« Alors, m'a-t-il demandé, vous voulez participer à notre prochaine réunion? »

Je lui avouai que tel était mon plus vif désir :

« Rendez-vous ici après-demain soir jeudi 31 décembre. Les esprits nous visitent tous les jeudis. »

Cette entrée en matière est si engageante que je me

risque à interroger M. Corcole. Je brûle d'avoir au moins un aperçu de ses doctrines. Il se met de très bonne grâce à ma disposition et répond, sans aucun embarras, aux questions que je lui pose. Il me narre son histoire. Voilà quinze ans qu'il s'occupe de spiritisme. D'abord, il était sceptique. Mais il s'aperçut, un beau jour, qu'il avait un fluide très puissant. Il faisait tourner les tables avec la plus grande facilité. Il n'avait pas besoin d'appuyer sa main sur la table, il l'en approchait seulement, et le meuble commençait à gambader. M. Corcole considère que ces expériences sont puériles; il passa bientôt à d'autres plus importantes. Il n'eut plus besoin d'avoir recours à des moyens matériels pour communiquer avec les âmes ultra-terrestres. Elles s'emparèrent de lui complètement. Il s'endormait du sommeil hypnotique, il perdait sa personnalité et en revêtait une étrangère. Ce n'était plus lui, Corcole, qui parlait, mais l'esprit d'un mort qui se servait de son truchement pour exprimer une volonté, donner un conseil ou, tout bonnement, reprendre langue avec les vivants. Et M. Corcole est si bien assoupli à cet exercice que, chaque jeudi, il entre de la sorte en contact avec une douzaine de défunts. Au réveil, il n'a aucun souvenir des propos qu'il a tenus.

« Ainsi donc, lui dis-je, vous pensez que tout n'est pas fini après la mort et que ceux qui nous ont aimés et que nous avons aimés continuent de s'intéresser à nous? »

M. Corcole est littéralement stupéfait de ma remarque. Il me juge très naïf.

« Non seulement je le pense, répond-il, mais j'en suis sûr... »

Il s'anime par degrés, il arrive presque à l'éloquence :

« J'en suis tellement sûr que, si l'on voulait m'obliger à renoncer à mes croyances, je dirais : « Tuez-moi,

« coupez-moi le cou, tout ce que vous voudrez, *je ne* « *me renierai pas...* »

Il est évident que, si M. Corcole vivait au XIIIe siècle, il aurait de grandes chances d'être brûlé vif; mais nous ne sommes plus au XIIIe siècle. Et M. Corcole peut se déclarer prêt à affronter les derniers supplices, sans redouter qu'on le prenne au mot. Pourtant, son langage respire la loyauté. Ce tailleur n'est pas un charlatan de bas étage. La foi éclate dans son discours et rayonne sur son honnête figure.

« Tenez! poursuit-il, demandez à cette enfant... Elle avait deux ans quand elle a perdu sa mère. Et il n'est pas de semaine où nous n'ayons des nouvelles de ma pauvre femme... N'est-ce pas, fillette; tu es bien heureuse lorsque ta maman vient *nous causer...* »

La fillette, toute chétive, délicate, anémiée et très jolie avec ses grands yeux de fièvre, murmure d'une voix extasiée : « Oh! oui, papa! » Je détourne l'entretien, qui devient un peu pénible, vers des sujets plus généraux. Je pousse M. Corcole sur la métaphysique; je voudrais connaître sa conception personnelle de l'univers. Car je suppose que les esprits qui l'inspirent ont dû lui fournir là-dessus quelques « tuyaux ». S'il a des « tuyaux »! Mais il en a à revendre! Et tous ces « tuyaux » concordent. C'est-à-dire que M. Corcole lit dans l' « au delà » comme dans un livre ouvert. Et voici ce que lui ont confié ses amis invisibles :

Quand la vie s'est retirée du corps, l'âme s'en exhale avec le dernier souffle et se meut autour de nous dans une sphère spirituelle, qui est inaccessible à nos sens trop grossiers. Les âmes y subsistent, plus ou moins longtemps, un siècle, deux siècles, dix siècles, et selon que le défunt a mérité ou démérité, elles se réincarnent dans des formes plus ou moins avantageuses. Un scélérat a toutes les chances de souffrir, en revenant sur la terre; un juste a l'espérance d'y mener une existence

paisible. Jusqu'à ce que la réincarnation se soit accomplie, les âmes vagabondent dans l'espace et s'intéressent beaucoup à ce qui se produit sur notre planète. Elles nous entourent et nous influencent, sans que nous en ayons le sentiment. Les bonnes âmes nous envoient de sages conseils et les méchantes âmes, de néfastes. C'est une erreur de croire que les gendres soient délivrés par la mort de leurs belles-mères. Elles continuent d'exercer une action, il est vrai, plus discrète, mais non moins pernicieuse. Je fais observer à M. Corcole que la volonté d'agir, ce que nous nommons orgueilleusement le libre arbitre, se trouve annihilée par ses théories, et qu'un gendre, suggestionné et congestionné par l'ombre de sa belle-mère, n'est plus responsable de ses actes. M. Corcole ne s'arrête pas à ces arguties. Il est tout à son rêve :

« Qu'est-ce que vous voulez, monsieur! Je ne suis pas riche. Je gagne tout juste de quoi « boulotter » et je ne pourrai pas me retirer à la campagne. Mais cela m'est bien égal. Je sais que cette vie est un passage, un moment de misère à traverser et que le bonheur nous attend *derrière le rideau.* Je tâche de marcher droit et je souhaite que la mort vienne le plus tôt possible me délivrer. »

Telle est la philosophie de M. Corcole...

« Arrivez à neuf heures moins un quart, jeudi. A neuf heures, la porte est fermée. On n'ouvre plus à personne. »

Vous jugez si je fus exact... Dès que j'ai franchi le seuil de la maison du faubourg Saint-Denis, j'aperçois des formes vagues qui gravissent l'escalier éclairé par un lumignon fumeux. Ce sont les habitués, les *abonnés du jeudi.* M. Corcole nous attend, il nous reçoit avec l'aisance d'un parfait gentleman et nous fait entrer dans sa chambre à coucher où doit avoir lieu l'expérience. La pièce de grandeur moyenne est garnie d'un

lit, d'une commode, d'un fauteuil Voltaire, où le médium va s'étendre, et de quelques chaises de paille; les volets sont clos, les rideaux tirés. Une petite lampe à pétrole, recouverte d'un abat-jour, projette une lueur douce et voilée. Je puis discerner la tête des assistants. Ils appartiennent à un rang social assez humble. Une marchande de légumes drapée dans son tablier de cotonnade; un ouvrier aux mains rudes, vêtu du bourgeron, ceint de l'écharpe rouge du charpentier; puis des petits vieux rabougris, aux mains tremblantes, deux ou trois femmes voilées dont je ne distingue pas les traits ; une bonne dame de soixante ans environ, exerçant, à ce que je présume, l'état de rentière et très communicative. Au moment où je m'assieds, elle est en train de débiter une histoire extraordinaire :

« Je suis désolée. Mon grand-père ne veut plus venir me chercher. Il y a six mois environ il me dit : « Je viendrai te prendre la nuit prochaine ». Le pauvre cher homme est mort d'avant la guerre. Et c'est la première fois qu'il me parlait. Vous comprenez si j'étais émue. Donc, cette nuit-là, je m'endormis, et je m'en allai retrouver grand-père. Il m'emmena dans un jardin superbe, où il y avait des fleurs admirables, avec des couleurs qu'on ne peut imaginer. Grand-père avait une robe blanche et une couronne. Je ne voulais pas le quitter. Il me dit : « Si tu ne rentres pas à « l'instant dans ton corps, tu ne me reverras plus ». Et j'ai peur de l'avoir fâché, puisqu'il n'est plus revenu... »

Les personnes présentes écoutent, sans sourciller, ce récit qui leur semble on ne peut plus naturel. Je demande à l'excellente dame si elle n'a pas cueilli et rapporté quelqu'une des fleurs de son grand-père. Non, elle n'a rien rapporté. Elle tâchera, une autre fois, de s'en aviser.

« Vous savez qu'il y a beaucoup d'exemples de fleurs transportées par les esprits. La semaine dernière, quelqu'un a reçu, à Lyon, une rose qui venait de l'Inde et qui a traversé les mers. Alexandre Dumas aussi en a reçu, et Victorien Sardou. »

Un vieux monsieur interrompt...

« A propos de Sardou, il paraît qu'il va faire jouer une nouvelle pièce sur le spiritisme. C'est ça qui va lui attirer du public!... »

Le temps s'écoule en ces joyeux devis. La salle est remplie. Tout à coup éclate une panique. Un sourd craquement s'est fait entendre. On se lève, on est ému. Mais M. Corcole apaise cet effroi : « C'est une de mes chaises qui n'est pas solide. J'avais dit qu'on la changeât. » Il regarde l'heure à sa montre :

« Il serait temps de commencer. Je n'attends plus que M. Carré. » Mais la dame aux jardins célestes reprend la parole : « M. Carré ne viendra pas ce soir. Il est trop occupé, il faut qu'il prépare ses crèmes et ses galettes. C'est grande fête demain. » De ceci je conclus que M. Carré est un pâtissier spirite des environs. Je n'apercevrai pas M. Carré, et je le regrette. Mais ce n'est pas pour M. Carré que je suis venu, c'est pour M. Corcole qui tarde beaucoup à appeler les esprits. Toutefois, il se décide. « Nous allons entrer en séance », déclare-t-il. Un frémissement parcourt l'auditoitre, qui se compose exactement de dix-sept individus, douze femmes et cinq hommes. Chacun se penche, attentif. Une dame saisit le livre de prières d'Allan Kardec et murmure une invocation. M. Corcole s'est couché dans son fauteuil. Ses bras et ses jambes se contractent, des soubresauts nerveux l'agitent; il se tord, un râle sort de ses lèvres... Les assistants chuchotent : « Il est endormi! »

M. Corcole s'est levé, livide; ses mains battent l'air

et tâtonnent comme celles d'un aveugle. Et, soudain, il pousse des cris affreux; la terreur est peinte sur son visage, sa poitrine se soulève comme sous l'oppression d'un cauchemar :

« Allez-vous-en! Allez-vous-en! Ils sont là, tous, tous!... Cachez-vous... Hou!... hou!... Vous êtes morts, puisque je vous ai tués... Ah! ah!... Qu'est-ce que vous me voulez?... »

Très intrigué par cette pantomime et ce monologue, je me penche à l'oreille de mon voisin (un vieillard à l'œil mystique) : « C'est l'esprit d'un assassin qui retrouve là-haut ses victimes, m'explique-t-il. Ce doit être un grand coupable. »

Oh! oui, un grand coupable! Des propos tumultueux de M. Corcole il résulte que cet assassin a massacré sa mère, son frère et plusieurs de ses parents. Et le monstre ne manifeste aucun repentir; il ne veut pas s'amender... En vain y est-il encouragé par les personnes présentes. La dame aux jardins célestes lui prodigue les plus excellents avis. « Voyons, ami, du courage, demandez pardon à Dieu. Vous serez soulagé! » Le criminel résiste : « Non! non! je ne m'abaisserai pas, je lutterai jusqu'au bout... » Mais le misérable fléchit; on dirait qu'une main de fer pèse sur son épaule et l'oblige à se courber. Toute cette scène, si ce n'est que du théâtre, est fort bien jouée. On ne ferait pas mieux à l'Ambigu. M. Corcole se roule sur le plancher, se relève, retombe. Il refuse de s'agenouiller. « Quel orgueil! » murmure le charpentier qui se repaît avidement de ce spectacle. « *Ce n'est pas de l'orgueil*, s'écrie M. Corcole, *c'est de l'amour-propre!!!* » Sur ce mot expire le dernier effort de son argumentation. Il est vaincu, il s'effondre, il sanglote : « Mon Dieu! ayez pitié de moi. Il y a trois cents ans que j'expie! Quand finira mon supplice? » Trois cents ans! La dame aux jardins célestes en est ébaubie.

Trois cents ans que ce misérable est déchiré par le remords! Enfin il s'est humilié. C'est le commencement du salut...

Le tailleur s'est recouché dans son fauteuil, puis endormi, puis relevé. Ses traits ont pris une autre expression; ils respirent l'insouciance, une sorte de gaieté bonne enfant. Il titube en marchant, sa langue est pâteuse, sa parole avinée. A peine a-t-il ouvert la bouche, que l'auditoire s'exclame en chœur : « C'est Ernest! » Il paraît que cette âme est une âme familière qui hante volontiers M. Corcole. Mon obligeant voisin veut bien encore éclairer ma religion :

« Ernest était une gouape, un soiffard fini, qui poussait à boire tous les bons ouvriers... Ce qu'il a fait de mal dans le quartier! Et il en fait toujours! »

Parfaitement! Cette canaille d'Ernest poursuit sa coupable propagande. Il tourmente les âmes frugales et les induit en tentation. La dame aux jardins célestes est furieuse de cet endurcissement; elle invective Ernest avec violence. « Vilain moineau! Vas-tu laisser tranquille, à la fin, mon pauvre Gaston! Attends un peu. Je vais te donner à boire de l'eau croupie! — De l'eau-de-vie, reprend Ernest en ricanant. — Non! De l'eau croupie! — Malheur! » s'écrie Ernest, qui a gardé, dans l'autre monde, la phraséologie bellevilloise...

Je ne suivrai pas M. Corcole en toutes ses transformations. J'épargnerai à mes lecteurs la monotonie de ce défilé, qui a duré une heure et demie. Successivement, nous avons vu apparaître un don Juan de barrière puni, pour avoir trop aimé les femmes, et condamné à se réincarner dans le corps d'un bossu (implacable châtiment!); Gaëtan, un soldat chapardeur et tireur au flanc, qui reçut sur la tête un coup de hache, pour avoir volé une paire de poulets; Mlle Clarisse, morte à soixante-six ans sans avoir savouré les joies de l'amour; d'autres encore que

j'oublie. Et M. Corcole nous a bien donné par son geste, le son de sa voix et son discours, l'impression d'un bossu, d'un soldat de fortune et d'une vierge montée en graine... Et durant ces diverses exhibitions, les dix-sept spectateurs ont gardé une gravité inaltérable, n'ont pas eu une seconde d'incrédulité. A un moment même, une émotion intense les a secoués. M. Corcole s'était dressé sur son fauteuil, en prononçant ce seul mot :

« Toujours! toujours!... »

Soudain, deux femmes en grand deuil (la mère et la fille) quittent leurs sièges, s'avancent... M. Corcole les étreint. Et tous trois commencent à pleurer à chaudes larmes. Et nous entendons des phrases entrecoupées de soupirs, de gémissements.

« Enfin! c'est vous! Vous m'avez reconnu!... Chers trésors!... Mon Dieu! que c'est triste d'être séparés!... Mais je veille, je veille!... Je suis là, tout près... N'ayez pas peur! Comptez sur moi! Invoquez-moi!... A bientôt! »

Et les deux lamentables créatures s'accrochent à Corcole. Corcole les presse sur son cœur. Et les baisers pleuvent. Et c'est dans toute la chambre, un concert de plaintes apitoyées : « — Le père les a retrouvées... Brave M. Xavier! Quel digne homme c'était! Il y a juste un mois qu'il est décédé. Et il aimait tant sa fille et sa femme. Enfin! ils pourront se parler maintenant... C'est une bien grande consolation!... »

Ce mot explique tout : la confiance de ces gens, la fermeté de leurs illusions, auxquelles ils tiennent plus qu'à la vie. Ils ont besoin d'être consolés. Ce petit tailleur n'est, à leurs yeux, que l'instrument dont se sert la Providence pour leur communiquer la bonne parole, la parole de certitude et d'apaisement... Éternelle misère de l'humanité! Éternelle recherche des fictions bienfaisantes!..,

La séance est terminée. L'hymne d'Allan Kardec a été repris en chœur. M. Corcole est revenu à son état naturel. Il est tout à fait calme et paraît seulement un peu fatigué. Je ne résiste pas au plaisir de l'interroger, quoique je sache d'avance quel sort est réservé à mes questions... Je lui demande comment s'appelle l'assassin dont il vient d'incarner l'esprit...

« L'assassin! Quel assassin?... Je ne me rappelle pas! »

Le regard est limpide... M. Corcole est très étonné... S'il joue la comédie, c'est un parfait comédien. J'aime mieux le supposer de bonne foi... Il me reconduit très civilement et m'exhorte à revenir. La dame aux jardins célestes lui presse les mains avec effusion. Les dix-sept initiés descendent l'escalier boiteux et s'embrassent dans la cour, en signe d'alliance confraternelle. Après quoi l'on se disperse...

Et voilà ce qui se passe, au seuil du XXe siècle, dans notre bonne ville de Paris...

LE COLONEL DE ROCHAS

J'ai dit comment se comportait le tailleur Corcole envers les âmes du quartier Saint-Denis. J'ai voulu savoir ce qu'on pensait de ces phénomènes à l'autre bout de l'échelle, dans des milieux plus relevés, et j'ai demandé une audience au colonel de Rochas, qui me l'a bienveillamment accordée. Il n'est pas besoin de présenter M. de Rochas à nos lecteurs. Ses beaux travaux lui ont acquis une éclatante renommée, peut-être plus bruyante qu'il ne l'eût souhaitée. Il administre l'école polytechnique, dont il fut un des plus brillants élèves, et il a suivi à la Salpêtrière les leçons du docteur Charcot. Il se livre avec passion à l'étude des phénomènes hypnotiques et psychiques. Et chacune de ses découvertes a soulevé des clameurs. Il a observé le rayonnement des fluides vitaux; il a extériorisé la sensibilité de ses sujets ; il est parvenu à la dissoudre dans des liquides, à la fixer sur des plaques photografiques. Aussitôt, les journaux ont crié à la magie; ils ont comparé M. de Rochas au Florentin René, envoûteur ordinaire de Catherine de Médicis. Une légende s'est formée qui l'a montré coiffé d'un bonnet pointu, vêtu d'une robe constellée, déchiffrant des grimoires

et marmonnant des formules cabalistiques. Tout au plus lui a-t-on fait grâce du chat noir et du corbeau, qui sont les habituels compagnons des thaumaturges. M. de Rochas n'a pas tant de prétentions. Ce n'est qu'un savant, le plus spirite des savants, le plus savant des spirites. Il s'explique avec beaucoup de naturel et de bonhomie et expose clairement des choses qui ne sont pas toujours claires :

« Avez-vous au moins une teinture de nos sciences redoutables? » m'a-t-il demandé, après que je lui eus exposé l'objet de ma visite.

Je dus avouer mon incompétence. « Parlez-moi, lui dis-je, comme à un simple d'esprit. » M. de Rochas sourit. Je ne suis pas le premier ignorant qui brûle d'être initié aux grands mystères. « Souffrez que j'expédie ces paperasses, et je suis à vous. » Tandis que l'administrateur signe des bordereaux, j'examine son cabinet qui est fort joliment décoré dans le goût du dernier siècle. Des aquarelles, des gouaches, des dessins de maîtres sont cloués aux murs. Un bureau Louis XV très élégant occupe le milieu de la pièce. Le soleil joue parmi ses ciselures et ses moulures et en fait ressortir la délicatesse. Je songe que ce meuble est comtemporain de Cagliostro. Et qui sait si l'âme de Cagliostro ne s'est pas réincarnée en M. le colonel de Rochas? En tout cas, M. de Rochas n'a pas l'aspect diabolique du fameux ami de Mme de Choiseul. Robuste et le teint fleuri, il porte gaillardement ses soixante années et semble jouir d'une excellente santé. Son œil est extraordinairement vif et malicieux. « Fermez la porte, dit-il à son secrétaire, et ordonnez qu'on ne nous dérange pas. » L'administrateur a fini sa tâche, le savant veut bien s'occuper de moi.

« Alors, vous désirez mon avis sur ce que l'on nomme vulgairement le *spiritisme*? Ce mot est une étiquette qui recouvre des théories hasardeuses qu'il ne

me plaît pas de discuter. Mais ces théories reposent sur des phénomènes incontestables. Je vous le déclare nettement. Je considère comme démontrés les faits de *matérialisation*, d'*action sur les objets à distance* et de *transport sans contact*. Ce que j'ai vu ne me permet plus de douter. Nous avons passé dix jours, cet automne, au château de Choisy-Yvrac avec Eusapia Paladina et obtenu, par elle, des résultats convaincants. Toutes les mesures ont été prises pour éviter les supercheries... Au reste, voici mes notes que je destine aux *Annales psychiques*. Je les ai rédigées d'accord avec M. Maxwel, notre hôte, le général Thomassin, le comte Arnaud de Grammont, le baron de Watteville et un haut magistrat de la cour de Bordeaux, qui ont suivi, comme moi, les expériences. Je suppose que le témoignage de ces messieurs ne saurait être suspect, non plus que leur bonne foi... »

M. de Rochas a tiré de son tiroir des papiers, des photographies et des moulages de plâtre d'apparence singulière. Avant qu'il commence sa lecture, je lui demande des renseignements sur cette Eusapia Paladina qui paraît détenir en ce moment le record de la « médianité ». Eusapia est une jeune marchande napolitaine qui est douée de facultés merveilleuses. Elle a étonné successivement les docteurs Tamburini et Virgilio Bianchi, ses compatriotes, et l'illustre Lombroso. C'est une fille du peuple, fort peu savante, mais ayant une intelligence naturelle assez vive et un caractère résolu. On n'en fait pas ce qu'on veut. Elle n'opère que dans de certaines conditions. L'atmosphère trépidante des grandes villes lui est contraire. Il lui faut l'air pur des campagnes. Elle a besoin, entre les séances, de marcher, de courir, de dormir paisiblement. L'excès de fatigue physique, de même que toute inquiétude morale, diminue sa force nerveuse. Dernièrement, les étudiants de Cambridge, l'ayant conviée à venir chez

eux, commirent l'imprudence de la loger au sixième étage, dans une chambre de domestique. Elle fut froissée de ce mauvais traitement et refusa de se laisser endormir. A Choisy-Yvrac, au contraire, on la combla de politesse. Chaque jour on lui offrait des excursions en voiture, de gais repas parmi les vendangeurs et les vendangeuses; et c'est ainsi que l'on entretint sa belle humeur. D'ailleurs Eusapia ne voyage pas « à l'œil ». On lui donne une indemnité de 500 francs. On lui paye le trajet, aller et retour, en première classe. On l'accable de cadeaux. Chaque déplacement comporte une dépense de quatre à cinq mille francs. Ces sacrifices ne sont pas à la portée du premier venu... Mais quand Eusapia, heureuse et bien disposée, accomplit enfin ce qu'on attend d'elle, on ne regrette plus l'argent qu'elle a coûté. Il est des résultats qu'on ne peut payer trop cher.

Donc, vous saurez qu'Eusapia est possédée par un certain esprit (entendez-le comme il vous plaira) qui répond au nom de John King. Ce John King est le propre frère de Katie King, qui fut l'esprit familier du docteur Crookes. John King se manifeste lorsque qu'Eusapia est endormie. Et John King n'est pas un mythe. Non seulement il se révèle par des discours, mais le chevalier Chiaïa a obtenu son image. Il plaça sur la table où était assise Eusapia un baquet de terre glaise. Eusapia entra en transe. Et, aussitôt après, on aperçut, modelée en creux, dans la glaise, une tête d'homme, la tête de John King.

« Voulez-vous voir ce portrait ? » me dit M. de Rochas.

Il me montre une photographie où je distingue, en effet, un visage nettement marqué qui présente les traits de la race anglo-saxonne, nez et menton volontaires, œil énergique, profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière. John King ressemble à un Écossais

de la garde royale, à un vigoureux gardien de la Tour de Londres... Qu'est-ce au juste que ce John King dont la physionomie n'est point déplaisante? Faut-il voir en lui, comme certains le prétendent, le « roi des Elémentaires »? Existe-t-il en soi, ou n'existe-t-il que dans le sujet et par le sujet? M. de Rochas n'est pas encore en mesure d'élucider ce problème.

« Le poète Sully-Prudhomme nous dira bientôt ce qu'il en pense. Il vient de soumettre Eusapia à une série d'épreuves minutieuses. Pour l'instant, qu'il nous suffise de savoir que John King et Eusapia sont inséparables... »

Telle est cette énigmatique créature qui, du 2 au 11 octobre 1896, a séjourné au château de Choisy-Yvrac (Gironde), surveillée, examinée, contrôlée par cinq hommes de science. J'ai sous les yeux le procès-verbal de six séances qui ont eu lieu, écrit de la main de M. de Rochas. En voici le résumé. Je me servirai des termes mêmes de M. de Rochas, pour être sûr de ne pas trahir sa pensée.

Et d'abord le théâtre des événements. Une chambre de grandeur moyenne, à l'extrémité de laquelle on établit une sorte de cabinet avec des rideaux flottants, retenus par une tringle. Au milieu de la chambre, une table où Eusapia et les assistants prendront place. Les volets sont clos. La chambre est vaguement éclairée par une lanterne sourde dont la lumière est tamisée par une membrane de parchemin... Ici, je ne puis m'empêcher d'interrompre M. de Rochas.

« Pourquoi les phénomènes de cet ordre s'accomplissent-ils toujours dans la nuit? »

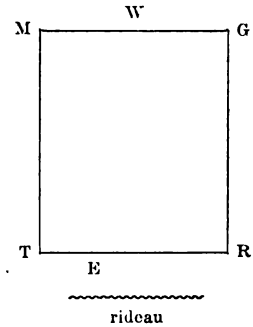
Le colonel s'irrite de cette éternelle objection à laquelle M. Erny a répondu. Les lois qui gouvernent ces phénomènes sont aussi ignorées que celles de la vie. On ne connaît qu'un côté du problème : c'est que l'obscurité est nécessaire à la matérialisation *comme à*

toute chose prenant vie, comme au poussin dans l'œuf, comme au grain dans le sillon. De même que la plaque sensible a besoin de la chambre noire du photographe, de même le fluide vital ne peut se matérialiser sous l'action de la lumière...

Hâtons-nous de revenir à Eusapia et dépouillons le procès-verbal :

1° Mardi 6 octobre. — M. de Watteville, debout à l'une des extrémités de la table, réclame sa chaise qui a été placée dans le cabinet, derrière Eusapia. Celle-ci, assise, *les deux mains tenues séparément sur la table* d'un côté par M. Maxwel, de l'autre par M. de Rochas, répond : « La voilà! » Et la chaise apparait sur la tête du médium, dans la fente du rideau, flotte doucement par-dessus la table et va s'offrir à M. de Watteville. Il la saisit, mais il sent parfaitement qu'il ne la dirige pas et que ce meuble est mû par une force assez intense pour le maintenir en l'air...

2° Jeudi 8 octobre. — Les spectateurs sont disposés ainsi que l'indique le croquis ci-joint :



MM. le général Thomassin et Maxwel à gauche d'Eusapia; MM. de Grammont et de Rochas à droite, M. de Watteville en face; Eusapia tourne le dos au rideau du cabinet.

Eusapia annonce qu'elle va toucher un tambourin accroché à un clou sur le mur du fond du cabinet; elle dégage à cet effet sa main droite de l'étreinte du colonel, l'enfonce dans le cabinet, par l'ouverture du rideau, *touche* le tambourin, puis remet sa main dans celle du colonel qui la saisit et la voit. La

main gauche continue à être tenue et vue par le général. Au bout de quelques instants, la tambourin apparaît dans l'ouverture des rideaux, flotte au-dessus de la tête d'Eusapia, puis descend lentement en oscillant sur la table. Tout le monde suit ses mouvements, mais on ne voit aucune main le tenant

Peu après, le tambourin vient s'abattre sur la tête de M. de Rochas, son cercle de bois placé comme une couronne. et le frappe vigoureusement en cadence avec la peau tendue. Sur la demande du médium on diminue la lumière en tournant la face éclairante de la lanterne vers le mur placé derrière M. de Watteville. — Une boîte à musique, placée derrière le rideau sur le guéridon, arrive sur la table devant Eusapia. On voit assez pour reconnaître la nature de l'objet ainsi apporté; on demande de la musique et presque aussitôt on entend un des airs de la boîte produit par la rotation de la manivelle. La musique dure environ une demi-minute, puis la boîte est portée sous le nez de M. Rochas et ensuite reposée sur la table.

Le général Thomassin et le colonel de Rochas sont absolument sûrs d'avoir tenu tout ce temps, l'un la main gauche, l'autre la main droite d'Eusapia. Ces deux mains étaient séparées, mais l'obscurité était trop grande pour les voir distinctement. Personne n'a pu voir non plus ce qui faisait tourner la manivelle.

3° Mardi 13 octobre. — On obtient dans cette séance la formation des *mains fluidiques*.

Les choses s'accomplissent comme suit. Le rideau commence à s'agiter à plusieurs reprises — puis on aperçoit comme une bosse faisant saillie qui s'avancé vers l'un des contrôleurs, à la hauteur du flanc. Quand il est touché, il se sent pressé à travers le rideau comme avec une pince. Ensuite nouveaux efforts de l'agent inconnu qui arrive à former une véritable main qu'on ne voit pas, mais dont on sent distinctement les cinq doigts. Cette main donne, dans les premières manifestations, l'impression d'une petite main de femme, comme celle du médium, puis semble grossir et devenir, dans les suivantes, une grosse main d'homme. — Enfin, la main matérialisée acquiert assez de consistance pour se montrer à travers une fente du rideau, toucher le spectateur ou le frapper avec assez de violence pour que tout le monde entende le bruit du coup.

Ce jour-là, M. de Rochas apprit à ses dépens qu'il ne faut pas badiner avec les esprits.

« Je me permis, me dit-il, une plaisanterie à haute

voix sur John King. Aussitôt le rideau se gonfla avec violence et vint s'appliquer contre ma joue gauche; je sentis un pouce me presser fortement sous le menton et quatre doigts s'enfoncer dans ma joue, près de l'œil, pour me fermer la bouche. J'ajoutai en riant : « C'est bien, John, je comprends la leçon ». Et deux tapes amicales sur le bras indiquèrent que la paix était faite. »

Vous voyez que M. de Rochas prend gaiement les outrages de John King! Il n'en est pas moins vrai qu'il a été souffleté et par une main anglaise, ou soi-disant telle. Et cela ne laisse pas d'être humiliant pour un colonel de l'armée française! Mais qu'importe un léger affront quand on le subit au profit de la science!...

Je suis un peu abasourdi par ces révélations. Et je crains que M. de Rochas ne prenne en pitié l'insuffisance de mes lumières. Je me fais l'effet de Gros-Jean devant son curé. Et c'est d'une voix timide que je risque une dernière question. Je désirerais que l'éminent professeur me confiât ses idées sur l'organisation de l'univers, sur les secrets de la vie et de la mort, sur ces mystères qui tourmentent, depuis tant de siècles, la pauvre humanité. Mais, là-dessus, il demeure impénétrable. Il aime mieux ne pas se prononcer. Plus tard, il avisera. Ce sera son testament. Il ne me cache pas cependant qu'il entretient un commerce assidu avec quelques brahmanes de l'Inde, qui sont des gens très renseignés sur ce qui se passe dans l'autre vie. Il assure, d'autre part, qu'il n'est pas hostile au sentiment religieux.

« Toutes les philosophies se confondent et reposent sur des traditions identiques, ou à peu près. »

Puis l'entretien s'égare sur d'autres sujets également délicats : sur les maisons hantées, sur les apparitions de la Vierge (dont M. de Rochas me donne une explication ingénieuse), sur les pratiques des

vieux sorciers de village, sur l'extériorisation de la sensibilité, sur les ressources qu'en pourrait tirer la médecine. M. de Rochas a soulagé la fille d'un de ses amis en lui ordonnant d'arroser les fleurs de son jardin avec l'eau qui servait à ses ablutions, au lieu de la jeter à l'égout. Et la jeune fille a été guérie. Une certaine fois elle a éprouvé une vive sensation de picotement. L'eau avait été précipitée par mégarde sur une touffe d'orties!... Ces histoires semblent détachées d'un conte d'Hoffmann! Ma curiosité franchit les bornes permises :

« Est il vrai que, si vous piquiez une de vos plaques photographiques à l'endroit du cœur, vous causeriez la mort du sujet hypnotisé? »

M. de Rochas n'hésite pas :

« J'en ai presque la certitude!... Mais rassurez-vous! je n'ai point envie d'essayer... »

... Midi tinte au cadran de l'École polytechnique. Deux coups frappés à la porte (et non par un esprit) annoncent que le déjeuner est servi. M. l'administrateur retombe aux réalités terrestres!... Car enfin le « corps astral » a ses exigences et ne se nourrit pas que de rosée!...

L'EXPLORATEUR BONVALOT ET LES ASPIRANTS COLONS

« Alors, peut-on savoir comment vous est venu ce grand amour des voyages? Est-ce (comme à Valmajour son talent sur le galoubet) en entendant chanter le rossignol! »

La pièce où me reçoit l'explorateur Bonvalot ne ressemble pas à l'intérieur d'une hutte mongole. C'est un salon tout moderne et meublé à la moderne de fauteuils Louis XVI, de faux tapis d'Orient, de tables de chez Gallé; on n'y remarque pas de peaux de tigres, ni de cornes de bison, ni de défenses d'éléphants. Sur la cheminée sont des photographies dans des cadres de peluche. Je me croirais dans le logis d'un parfait notaire, n'était le maître de céans qui porte sur sa figure, dans l'expression de ses regards, dans ses paroles, dans toute sa façon d'être, l'empreinte de la vie qu'il a menée. Imaginez un gaillard de cinq pieds six pouces, formidablement râblé et musclé, aujourd'hui guéri des rhumatismes qu'il a rapportés des hauts plateaux de l'Asie et prêt, pour peu qu'on l'en défie, à affronter de nouveaux dangers. L'œil est franc

et très clair, la voix cordiale. Il y traîne comme un léger accent champenois; le verbe est abondant, coloré, d'un parfait naturel, sinon d'une grande distinction. Gabriel Bonvalot a l'éloquence familière. Il ne recule devant aucun mot, s'il exprime sa pensée, et, quand il est emporté par la chaleur du discours, quand il enfourche quelqu'un de ses dadas « favoris », il lève le poing — ce poing qui s'est abattu plus d'une fois sur le crâne des Chinois récalcitrants.

« Vous croyez vraiment que le public s'intéresse à mon histoire? »

Je l'assure que cette histoire est excellente à raconter et que les fils de famille inoccupés en tireront un réel profit.

Il se résigne, sans fausse modestie, à contenter ma curiosité. Et il m'apprend que, dès l'âge de huit ans, à l'âge où l'on se repaît de *Robinson*, il avait résolu, dans son for intérieur, de courir le monde. Les catastrophes de 1870 l'affermirent en cette intention. Il passa aussitôt après la guerre (il avait seize ans) son baccalauréat et résolut d'acquérir les connaissances pratiques qui avaient manqué à nos soldats et surtout d'apprendre sur place les langues étrangères. Il mit dans sa poche le billet de cent francs que lui octroya la générosité paternelle, et il boucla son sac. Ceci n'est pas une métaphore. Il a conservé pieusement le vieux sac de cuir qui a fait avec lui le tour de l'Europe. Ainsi les invalides de la vieille garde ne se séparèrent jamais de leurs épaulettes.

« Quand tu n'auras plus d'argent, tu reviendras, lui dit son père.

— Quand je n'aurai plus d'argent, j'en gagnerai », se dit Bonvalot...

Cent francs sont vite dépensés. On croyait voir rentrer au bout de huit jours l'enfant prodigue, il demeura deux ans absent. Il enseigna la géométrie en Prusse,

le français en Russie, les arts d'agrément en Angleterre. Il s'assimila les idiomes de ces divers pays et lorsqu'il se crut suffisamment préparé, il tourna les yeux vers l'Asie. Ce continent, qui fut le berceau de notre race, l'attirait plus que l'Afrique. Il rêvait d'y retrouver les cités et les routes perdues qui reliaient jadis le Levant et l'Occident, et de rouvrir une communication terrestre entre ces points opposés du globe. Comme il n'avait pas assez de crédit pour obtenir une mission du gouvernement, il s'enrôla sous les ordres d'un explorateur. Puis, ce dernier étant tombé malade, il prit la direction de la troupe. Une heureuse étoile le protégeait. Il était marqué par la destinée pour entreprendre de vastes desseins. Et c'est de la sorte que s'accomplit la première expédition de Gabriel Bonvalot.

Il interrompt sa narration et me prenant sous le bras :

« Maintenant que vous savez comment « ça m'est venu », mettons-nous à table. Nous continuerons de bavarder, en cassant une croûte. »

Le déjeuner fut exquis. Et il me causa une déception. J'espérais vaguement que Bonvalot m'offrirait quelques mets extraordinaires, peut-être la thouzma, plum-pudding rustique composé de saindoux, de graines pilées et copieusement arrosé de vodka, ou bien des boyaux de mouton, à peu près vidés et cuits sur la braise, tout au moins une tasse de « thé au beurre » accompagnée d'une « galette à la graisse salée », quelque bagatelle enfin qui rappelât le Tibet ou le Pamir. Je dus me contenter d'un succulent bifteck, qui n'était même pas un bifteck d'ours. Et, sans s'aviser de mon désappointement, Gabriel Bonvalot continuait :

« N'est-ce pas malheureux de penser que des jeunes gens, qui ont bon pied, bon œil, et qui ont obtenu parfois le prix de gymnastique, sollicitent des places de

ronds-de-cuir, s'enferment dans des bureaux, derrière des cartons verts ! ! »

Il en parle à son aise! Tout le monde n'a pas la vocation. Il ne suffit point d'avoir des jambes pour diriger une colonne à travers les hauts plateaux. Il faut posséder une énergie morale considérable. Cela me conduit à demander à Bonvalot quelles sont les qualités essentielles de l'explorateur, celles qui lui sont le plus précieuses. Je voudrais qu'il me donnât une indication sur la psychologie de son métier. Ma question ne l'embarrasse aucunement. Il se l'est souvent posée :

« Au fond, il n'y a qu'une qualité. C'est le sang-froid. Il faut que la possession de soi-même augmente avec le danger. Tout est là. Et je crois bien que c'est un don de nature. Ainsi tenez! Je suis violent, quand je m'y mets. Je m'emporterai contre mon bottier, s'il me fabrique des chaussures trop étroites; et j'entrerai, à propos d'un morceau de fromage, dans un furieux accès de colère. Mais vienne un péril réel; qu'une tempête de neige nous engloutisse, que des Pavillons-Noirs s'apprêtent à nous occire, qu'il s'agisse de parlementer avec un lama perfide. Et soudain, je me ressaisis. J'ai une patience, une lucidité, une présence d'esprit qui me surprennent. Je ne me fais point d'illusions. Je sais que la mort est là, tout près, et qu'il y a neuf chances sur dix pour n'y pas échapper; et cela me devient tout à fait indifférent. Il me semble que c'est une autre personne qui est en jeu. Je m'extériorise, pour ainsi dire. »

Sur ce thème, Bonvalot est inépuisable. Et on l'écouterait, durant des heures, sans se lasser. Les souvenirs lui reviennent en foule; les anecdotes se dévident comme un chapelet. Il cherche à appuyer d'exemples caractéristiques ses théories. Et il me rappelle ce qui lui advint, un jour qu'il traversait le désert. Il avait pris toutes ses précautions pour cheminer rapidement, mais il comptait sans la fatalité. Une sorte d'épidémie

se déclare sur les bêtes de somme. Les chameaux et les chevaux meurent. Voilà nos gens campés avec leurs bagages, à plusieurs milliers de kilomètres de tout lieu habité, à la merci des pillards, et ne sachant trop comment ils achèveront leur course. Les porteurs indigènes mécontents des fatigues qu'ils avaient déjà subies murmurent. Bonvalot comprend que s'il manifeste la moindre inquiétude, il est perdu. La révolte couve et va éclater. Il affecte une assurance qu'il était loin d'éprouver.

Et, tout en passant ostensiblement à sa ceinture deux ou trois revolvers chargés, il badine avec ses hommes, il leur offre du tabac. Et il leur dit : « Mes enfants, ne perdez pas de vue l'horizon. Si vous apercevez une caravane, prenez vos fusils. Emparez-vous de force ou de gré des animaux, et amenez-les ici pour charger nos caisses. Si les maîtres de ces animaux se plaignent, tapez dur. Et ne vous inquiétez de rien. Chacun pour soi et qu'Allah nous protège!... » Quinze jours s'écoulèrent, les vivres s'épuisaient. Et Bonvalot, comme sœur Anne, ne voyait rien venir. Enfin, un matin, les chiens aboient. Une troupe de chameaux défile dans le lointain, les hommes bondissent comme des panthères sur les pas de Bonvalot, qui demande d'avance pardon au Seigneur du forfait qu'il va commettre. On approche. O bonheur! Bonvalot reconnaît un marchand afghan de ses amis qui lui promet assistance et le serre sur son cœur; les naufragés du désert étaient sauvés, et sans effusion de sang! Si Bonvalot fut joyeux, vous le devinez. Il avait eu l'âme bourrelée, durant deux semaines, mais nul n'avait soupçonné ses angoisses. Et, désormais, ses compagnons avaient en lui une foi illimitée. Ils l'auraient suivi à l'autre bout de la terre...

« Il est certain qu'il y a, par-ci, par-là, de mauvais quarts d'heure. Mais c'est si amusant ! »

Sur le Pamir et dans les hautes régions du Tibet, la température s'abaisse, par 6 000 mètres d'altitude à 40 et 45 degrés au-dessous de zéro. Les ongles cassent au moindre choc ; la barbe ne pousse plus et se décolore ; les mains se gercent, les lèvres se fendillent ; l'œil ébloui par la neige, abîmé par le froid, se ferme à demi et sécrète une eau qui se congèle. On porte avec soi deux glaçons qui vous pendent sur les joues. On a les jambes enflées, on éprouve une peine infinie à se mouvoir. Et, comme un violent mal de tête se joint à ces souffrances, on en arrive à perdre le sens des choses ; on marche dans une sorte de songe douloureux, on ne sait plus si l'on dort ou si l'on veille. Toute notion de perspective est abolie. Un oisillon battant de l'aile sur une motte vous apparaît avec la taille d'un fauve. On croit apercevoir un condor : ce n'est qu'un corbeau. Et les difficultés de se nourrir et de s'abreuver sont horribles. N'ayant pas d'eau, on suce des croquettes de glace. On emploie trois ou quatre heures à allumer un feu d'*argol* (fiente de bœuf sauvage). L'eau, entrant en ébullition à 70 degrés, le thé n'infuse pas et est détestable. On tourne, peu à peu, à l'homme des cavernes ; on se gave d'aliments nauséabonds, on dévore, avec une gloutonnerie bestiale, la proie qu'on vient de tuer, on déchire sa chair crue et chaude, on boit du sang. C'est horrible ! Quand on a supporté ces épreuves, rien n'est plus capable de vous étonner. Les petites misères de la vie civilisée paraissent bien mesquines à côté de celles-là.

Bonvalot estime que la traversée du Pamir par 50 degrés de froid est une excellente école pour la jeunesse. Et il espère que la jeunesse y viendra, que le courageux exemple du prince Henri d'Orléans sera suivi et qu'on se payera une excursion sur les hauts plateaux d'Asie comme on se paye aujourd'hui le tour de la Méditerranée. On mangera, par snobisme, du suif

de mouton, sur le Lob Nor. Et ce sera un très bon snobisme. Bonvalot a déjà décidé un adolescent de sa connaissance à tâter d'un voyage au long cours; il fait chaque jour des prosélytes. Il en ferait davantage.. n'étaient les mères françaises qui contrarient ses efforts.

Ah! ces mères françaises! Bonvalot les aime bien, il les vénère, mais il les enverrait de bon cœur à tous les diables! Ce ne sont pas des mères, ce sont des poules qui s'obstinent à veiller sur leurs poussins, après que ceux-ci sont, depuis longtemps, émancipés. Elles tremblent quand leurs petits partent pour un an sous les drapeaux. Elles se demandent avec terreur si le cher mignon n'oubliera pas, en revenant des manœuvres, de changer de gilet de flanelle. Jugez un peu quand on leur montre le Pamir et le Tibet! Il faudra pourtant qu'elles se résignent. La faim chasse le loup hors du bois. Lorsque toutes les économies qui garnissent nos bas de laine seront épuisées, nos fils ou les fils de nos fils devront marcher à la conquête de la Toison d'or...

Et voilà pourquoi Gabriel Bonvalot a formé le comité Dupleix. C'est afin d'inspirer aux Français le goût de la colonisation, afin de leur faciliter les voies, de les documenter, et de leur donner des conseils. Et depuis deux ans que ce comité fonctionne, Gabriel Bonvalot et son dévoué secrétaire, Arthur Maillet, ont pu tâter le pouls à l'opinion et vérifier l'état d'âme des citoyens de notre pays en ce qui concerne les entreprises lointaines. Ils ont découvert que tout ou presque tout était à créer. Le Français est, en matière coloniale, d'une ignorance qui n'a d'égale que sa présomption. MM. Bonvalot et Maillet ont bien voulu me laisser feuilleter la volumineuse correspondance qui leur arrive de toutes parts. J'y ai trouvé des lettres stupéfiantes. J'en ai copié quelques-unes que je trans-

cris ici fidèlement en ne supprimant que les signatures. Je crois qu'il est utile de placer ces documents sous les yeux du public. Il verra combien le mal est profond et quel effort énergique nous avons à tenter pour le guérir...

Règle générale : un Français ne s'expatrie qu'à la dernière extrémité, quand il y est contraint par une nécessité absolue : raisons de famille ou de fortune. Nos aspirants colons sont, le plus souvent, des hommes mûrs et vanés, des « ratés » de la vie occidentale, qui fuient des créanciers ou des chagrins domestiques, et qui partent avec l'idée arrêtée de revenir dès qu'ils auront amassé quatre sous vaillants. Je prends au hasard dans les dossiers du comité Dupleix :

Monsieur,

Je ne vous cacherai pas que je suis dans une situation très mauvaise et je compte sur vous pour en sortir. Je n'ai plus de ressources. Je dois six termes à mon propriétaire et j'ai déjà été vendu. Si je ne trouve pas une bonne place aux colonies, je suis un homme perdu. Envoyez-moi où il vous plaira et pour y faire ce que vous voudrez. Mais vite. Si votre réponse se fait attendre, elle ne trouvera plus qu'un cadavre. Répondez-moi, je vous en supplie, par le retour du courrier. Autrement, je me jette à l'eau, car personne ne veut me tendre la main.

Agréez, etc.

X...

Excusez-moi de ne pas joindre un timbre pour la réponse.

Cette autre est navrante dans sa bouffonnerie. On la croirait inventée par un vaudevilliste expert à tirer des effets comiques des infortunes conjugales :

Monsieur,

Je vais vous ouvrir mon cœur. Ma femme me trompe, ma maison est un enfer. Si je ne trouve pas tout de suite un emploi aux colonies, je sens que je ferai un malheur. Dites-moi donc à qui je dois m'adresser pour obtenir cette place et quels papiers j'ai à faire valoir. Je me contenterai d'un emploi modeste. Et j'irai le plus loin possible de Paris, où il se passe

des choses si abominables. Je vous remercie d'avance de ce que vous pourrez faire. Vous me rendrez un immense service que je n'oublierai jamais.

Agréez, etc.

Y...

Gabriel Bonvalot n'a pu, quoiqu'il en eût le vif désir, sauver ce pauvre Georges Dandin. Le comité Dupleix est animé des intentions les plus généreuses; il ne peut pas réaliser l'impossible. On l'implore comme un Dieu sauveur. On lui demande des places, des concessions de terrains, et de l'argent pour aller joindre ces places et cultiver ces terrains. Ce n'est pas son rôle. Il indique, il soutient, il n'« éclaire » pas (au sens où l'entendent ces dames du demi-monde). Il exige enfin, de ceux qui le sollicitent, des garanties morales et matérielles qu'ils lui offrent hélas! trop rarement. Vous ne soupçonnez pas la naïveté, la prodigieuse candeur de ces braves gens! Ils n'ont aucune notion d'aucune espèce de ce qui se passe aux colonies. Il faudrait les prendre par la main, comme des enfants, les conduire à l'endroit où la table est préparée et leur dire : « Asseyez-vous et mangez ». Un habitant de Lille écrit : « Je suis horloger de mon état, j'ai cinquante ans, les affaires ne vont plus, j'accepterais bien un emploi *chez un planteur.* » Un horloger chez un planteur! Il s'imagine, sans doute, que les vrais nègres ont une pendule sur l'estomac comme le nègre du boulevard Saint-Denis!... Et cet autre : « Je vous serai très obligé de me faire connaître dans nos colonies un emploi vacant qui puisse m'assurer un petit avenir pour la vieillesse! » Ils quittent la métropole, ils franchissent les mers et ils songent à s'assurer des rentes pour leurs vieux jours! C'est une préoccupation de fonctionnaire, cela! L'homme qui colonise ne voit pas les choses de si loin. Il travaille d'abord pour le présent, il court des

risques, il tâche de prospérer. Il se lance en pleine mêlée. Mais il a besoin d'être vigoureux. On ne se bat plus à cinquante ans.

Dernièrement, M. Arthur Maillet reçoit, au siège du comité, trois personnes qui viennent faire appel à ses lumières : deux jeunes hommes d'environ vingt-cinq ans et une jeune femme de vingt ans. Elle était la femme de l'un d'eux. Tous trois désiraient aller en Algérie. Et le dialogue suivant s'engage :

« Connaissez-vous l'Agérie?

— Non, monsieur.

— Pourquoi désirez-vous y aller?

— Parce que nous ne gagnons pas notre vie.

— Quel métier faites-vous?

— Je suis courtier en articles de modes; ma femme est modiste, mon frère employé dans une parfumerie.

— Et quels emplois désirez-vous obtenir?

— Je voudrais que ma femme s'établît comme modiste; mon frère et moi, nous feriòns volontiers de l'élevage.

— Avez-vous déjà cultivé?

— Non, monsieur.

— Avez-vous des capitaux? »

Et tous trois, en chœur, de répondre :

« Vous comprenez, monsieur, que si nous avions de l'argent, nous ne quitterions pas Paris!! »

M. Arthur Maillet dut avouer qu'il n'avait pas sous la main les milliers de francs nécessaires à l'exploitation d'un établissement agricole et à l'installation d'un magasin de modes dans la Kasbah. Et cet aveu jeta un froid... La petite Parisienne, dépitée, demanda :

« Dites-moi du moins si les loyers sont chers à Alger. Combien me coûterait une « boutique avec entresol » dans les quartiers neufs? »

La jeune modiste avait dû voir jouer à l'Opéra-Comique le *Caïd* d'Ambroise Thomas. Elle se compa-

rait à mam'selle Virginie, et son mari lui apparaissait sous les traits de Birotteau. C'est à la salle Feydeau qu'elle avait acquis les seules connaissances qu'elle possédât sur le « royaume d'Abd el Kader ». La plupart de nos compatriotes des classes moyennes vivent dans la même illusion. Ils ne savent pas. Il est urgent de réformer leur éducation. C'est à quoi Bonvalot et ses collaborateurs consacrent leur énergie. Et ils croient remplir une mission sacrée.

« Si, d'ici vingt ans, nos colonies ne sont pas peuplées, s'est écrié Bonvalot, en me broyant la main dans son étau, notre pays est f...ichu ! ! »

Je ne saurais terminer par un mot plus pittoresque... et plus français !

LES AVENTURES D'UN COLON FRANÇAIS

Quelqu'un m'a dit :

« Voulez-vous connaître un colon français, mais un vrai colon, ayant le feu sacré; un homme qui, pouvant gagner honorablement sa vie, sans quitter le sol natal, a mieux aimé porter au loin son activité? Allez voir M. Léon Humblot, profitez de son passage à Paris. Il vous contera ses aventures, qui sont extraordinaires. Il a conquis une île, la Grande-Comore, qui se trouve placée, grâce à lui, sous notre protectorat. Il a été dix fois empoisonné, criblé de coups de sagaie, et il est toujours debout. Il vous expliquera ce qui se passe là-bas, dans les parages de Madagascar; vous comprendrez les difficultés de toutes sortes qu'ont à vaincre les Français expatriés, et vous toucherez du doigt un des points douloureux de la question coloniale... »

J'ai trouvé M. Humblot en train de chauffer ses rhumatismes. Le temps exécrable qu'il fait ici, nos boues, nos neiges fondues, ne sont pas sans l'éprouver. Il regrette le soleil de la Comore. Mais sa robuste constitution résiste à tous les assauts. M. Humblot a dépassé la quarantaine; c'est un solide gaillard.

Grand, bien bâti, il porte une barbe grisonnante, dont la longueur et l'ampleur ont toujours inspiré du respect aux indigènes. Son regard est franc et très vif, sa parole un peu rude. La patience n'est pas sa vertu dominante. Il a dû se faire nombre d'ennemis par la brusquerie de ses propos : « Alors, vous tenez à savoir ce qui m'est arrivé, vous croyez que cela intéresse le public? » Il a commencé avec enjouement son récit. Et, peu à peu, il s'est animé. Et son discours, inhabile et fruste, coupé de mouvements de colère et d'interjections passionnées, m'a donné la sensation de la vie libre de l'explorateur, exposé aux pires dangers, mais y trempant son âme et son caractère. Je soumets ce tableau aux méditations des fils de famille qui ne dépensent leur énergie qu'à briguer un emploi du gouvernement.

M. Humblot naquit de souche très humble. Il quitta de bonne heure sa province, la Lorraine, et se plaça dans le commerce à Paris. Il avait étudié la botanique et les idées de voyage le hantaient. S'en aller au delà des mers, traverser les forêts vierges, en rapporter des plantes inconnues, c'était le rêve... Un savant du Muséum l'affermit dans ces desseins. Après une première expédition dans l'Amérique du Sud qui réussit à souhait, Humblot partit en 1875 pour Madagascar. Le pays, à cette époque, était tranquille et les Français y étaient bien accueillis. Humblot y fonda de vastes établissements. L'existence qu'il y menait était singulière. Suivi de sa jeune femme, qui l'aidait dans ses travaux, accompagné d'une faible escorte, il s'enfonçait dans l'intérieur pour chercher des arbres et des fleurs rares. Il découvrit ainsi de nouvelles espèces d'orchidées qu'il fut le premier à introduire en Europe. Les jours où il faisait ces trouvailles étaient des jours heureux. Mais que de soins, que de peines! Une fois, il rencontre, à cent lieues du littoral, un palmier qui

lui semble appartenir à une variété ignorée. Il faut attendre d'avoir des graines. Or la fleur de ce palmier met dix-huit mois à fructifier. Que fait M. Humblot? Il installe au pied de l'arbre un ménage nègre, lui laisse des vivres et lui promet une copieuse rémunération. Les semaines s'écoulent. Le ménage nègre regarde pousser les fleurs et les feuilles. Au moment où les précieuses graines vont être recueillies, une troupe de makas surgit et les mange. Tout est à recommencer. Le ménage nègre prolonge de dix-huit mois sa faction. Enfin, les graines sont apportées sur la côte, le petit sac de toile où elles sont enfermées représente un débours de plusieurs milliers de francs... Léon Humblot suffit à ces besognes multiples; il établit d'immenses pépinières, il se met en rapport avec les marchés d'Angleterre et d'Amérique. Il est sur le point de faire fortune, la guerre de 1882 éclate. Toutes ses possessions sont saccagées, anéanties, sa maison assiégée, Mme Humblot obligée de se défendre, le fusil à la main, contre des ennemis féroces. Voilà notre homme radicalement ruiné :

« Ce fut un dur quart d'heure à passer, me dit-il. Bah! tout se répare quand on marche de l'avant!... »

C'est alors qu'il tourna les yeux vers la Grande-Comore, île en pain de sucre, très fertile, très peu connue, gouvernée par un sultan de race arabe, le fameux Saïd Ali. Il y débarqua un beau matin, ayant en poche une lettre officielle qui l'accréditait auprès du sultan. Léon Humblot était chargé d'étudier la faune et la flore de la contrée. Saïd Ali le reçut avec beaucoup de civilité.

La figure de ce souverain est fort remarquable et M. Humblot a entre les mains des documents qui le montrent sous son vrai jour. Jamais la perfidie ne s'enveloppa de parures plus affectueuses. Ces Orientaux sont d'incomparables comédiens.

Quel peut être l'état d'esprit d'un monarque qui voit arriver chez lui un étranger, un chien de chrétien, venu dans une intention obscure? C'est évidemment l'inquiétude. Saïd Ali se méfie, mais il n'en montre rien... Il ordonne, en l'honneur de son hôte, des réjouissances publiques. Il le promène dans ses villages; il annonce à ses sujets qu'un ambassadeur blanc lui est envoyé par le grand sultan de France. Et cela rehausse son prestige. Cependant, il se demande s'il ne pourrait pas se servir d'une façon plus utile de l'ambassadeur blanc. Il lui ouvre son cœur, il lui expose ses embarras. Ses finances sont obérées, la révolte couve dans son peuple. Il a besoin d'argent. Pour s'en procurer, il va concéder à deux Allemands, qui sont en pourparlers avec lui, une partie de son territoire. Léon Humblot dresse l'oreille... Pourquoi abandonner aux Allemands cette colonie qui s'offre, lorsqu'il serait si facile de s'en emparer? Il demande au sultan de ne conclure aucun engagement avant son retour. Il revient en France, réunit des capitaux, crée une société pour la mise en valeur des terrains de l'île, expose son plan à Jules Ferry, qui en approuve l'audace, retourne auprès de Saïd Ali, verse une somme rondelette dans ses coffres appauvris, obtient que les Allemands seront éliminés, se substitue à eux et lui offre le protectorat de la France. Le traité est signé à bord du vaisseau de guerre le *Boursaint*, commandé par M. Marin d'Arbel. La Comore devient ainsi terre française sans complications diplomatiques et sans effusion de sang. Au souvenir de cette victoire, M. Humblot s'épanouit :

« J'avoue que le soir où, sur le *Boursaint*, notre contrat fut scellé, j'en éprouvai une joie profonde. Je ne prévoyais pas les épreuves que je m'étais préparées. »

Saïd Ali embrassa Léon Humblot en l'appelant son frère. C'était le baiser de Judas.

Ces événements s'accomplissaient en 1885. Pendant les cinq années qui suivirent, la petite colonie s'organisa. Léon Humblot avait appelé auprès de lui son beau-frère, M. Legros, et un jeune Français de grande distinction, M. Maurice Doge, qu'attirait cette vie de périls et d'aventures. Les compagnons se trouvèrent seuls, à deux mille lieues de Paris, au sein d'une population dont ils ignoraient la langue, à la discrétion d'un sultan dont l'âme était peut-être aussi noire que la peau. Ils se mirent à l'œuvre allégrement. Ayant embauché quelques centaines de nègres, ils percèrent des routes, défrichèrent un sol qui n'avait jamais été remué, y plantèrent du café, de la vanille, du cacao. L'existence était rude. On se levait à l'aube, on faisait l'appel des travailleurs, on les conduisait par escouades sur les territoires à labourer. Les trois blancs ne pouvaient compter sur personne au monde que sur eux-mêmes. Il leur fallait être à la fois charpentiers, ingénieurs, médecins, agriculteurs, officiers de l'état civil, construire leurs cases, distribuer de la quinine, arracher des dents, présider aux mariages et aux naissances. Saïd Ali se montrait délicieux. De sourdes rumeurs parvenaient bien à Humblot et à Maurice Doge, et les mettaient en garde contre le sultan, mais ils refusaient d'y ajouter foi.

« Voulez-vous juger de son style? me dit M. Humblot. J'ai là des centaines de lettres débordantes de tendresse et calligraphiées de sa propre main. »

Je feuillette ces épîtres qui sont curieuses. Saïd Ali y trace en un français mitigé d'arabe, des phrases obscures et entortilléés, ornées d'images et de réminiscences du Koran. Quand il écrit, c'est généralement pour demander des objets européens, des bouteilles de champagne, des médicaments. « Mon cher ami, si « vous venir me voir apporte moi un peu, je vous prie, « de cette metsine pour le clou et de quinquina. » Il se

répand en effusion de reconnaissance envers la France : « Mon cher ami, rappelez-vous qu'à la Grande-Comore « il y a des hommes qu'ils ne son pas très bien civilisé. « Comme disent les Français que petite à petite loiseau « fait son ni, ce pays-ci connaît petite a petite la civi- « lisation européenne. » Puis ce sont des billets intimes, où il prie M. Humblot d'intervenir pour le réconcilier avec son frère et sa mère; il lui envoie des vers (!) sans rime ni raison, et des dessins et des aquarelles, car Saïd Ali cultive les arts d'agrément. D'autres fois, il l'appelle à son aide. Il a bu du rhum croyant boire de la limonade; l'alcool lui brûle l'estomac; il s'imagine être empoisonné : « Une goute a rentré dans mon « ventre, si estimez mauvaise chose, donnez-moi le « contre de ce que j'ai avalé ». Cependant la lune de miel ne tarde pas à tourner à l'aigre. Le sultan est toujours exquis, en apparence, mais ses actes ne sont pas d'accord avec ses paroles. Des pièges sont dressés à M. Humblot; il franchit un pont de lianes jeté sur un précipice, le pont s'écroule derrière lui; des assassins sont postés sur son passage. Il demande justice et protection au sultan comme résident de France. Saïd Ali proteste de son dévouement, mais les criminels ne sont point inquiétés. Sur ces entrefaites, une révolte éclate dans l'île. Saïd Ali, menacé par ses sujets, s'enfuit sous des habits de femme. L'émeute est apaisée grâce à l'intervention des troupes françaises; le souverain rentre dans ses États pacifiés, mais, au lieu d'être reconnaissant du concours qu'on lui a prêté, il n'a dans le cœur que de la haine. Il ne se sent plus le maître chez lui. Il devient une sorte de roi constitutionnel; il ne peut plus commettre les exactions qu'il se permettait jadis : confisquer les troupeaux et s'approprier le bien d'autrui. Le résident Humblot est obligé de le maintenir dans le respect de la foi jurée. De là, une irritation croissante. Saïd Ali, malgré ses

coquetteries, n'avait jamais beaucoup aimé ses trois hôtes blancs. Maintenant, il les abhorre et n'attend qu'une occasion de le leur prouver.

« Concevez-vous notre situation? D'un côté, le sultan, tourmenté d'un sourd besoin de vengeance, la population indécise et plutôt mal disposée; de l'autre, le gouvernement français nous ordonnant de faire notre devoir, d'organiser le protectorat et d'établir les impôts... »

Il fallait bien obéir... M. Maurice Doge, investi officiellement des fonctions de percepteur, se met en campagne pour opérer le recensement de l'île. Il s'en va de village en village, invitant les habitants à défiler devant lui. Les hommes obtempèrent sans trop de difficulté, les femmes résistent, car la loi mahométane leur défend de sortir de leur demeure. Il est nécessaire aussi de relever le nom et l'âge des enfants, mâles et femelles. On promet un sou de gratification aux petits garçons, deux sous aux petites filles. Le percepteur, après mille péripéties, arrive au bout de sa tâche. Mais la plus rude corvée reste à accomplir. Il s'agit de percevoir les 2 roupies 1/2 (un peu moins de cent sous) que chaque Comorien doit verser dans les caisses de l'État. Ils n'ont pas d'espèces monnayées; ils proposent de s'acquitter en nature. Ils amènent des bœufs, des chèvres, des animaux sauvages ou domestiques, qui sont dirigés, tant bien que mal, vers la résidence. Les malheureux colons, y compris la vaillante Mme Humblot qui était venue rejoindre les siens, se démènent au milieu de ces embarras... Et ils ont juste le temps, entre deux tournées, de jeter un rapide coup d'œil à leurs cafés, à leurs cacaos, à leurs vanilles...

Le dénouement approchait. Un jour, M. Humblot longe sur son bourricot un sentier bordé de fourrés épais. Un individu qui le guettait l'attaque traîtreusement et le perce de plusieurs coups de sagaie avec tant de violence, que l'arme se casse et que le fer reste

fixé dans la blessure. M. Humblot avait le foie perforé, l'abdomen traversé de part en part. Il eut la force de décharger ses pistolets, d'appeler au secours, avant de tomber évanoui. On le ramasse à demi mort. Son beau-frère, M. Legros, s'improvisant chirurgien pour la circonstance, remet en place les entrailles qui s'échappent de la plaie, il taillade le foie et en oublie un morceau sur une assiette. C'est le premier objet qu'aperçoit Mme Humblot en entrant dans la hutte où son mari agonise! Il ressuscite, mais sa guérison ne sera jamais complète... Quelques mois plus tard, M. Doge, à son tour, est frappé d'une manière plus cauteleuse. Saïd Ali l'invite à déjeuner et lui offre un ragout de cabri, accommodé par sa favorite. Le mets est appétissant, M. Doge s'en régale, et il remarque — trop tard — que le sultan n'en a point mangé. Il est pris, aussitôt après, de douleurs d'entrailles qui vont s'aggravant, malgré une énergique médication, et nécessitent son retour en France... Ces attentats méritaient un châtiment. Saïd Ali est déposé et condamné par les autorités françaises. Voici où nous en sommes aujourd'hui. Un nouveau résident a éte nommé au lieu et place de M. Humblot, qui n'est plus qu'un simple colon, sans qualité officielle. Saïd Ali, détenu à la Réunion, jure qu'il est innocent et demande à grands cris qu'on lui rende son royaume. On devine dans quelles dispositions il y rentrerait, si l'on avait la faiblesse de l'y laisser revenir. Nos compatriotes n'auraient plus qu'à tendre la gorge et le flanc aux coups de sagaie.

Tout cela n'est guère réconfortant; si les Français qui s'expatrient sont exposés à de tels périls, on comprend qu'ils aiment mieux planter des choux à l'ombre de leur clocher. Je demande à M. Humblot :

« Pourquoi échouons-nous, là où réussissent les Anglais? Pourquoi sommes-nous de mauvais colonisateurs? »

Il se fâche pour tout de bon, ses yeux lancent des éclairs. Saïd Ali, en personne, l'eût interpellé qu'il ne répondrait pas avec plus de véhémence.

« Toujours cette sotte calomnie! Nous serions d'excellents colonisateurs, si l'administration nous y aidait... Elle nous entrave, elle nous gêne... J'ai tort, sans doute, de parler aussi nettement, mais tant pis! Je dirai la vérité. Le fonctionnaire colonial, qui devrait être l'allié du colon, est neuf fois sur dix son pire ennemi. »

Le grand argument est lâché. M. Humblot n'est pas le seul à formuler ces plaintes. Elles s'élèvent trop souvent. L'agent anglais envoyé par son gouvernement dans les colonies protège quand même ses nationaux, fussent-ils encore moins recommandables. Ils sont de sang britannique, et cela suffit. Certains de nos fonctionnaires sont animés d'un esprit très différent; ils sont jaloux, tatillons, ombrageux; ajoutez qu'ils ignorent ou méconnaissent les mœurs du pays qu'ils sont appelés à régenter... Ils s'imaginent que l'on peut traiter les nègres de la Côte d'Ivoire comme nos vignerons de la Côte-d'Or.

Sur ce chapitre, M. Humblot ne tarit pas. Il me cite des cas bien étranges où cette erreur s'est produite; il me narre l'histoire héroï-comique du *maître d'école* des Comores. On pensa en haut lieu qu'il était convenable d'envoyer un instituteur primaire auprès des Comoriens, pour leur enseigner les beautés de la langue française. Les habitants de Mouroni (la capitale) virent débarquer un brave garçon qui traînait après lui des instruments de forme insolite, des tableaux noirs, des pupitres, des tables, des tabourets. L'instituteur avait eu l'extrême prévoyance d'apporter avec lui son *matériel scolaire*!

Il s'installa dans une cahute et convia les adolescents des deux sexes à venir savourer le fruit de la science.

Ils s'abstinrent de se rendre à l'invitation; ils craignaient qu'on ne voulût les faire changer de religion. Le maître d'école demeura seul à contempler ses cartes géographiques. Il n'eut qu'une seule élève, la sœur de Saïd Ali, qui s'était prise d'amour pour sa blonde chevelure. Saïd Ali s'empressa de mettre un terme à cette coupable inclination, en enfermant sous triples verrous l'ardente princesse. Notre magister, désespérant d'amadouer la jeunesse mouronienne, troqua sa pacotille contre un fusil de chasse et se fit trappeur. Ainsi se termina cette tentative pédagogique. L'enseignement gratuit et obligatoire n'est pas près de régner dans l'archipel des Comores. C'est folie de rompre brusquement avec des traditions séculaires, de vouloir plier des êtres barbares à des pratiques civilisées. Ces changements ne s'accomplissent qu'en vertu d'une lente évolution. L'abolition immédiate de l'esclavage est une utopie du même genre.

« Vous pensez, observe ironiquement Léon Humblot, qu'un esclave est heureux quand vous lui rendez, du jour au lendemain, la liberté? Pure illusion! Il n'en jouit pas, car il est incapable de s'en servir. Autant émanciper un écolier de douze ans et lui laisser la disposition de son patrimoine! »

Et il ajoute en riant :

« Nous aimons trop les romans, en France; nous avons trop lu la *Case de l'oncle Tom*! » [1]

1. En réponse aux pages qu'on vient de lire le sultan Saïd Ali a envoyé au directeur du *Temps* un long mémoire, où il proteste avec la dernière énergie contre les allégations de M. Humblot et l'accable d'invectives. Tout en prenant acte de ces déclarations, nous ferons remarquer que la déchéance du sultan a été maintenue et que le gouvernement français, après enquête, n'a pas cru devoir lui rendre la liberté.

L'ENNEMI DU TABAC

Il paraît que le nombre des Français qui fument s'est accru dans de fortes proportions. Durant la seule année 1896, ils ont versé au Trésor 393 millions de francs, soit 12 millions de plus qu'en 1895. C'était le cas d'aller rendre visite à M. E. Decroix, fondateur et président de la Société contre l'abus du tabac, et de lui demander son sentiment sur cette fâcheuse progression. L'honorable président habite rue Bonaparte, un modeste appartement, d'où l'on domine la place Saint-Germain-des-Prés. M. Decroix est un apôtre, et, comme tous les apôtres, il a fait vœu de pauvreté. Tout ce qu'il possède passe dans son œuvre. Je vois, tout de suite, à l'inspection de son logis, qu'il n'attache qu'une médiocre importance aux menues élégances de la vie. Un lit de fer, un crucifix cloué au mur, un bureau surchargé de paperasses, quelques fauteuils de reps, des vases de fleurs artificielles sur la cheminée, et des photographies jaunies en des cadres de fausse écaille; un harmonium ouvert avec un recueil des chansons de Nadaud. C'est le logis d'un célibataire qui vieillit au milieu de ses souvenirs. M. Decroix en personne est venu m'ouvrir. Sa tête est toute blanche; il

a l'œil vif et franc, le teint animé; il porte la moustache et l'impériale, et ressemble à un chasseur d'Afrique d'Horace Vernet. Il est sanglé dans une redingote, dont la boutonnière fatiguée s'avive d'une rosette (M. Decroix est officier de la Légion d'honneur); il est chaussé de bottes à l'ordonnance. Tout en lui trahit l'ancien militaire. D'ailleurs, j'aperçois, dans un coin du salon, un uniforme chamarré de croix, étendu sur une chaise.

« Vous regardez ma défroque, me dit-il en souriant. J'ai pris ma retraite comme vétérinaire principal. Mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Que demain la guerre soit déclarée, et je vole à la frontière, comme un conscrit. Mon fourbi est prêt, mon dolman brossé, mon sabre aiguisé, je n'aurai qu'à boucler mon ceinturon! »

Je félicite M. Decroix de sa vaillance : « Mais quel âge avez-vous donc? » Il m'avoue qu'il a soixante-seize ans. Il n'en paraît pas plus de soixante. Je lui réitère mes compliments.

« Voulez-vous savoir mon secret? poursuit-il. C'est bien simple. Je ne fume pas et je me nourris de viande de cheval. Jamais il n'entre ici ni tabac, ni veau, ni bœuf, ni mouton. Imitez cet exemple, vous deviendrez centenaire. »

Cette confidence me jette dans un grand étonnement. Je connaissais, en M. Decroix, l'antitabagiste, je ne connaissais pas l'hippophage. Or, tous deux sont intimement unis. M. Decroix s'éprenait de la viande de cheval en même temps qu'il se dégoûtait du caporal supérieur; il reçut un double coup de foudre et découvrit qu'il avait deux missions à remplir : exterminer le tabac et proclamer l'excellence culinaire de la race chevaline. Il m'a conté par le menu l'histoire de cette étonnante conversion. Son récit, coupé de digressions nombreuses, a duré plus d'une heure. Mais je ne m'en

plains pas, car je l'ai trouvé très pittoresque. Et la belle âme de M. Decroix s'y est peinte tout entière.

Ceci remonte à une époque lointaine... 1845... M. Decroix se trouvait en Algérie, au 3e chasseurs, sous les ordres du général Prémonville... Une expédition au désert est décidée. Elle devait durer un mois ; elle s'éternise pendant quatre-vingt-dix jours. Les provisions sont épuisées. Les soldats fricotent au petit bonheur et mangent ce qui leur tombe sous la main. Ils endurent avec bonne humeur ces privations, mais ne peuvent se consoler de n'avoir plus de tabac. En désespoir de cause, ils bourrent leurs pipes avec des crottes de gazelle. Ici, le narrateur s'interrompt pour décocher à son ennemi un trait perfide :

« On assure que la crotte est ce qui rappelle le mieux le tabac!... »

Le jeune vétérinaire du 3e chasseurs, couché sous la tente, observait ce spectacle et s'abandonnait à de graves méditations; il gémissait sur la tyrannie de ce besoin factice qui ravalait les hommes au rang des brutes; et déjà se formait dans son esprit le dessein de l'extirper. Un autre événement l'affermit dans cette résolution et le voua décidément à l'apostolat. Il se trouvait, quelques années plus tard, sur la frontière du Maroc avec le général de Martimprey. Le détachement, isolé, décimé par le choléra, subissait d'atroces souffrances. Une épidémie se déclara sur les bêtes de somme. Les malheureux troupiers, réduits à se repaître de chairs malsaines, mouraient comme des mouches. M. Decroix eut l'idée de tuer son fidèle coursier, qui s'était blessé au pied, et d'y découper un bifteck et de le faire rôtir. Ses compagnons ne voulaient pas toucher à ce mets nouveau pour eux. Ils finirent par surmonter leur répugnance et déclarèrent que l'entrecôte de cheval égalait en suavité le plus succulent filet de bœuf. Ce soir-là, la pensée de M. Decroix s'éleva

vers le Seigneur. Il le remercia de ses bontés, puis, étendant la main, il proféra un serment terrible :

« Je jure, s'écria-t-il, de consacrer tout ce que Dieu a mis en moi d'intelligence et de courage à l'accomplissement de deux œuvres, qui seront désormais le but de mon existence : l'abolition du tabac et le triomphe de l'hippophagie ! »

M. E. Decroix m'a pris la main, affectueusement.

« Ah ! monsieur, qu'il est donc difficile de faire le bien. Depuis quarante ans que je lutte, je ne suis pas encore arrivé au bout de ma tâche ! »

Dès son retour à Alger, ayant échappé par miracle au choléra, l'intrépide vétérinaire commença sa croisade. Et, dès le premier jour, il vit qu'il aurait à compter avec la méchanceté humaine. Il lut un rapport sur le « cheval comestible » devant la Société de médecine, et un autre rapport sur les dangers du tabac devant la Société d'agriculture. Ces rapports, quoique estimables, furent accueillis par des lazzis inconvenants. M. Decroix comprit qu'il lui fallait diviser son effort et ne pas suivre deux lièvres à la fois. Il laissa dormir la nicotine et se voua exclusivement à son second « dada » (jamais mot ne fut plus juste). Il entreprit ses collègues qui lui rirent au nez, il tâta son colonel, qui lui laissa entendre qu'il n'aimait pas les mauvaises plaisanteries. Il finit par s'adresser au chef suprême de l'armée et du peuple, à l'empereur Napoléon III. Chaque mois, il envoyait aux Tuileries une longue épître, merveilleusement calligraphiée, où il disait en substance :

« Sire, le roi Louis XVI a daigné manger la pomme de terre que lui présentait Parmentier ; permettez-moi de servir sur votre table un filet de cheval. Et, comme votre auguste prédécesseur, vous aurez vaincu le préjugé et assuré le bonheur de vos sujets. »

Les premières missives demeurèrent sans réponse.

Mais la cinquième eut un meilleur sort. M. E. Decroix reçut une lettre le conviant à comparaître devant le général Rolin, officier d'ordonnance de Sa Majesté. Il boucle sa malle, met son plus bel uniforme, et, le cœur palpitant de crainte et d'espoir, se présente au palais.

« Vous demandez le général Rolin? Suivez-moi. Il a recommandé qu'on ne vous fît pas attendre. »

Serait-ce vrai? Eh quoi! tant de prévenance! M. Decroix sent son âme se fondre d'attendrissement. Une porte s'est entre-bâillée. Il se trouve, lui, gauche et timide, en présence d'une douzaine d'officiers supérieurs en grande tenue. Celui qui préside se lève, en l'apercevant, et, le poil hérissé, l'œil furieux, le verbe sec et tranchant :

« C'est vous qui avez la prétention de faire manger à Sa Majesté de la viande de cheval?

— Mais, mon général...

— Jamais, entendez-vous, Sa Majesté ne mangera de la viande de cheval!

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant!...

— Toutefois, mon général...

— Et de quoi vous mêlez-vous?... Ça vous regarde, ce que mange l'empereur? Allez! rompez!... Et quand vous écrirez désormais, tâchez de passer par la voie hiérarchique, ou bien vous aurez affaire à moi. Du reste, je vous conseille de ne plus écrire. »

L'infortuné Decroix s'inclina, fit demi-tour et regagna son corps. Un autre se fût laissé décourager. Il redoubla de vaillance. Il se mit en rapport avec Geoffroy Saint-Hilaire qui lui fut d'un grand secours. Il organisa, le dimanche, à ses frais, des déjeuners « de cheval » auxquels il invitait les soldats de bonne volonté et parfois des mendiants de la rue. Tant de persévérance devait être récompensée. On autorisa l'ouverture d'une boucherie hippophagique, qui pros-

péra. D'autres s'installèrent. Présentement, il en existe plus de deux cents. Et il s'en crée de nouvelles, tous les jours. M. Decroix s'en réjouit pour les hommes et pour les chevaux; il aime, d'un égal amour, les chevaux et les hommes. Je ne puis m'empêcher de lui faire remarquer que c'est une singulière façon d'aimer les animaux que de les envoyer à l'abattoir :

« Croyez-vous qu'il soit plus charitable de les laisser mourir à la peine? Nous tuons les chevaux pour les manger, mais nous les tuons sans douleur, et, avant de les tuer, nous les engraissons, nous leur procurons quelques semaines de bien-être. Vous ne voyez plus de nos jours ces affreuses haridelles dont les jambes flageolaient entre les brancards des fiacres. On s'en débarrasse avant qu'elles soient étiques; et l'on fournit ainsi aux ouvriers, aux bourgeois économes, une viande exquise et de prix très modéré. »

M. E. Decroix s'arrête un moment pour souffler. Est-ce la chaleur du discours ou la vertu de la viande chevaline? Les couleurs de la santé brillent sur son visage. Il est tout heureux de me conter ses aventures. Il arrive enfin au plus héroïque de ses travaux...

L'hippophagie ayant triomphé, l'obstiné vétérinaire défia l'Hydre menaçante qu'il s'agissait d'immoler. En 1878, fut fondée l'*Association française contre l'abus du tabac*, mais on eut l'imprudence d'en ouvrir l'accès trop largement. De faux frères s'y glissèrent, tout au moins des frères trop zélés, qui voulurent la transformer en une sorte de société de tempérance, et lutter contre la débauche et l'alcool. Les choses se gâtèrent. Les anti-alcooliques et les anti-tabagistes se gourmèrent, se disputèrent le fauteuil de la présidence. Il y eut des intrigues de couloirs, des groupès et des sous-groupes, tout comme à la Chambre des députés. M. Decroix, qui se trouvait en garnison à Lyon, prenait le train le samedi soir et couchait deux

nuits de suite en chemin de fer, pour assister aux séances. Sa ferveur excita des jalousies, on le tint à l'écart. Il se révolta. Il provoqua un schisme. Nouveau Luther, il se sépara de l'Église mère et opposa à l'*Association française contre l'abus du tabac*, la *Société contre l'abus du tabac*, qui fut autorisée le 17 février 1877 (date inoubliable!). Ses amis le suivirent. Mais ses ennemis, furieux, cherchèrent à se venger. Ils le dénoncèrent au ministre de la guerre comme un agitateur dangereux. Il donna sa démission en 1878, et, libre de ses actes et de ses discours, il s'attacha au succès de l'œuvre.

Elle compte, après vingt ans d'exercice, un millier d'adhérents et possède plus de 80 000 francs en argent liquide. Elle est donc fort prospère. Et M. Decroix en parle avec orgueil. C'est son enfant, il l'a dotée, et, bien loin d'en tirer profit, il verse tous les ans, dans la caisse sociale, la moitié de sa pension de retraite. On ne saurait être plus désintéressé. Je m'explique maintenant la médiocrité de ce logis, et je contemple avec respect cette redingote blanchie aux coutures et ces fenêtres sans rideaux et ces meubles en détresse. M. Decroix est un martyr de la Foi. Elle le soutient dans les épreuves et l'affermit contre les tentations.

« Bah! reprend-il d'un ton gaillard. Je m'en suis toujours tiré, en économisant sur le café, le théâtre et la « femelle! »

Je suppose que ce dernier chapitre n'entre plus que pour mémoire dans les préoccupations de M. Decroix. Mais, au temps jadis, quand il était brillant vétérinaire dans les garnisons d'Afrique, le sacrifice était plus douloureux... Peut-être, alors, savait-il être aimé pour lui-même... Jetons un voile sur ces mystères et revenons à la société. Je voudrais demander au vénérable président, quels résultats pratiques elle a obtenus. Jusqu'ici son action semble avoir été ineffi-

cace. Je suppose que M. Decroix doit considérer comme un désastre pour elle la déplorable augmentation tabagique de l'an passé. Il n'est pas aussi pessimiste.

« Assurément je déplore cet accroissement qui coïncide (remarquez-le) avec les progrès de la dépopulation. Pendant dix ans, de 1884 à 1894, la consommation était restée stationnaire. Les douze millions de 1896 m'affligent et me réjouissent, car ils me démontrent la nécessité d'agir. Si notre ligue n'existait pas, il faudrait l'inventer. Puisqu'elle existe tirons-en parti, redoublons d'énergie. Voulez-vous m'accompagner au siège social? C'est tout à côté, rue Saint-Benoît. Et il me serait agréable de vous remettre quelques brochures. »

M. le président s'est coiffé de son chapeau, brossé à rebrousse-poil; et sans s'inquiéter de l'aigre vent qui souffle et de la pluie d'hiver qui fouette les vitres, il descend dans la rue en redingote. Il ignore l'usage des paletots. Voilà ce que c'est que de ne point fumer. On offre un corps de bronze aux intempéries! Tout en trottinant auprès de lui, je risque quelques objections. M. Decroix établit un lien entre la dépopulation et l'abus du tabac. Pourtant les Allemands sont de grands fumeurs. Et ils ont une copieuse progéniture.

« J'attendais l'argument, me dit M. Decroix, c'est celui que l'on nous jette dans les jambes. Il est enfantin. Je vais y répondre tout de suite : 1° le tabac allemand est moins chargé de nicotine que le tabac français; toutes les feuilles de la plante sont utilisées; elle n'est pas ébranchée comme chez nous; 2° les Allemands font entrer dans leur fabrication des matières étrangères et adoucissantes; on croit fumer du tabac pur, on fume un mélange de tabac et de betterave et cela est moins funeste; 3° les Allemands se servent de très longues pipes, dans le tuyau desquelles le poison se

dépose en grande partie; et ainsi il ne pénètre pas dans l'organisme; 4° les Allemands boivent, en fumant, des litres de bière, et ce liquide entraîne dans son torrent et balaie la nicotine. »

Cette conférence est débitée sans hésitation, avec une autorité magistrale. Il est visible que M. Decroix est armé de pied en cap et qu'aucune observation ne le saurait entamer. Tandis qu'il ouvre la porte de son bureau, je hasarde encore une remarque incongrue :

« Pensez-vous vraiment que le niveau intellectuel de l'humanité se soit abaissé, depuis que le tabac est en usage? »

M. Decroix repart vivement :

« Songez à ce que serait l'humanité, si elle ne fumait pas! Elle n'a pas tiré parti de la moitié de ses découvertes. Elle s'est abrutie et abêtie à plaisir. N'en doutez pas, cher monsieur, le tabac est le père de tous les vices. C'est par le tabac que l'enfant débute dans la mauvaise voie, pour le tabac qu'il profère son premier mensonge, et qu'il commet son premier larcin... Tabac! tabac! fléau de Dieu! »

Je courbe la tête sous ce débordement d'éloquence. M. Decroix profite de mon accablement :

« Alors, je vous inscris comme membre? »

En vain, veux-je me défendre. M. Decroix déploie une liste où figurent des noms illustres et des noms obscurs, Alexandre Dumas fils, de l'Académie française, et M. Victor Tétard, « boucher hippophagique ». Je ne serai point là en mauvaise compagnie. Cependant un scrupule me retient :

« Je ne suis pas digne d'être des vôtres. Je suis (vous-l'ai-je dit?) un misérable fumeur!... »

Le président sourit avec mansuétude.

« Bah! je puis bien l'avouer entre nous, la plupart de nos sociétaires fument! Promettez-moi seulement de vous limiter à deux cigares par jour... »

Ai-je promis?... Je ne sais trop!... A peine ai-je eu le temps de ressaisir mes esprits. Et déjà je suis couché sur un registre, catalogué, nanti d'une carte d'identité, couleur d'azur, qui équivaut à un brevet de vertu ; me voilà ligueur malgré moi...

Allah! protège la sainte cause!

LES THÉORIES DE LEMICE-TERRIEUX

Je suis allé voir le monstre en son antre [1]. M. Lemice-Terrieux occupe, non loin de l'Odéon, un sixième étage, d'où il domine Paris. Il contemple ainsi de haut ses victimes. Tout en gravissant l'escalier je me remémorais ce que j'avais lu et entendu raconter sur cet étrange personnage. Il se nomme Paul Masson, il est ancien magistrat, il a siégé comme juge à Bône, à Tlemcen ; il fut président du tribunal de Chandernagor, et c'est de ce poste éminent qu'il lança sa première mystification, la première dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il envoya au *Figaro* une lettre signée Joseph de Rozario, où il retraçait en termes pathétiques l'expulsion des jésuites de Chandernagor, en exécution des décrets du 29 mars. Cette narration fit grand tapage ; la polémique s'en empara. Le gouvernement ému prescrivit une enquête et s'adressa au président Paul Masson pour avoir des renseignements sur le prétendu Joseph de Rozario. Il ne pouvait mieux tomber !

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, Lemice-Terrieux a quitté la terre. On n'a pas oublié les circonstances singulières et tragiques de sa mort.

De ce jour, naquit la vocation de Lemice-Terrieux. Il dépouilla la toge, revint en France, se fit bâtir à Meudon une maison moresque, auprès de la villa du peintre Jules Garnier, son ami. Il partagea dès lors ses loisirs entre la fumisterie et l'érudition, collaborant à l'*Intermédiaire des chercheurs*, travaillant au catalogue de la Bibliothèque nationale, posant sa candidature à l'Académie, sollicitant du président de la République la place de bourreau en remplacement de M. Deibler.

Cet homme doit habiter un logis qui lui ressemble, un logis incohérent... M'y voici... Une porte bâtarde sur laquelle est clouée une carte de visite... Je sonne... l'huis s'entre-bâille... Une voix courtoise me souhaite la bienvenue. M. Lemice-Terrieux en personne est venu m'ouvrir, il me guide en ses appartements où règne une propreté méticuleuse. La bibliothèque est admirablement rangée, quelques bibelots sont disposés avec coquetterie sur la table, quelques estampes clouées au mur. Je puis me croire transporté chez une vieille rentière de province; il n'y manque que le chat et le perroquet. Il frise la cinquantaine — ce qui est un âge assez avancé pour un émule de Cabrion. Il a le regard franc, les dents très blanches; il parle lentement, avec un léger accent alsacien; sa parole est parfois hésitante, surtout quand il exprime des idées générales; d'assez longs silences coupent ses discours. Sa tête change de caractère, selon qu'on la voit de face ou de côté. M. Lemice-Terrieux (soit dit sans l'offenser) a exactement le profil d'un chimpanzé. Peut-être existe-t-il un secret rapport entre son profil et son humeur. Il est un peu singe au moral comme au physique.

« Ainsi c'est bien à M. Lemice-Terrieux que j'ai l'honneur de parler?... »

Il sourit... Et dans ce sourire je vois passer comme

une lueur de douce ironie... Il semble me dire : « Assurément, je suis le grand fumiste des temps modernes, et vous croyez, chétif, déchiffrer mes secrets? Vous n'en saurez que ce que je voudrai. Je suis impénétrable comme le sphinx... » Nous nous regardons, un moment, sans parler. Ainsi deux adversaires se mesurent avant d'engager l'épée. Puis bruquement il s'écrie :

« J'affirme, cher monsieur, qu'il n'y a pas au monde une plus vive jouissance que de se moquer du public! »

Et il ajoute, sans se départir de son sang-froid :

« Je suis indigné qu'on m'ait attribué la dépêche de Guillaume II relative à la mort de Jules Simon; c'est une détestable facétie... » Il continue de sourire, ce qui signifie en bon français : « Après tout, cela m'est indifférent. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. »

Oui, M. Lemice-Terrieux est ravi de son sort; il n'en connaît pas de plus enviable. Entre nous, je le suppose un tantinet grisé par tout le bruit qui se fait autour de lui. On le discute, on le met en scène; le chroniqueur Willy lui a consacré un article de revue substantiel et documenté. Il n'en faut pas davantage pour exalter la vanité qui sommeille au fond de tout homme de lettres — eût-il été président à Chandernagor! M. Lemice-Terrieux est convaincu de l'utilité de sa mission sociale; il a la prétention d'être un philosophe et, sans qu'il y paraisse, un bienfaiteur de l'humanité. Il se flatte, sinon d'avoir inventé un genre, du moins de l'avoir porté à la dernière perfection. Et il voudrait qu'on le traitât avec moins de dédain. La mystification égale en noblesse les plus hautes manifestations de l'esprit; elle est une des formes de la critique. Jugez plutôt... Trois poètes ridicules postulent pour entrer à l'Académie. Lemice-Terrieux leur fait écrire, à tous trois, le même jour, une lettre, où ils déclarent se désister. Ne met-il pas en relief, par ce moyen ingénieux, l'excès de leur infatuation? Et

que d'autres leçons il a données! Il a attribué au général Boulanger des paroles mémorables qui ont été traduites dans toutes les langues; il a rédigé les mémoires de Bismarck et pétri à son idée l'âme du chancelier; il a transformé des avares en prodigues et s'est amusé des transes de la police en la lançant sur de fausses pistes, à seule fin d'aiguiser sa sagacité. Il tient entre ses doigts les fils qui font manœuvrer ces marionnettes; ils viennent se concentrer en cette mansarde du boulevard Saint-Michel. Il les agite à son gré. Il jette, du haut de son balcon, sur la cité, le mot qui allume les discordes et met aux prises les intérêts et les vanités. Et tandis que l'œuvre s'accomplit, l'auteur se frotte les mains et s'épanouit dans l'estime de soi-même. M. Lemice-Terrieux m'expose gravement ses théories.

« Je satisfais de la sorte au besoin de mystère qui est en moi, et qui existe, je pense, chez tous les hommes. Accomplir un acte et ne point le révéler; ne l'avouer qu'à demi et laisser planer un doute; garder à part soi un petit coin d'ombre où jamais nul regard ne pénétrera : cela est exquis. On m'a prêté beaucoup de facéties dont je ne suis pas coupable. Je n'ai point écrit le fameux billet par lequel M. Osiris attribuait cinquante mille francs au Salon du Champ de Mars. J'en ai désavoué la paternité; on n'a pas ajouté foi à mon démenti... Vous-même, en ce moment, vous ne savez pas au juste si je vous trompe ou si je suis sincère. Et votre perplexité me rend heureux. Avouez que mon art est plus délicat que celui des Sapek et des Viviers. Ceux-ci pratiquaient la fumisterie en action; ils jouaient un rôle. Ils se livraient à la risée des foules. Moi, je demeure dans la coulisse. C'est par le verbe que j'agis sur elles!... »

Le plus beau jour de sa vie fut, pour M. Lemice-Terrieux, celui où l'une de ses œuvres eut l'honneur

d'être déposée sur le bureau de l'Académie des sciences. La catastrophe de Saint-Mandé venait d'affoler Paris. Une brochure parut, encadrée de noir, intitulée « les *Trains éperons*, projet d'un dispositif aussi commode qu'infaillible pour prévenir tout accident de chemin de fer ». L'auteur dédiait son opuscule aux « mânes de sa chère tante, écrasée à Saint-Mandé », et proposait d'établir désormais en avant de chaque train un plan incliné muni de rails, partant du niveau de la voie et suivant le sommet de la locomotive et des wagons. Avec ce système, plus de collisions possibles. Les trains, au lieu de se heurter, passaient élégamment au-dessus les uns des autres, imitant dans leur allure le jeu du saut-de-mouton. Un grossier schéma accompagnait ce travail. Lemice-Terrieux s'était faufilé à la séance. Quand il vit son humble volume entre les mains de M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel, il éprouva un grand saisissement. M. Bertrand le feuilleta d'un doigt distrait et prononça cette phrase : « Renvoyé à la commission des chemins de fer! » Lemice-Terrieux faillit mourir de joie : il venait de duper la plus illustre compagnie de l'univers! Napoléon ne fut pas plus heureux après avoir gagné la bataille d'Austerlitz!...

Comment s'exécutent les mystifications? Quelles sont les conditions où elles doivent s'accomplir, pour avoir leur plein effet? J'ai forcé Lemice-Terrieux, le poing sur la gorge, à me dévoiler ses procédés. Me voyant déterminé à la violence, il s'est exécuté de bonne grâce. Il m'a confié que le bon fumiste devait être un excellent psychologue, choisir le moment favorable et tâter le pouls de l'opinion avant de lancer son brûlot. Pour qu'une mystification réussisse, il faut qu'elle soit mûre, qu'elle soit *dans l'air*, que le public l'attende inconsciemment, qu'elle réponde à un état d'âme général.

« Plusieurs de celles que j'ai tentées ont fait long feu, parce que j'avais commis des erreurs de diagnostic. Un jour, j'ai déclaré que j'inspirais Mlle Couédon et que cette voyante était mon élève. Ce bruit fallacieux est tombé de lui-même. Le peuple, épris de merveilleux, préférait croire à l'intervention de l'ange Gabriel. Au contraire, pour Boulanger, j'ai deviné juste. Il avait énervé et fatigué les trente-huit millions de Français. Ils accueillirent avec empressement les inepties prudhommesques que je mettais sous sa plume. On était enchanté de trouver un prétexte de se « payer la tête du brav' général »...

Pour ce qui est des moyens matériels d'exécution, ils sont innombrables. Il en est de prompts et il en est de sournois, qui éclatent brusquement ou qui cheminent sous terre. Tous les véhicules sont susceptibles d'être employés selon les cas, la poste, le télégraphe, le pigeon voyageur, l'aréostat, ou même la parole humaine. Une rumeur, adroitement semée et volant de bouche en bouche, arrive à son but. La lettre est excellente; la dépêche vaut mieux, car il est difficile d'en contrôler la provenance. Quelquefois, le mystificateur élabore son plan durant des mois, d'autres fois il le réalise sur l'heure. On se rappelle la fausse lettre de M. Lacaussade, envoyée à M. Jules Lemaître. M. Lemice-Terrieux n'en était pas l'auteur, mais il résolut de s'en emparer; il envoya sans tarder un petit bleu au critique qui l'accuellit avec un soupçon d'impatience et une longue épître qu'il reproduisit dans son feuilleton. Au bout de huit jours, l'affaire était si bien embrouillée qu'on ne pouvait plus s'y reconnaître ni distinguer le vrai du faux Lacaussade, ce qui était de Lemice-Terrieux et de cet autre fumiste. dont l'état civil ne sera jamais sans doute établi. Mais admirez l'adresse du scélérat. Il eut soin d'expédier sa missive au dernier moment, pour que l'esprit subtil

de M. Jules Lemaître n'eût pas le loisir de flairer la supercherie. C'est là une précaution essentielle. La victime ne doit pas avoir le temps de se ressaisir. Lorsque les secrétaires de rédaction sont dans le feu de la mise en page, leur méfiance naturelle est endormie, ils hésitent et se décident, n'ayant pas des moyens immédiats d'investigation. Ajoutons que leur scepticisme, mis en éveil par tant de déconvenues, est devenu intraitable et qu'ils se laissent difficilement tromper.

« Après l'incident Jules Simon, me dit M. Lemice-Terrieux, il n'y a rien à frire, pendant au moins six semaines... Mais patience! patience! En attendant de rentrer dans la vie active, je range mes paperasses. »

Il est allé chercher un gros registre où sont collés et classés les nombreux articles qui lui furent dédiés. Il soigne sa gloire. Cet homme qui aime le mystère ne hait pas la publicité. Et ainsi n'échappe-t-il pas au ridicule qu'il épanche sur ses contemporains. Il accorde à une besogne stérile et qui peut être en certains cas malfaisante, une importance démesurée. Tandis que je parcours ses cahiers, son éternel sourire me poursuit.

« Vous trouvez que le but auquel je m'attache n'est pas en proportion de l'effort que je m'impose? Vous êtes étonné que j'éprouve tant de satisfaction à vivre dans le mensonge! Mais, songez-y, le mensonge nous entoure... Le passé, le présent ne sont qu'illusion. Les événements les plus proches de nous sont enveloppés de nuages. On n'est pas d'accord sur la mort de Gambetta, sur la maladie de Napoléon III. Il est reconnu que les mots attribués aux rois, aux princes, aux grands capitaines sont pour la plupart apocryphes. Il est douteux que François Ier et Henri IV aient prononcé les paroles qu'on leur prête. Donc, cher monsieur, ne m'accusez pas d'imposture. En créant des légendes, je fais de l'histoire à ma façon. Telle

de mes inventions d'aujourd'hui sera la vérité de demain... »

M. Lemice-Terrieux s'est échauffé; son œil noir a dardé des étincelles; mais cette flamme s'éteint. Il retombe dans son flegme.

« Au reste, je suis un peu fatigué de ce métier. J'attends, pour me retirer, qu'un autre Lemice-Terrieux, plus malin que moi, amuse la galerie à mes dépens. Je n'ai encore été mystifié par personne. N'est-ce pas inconcevable? »

LES COMÉDIES DU PÈRE-LACHAISE

M. le conservateur du Père-Lachaise m'a reçu dans son cabinet encombré de paperasses. C'est un digne vieillard jovial et décoré. Il compte trente années de loyaux services; il se trouvait déjà au cimetière, comme gardien, lors de la guerre et de la Commune. Il a assisté aux sinistres événements de 1871; il manqua d'être fusillé par les fédérés qui n'aimaient pas les fonctionnaires, fussent-ils d'humble extraction et d'importance modeste. Aujourd'hui M. le conservateur jouit en paix de sa situation élevée; il est à l'abri des révolutions; il parle avec sérénité des orages qui agitèrent sa vie. C'est un philosophe. Il a, d'ailleurs, de quoi se distraire. S'il voit entrer beaucoup de morts au Père-Lachaise, il y voit entrer beaucoup plus de vivants, et ceux-ci lui donnent la comédie.

« Oui, monsieur, il s'en passe de drôles dans mon bureau! »

Il a posé sa plume sur l'énorme registre où sont consignés les actes d'inhumation. Il s'est calé sur la moleskine de son fauteuil; il a fixé sur moi ses bons yeux rieurs. Et j'ai compris qu'il allait me faire d'importantes révélations.

Et d'abord il n'est pas satisfait des journalistes. Oh! ces journalistes! Ce sont des gens charmants, mais dont l'imagination bat la campagne. Ils ne savent qu'inventer pour amuser le public. Ils ont créé un tas de légendes qui reparaissent régulièrement, la veille de la Toussaint, et qui sont un tissu d'extravagances. Ainsi la *chasse aux lapins*. Un chroniqueur, à court de copie, s'avisa d'affirmer que les hauteurs du Père-Lachaise renfermaient une garenne et que les lapins se laissaient prendre au collet en venant brouter l'herbe des tombes. L'anecdote obtint un succès prodigieux; elle fut désormais acquise à l'histoire. En vain, envoya-t-on des démentis aux gazettes; ils ne furent pas insérés. D'ailleurs, il plaisait à la foule de croire aux lapins; ces lapins lui semblaient spirituels. Et quand la foule s'est engouée d'une idée, elle n'en démord pas facilement. M. le conservateur voudrait bien que les lapins fussent massacrés une fois pour toutes et que l'on cessât de s'en occuper. Et de même, la *princesse russe* lui cause de cruels tourments... Je suis obligé d'avouer à M. le conservateur que je n'ai jamais ouï parler de cette princesse. Il est stupéfait de mon ignorance.

« Comment! Vous ne connaissez pas la *princesse russe*? »

Elle naquit, voilà quelques années, à la troisième page d'un journal boulevardier. On y racontait, en termes mystérieux, dans le style amphigourique des romans-feuilletons, qu'une grande dame moscovite, immensément riche, s'était fait enterrer au Père-Lachaise. On décrivait son monument, une colonne, surmontée d'un dôme polychrome, et sa chapelle dallée de marbres précieux, et son cercueil en cristal de roche. On ajoutait que la princesse avait déposé son testament chez un notaire de Paris et qu'elle léguait la totalité de sa fortune (environ deux millions de

roubles) à la personne de bonne volonté qui consentirait, pendant trois cent soixante-cinq jours et trois cent soixante-six nuits, à s'enfermer auprès de son corps dans la solitude du caveau, et à ne s'en éloigner sous aucun prétexte. La princesse désirait être veillée sans interruption; elle ne s'opposait pas à ce que l'on fît à côté d'elle plantureuse chère, à ce qu'on lût des livres amusants. Mais il ne fallait point la quitter d'une seconde. Elle mettait cette condition expresse à ses libéralités. Cette fable, renouvelée de Sheherazade, fut reproduite un peu partout, en France, en Europe, en Amérique. Eh bien! le croiriez-vous? M. le conservateur a reçu des milliers de lettres lui demandant des renseignements sur la féerique princesse, et s'inquiétant des conditions à remplir pour devenir son héritière. Et l'on continue de lui écrire. Ce matin encore, le courrier lui a apporté deux missives extraordinairement naïves. L'une arrive de Londres, l'autre d'une ville de France. Je ne résiste pas au plaisir de reproduire cette dernière, en respectant l'orthographe et en supprimant la signature :

Monsieur,

Je vous prirai de bien vouloir me renseigner. Je me suis laissée dire qu'il exister un tombeau d'une princesse au cimetier du père lachaise que cette princesse aurai demander sois avant de mourire ou par testamant d'être veillée pendant une année moyennant une forte prime que déjà plusieures personne aurai essayé sans réussire. Je vous serai très obligée de bien vouloir me renseigner et si la chose est réelle de me dire quelle est lintallation pour la personne qui passerai une année dans ce tombeau et quelle sexe. Je vous prie de mexcuser je joint un tembre pour la reponce et vous remercie davance.

Recevez Monsieur mes salutation.

Mme G.

La crédulité humaine n'a pas de limites et les mystificateurs auraient tort de se gêner.

« Pourtant, a ajouté l'aimable vieillard, les journalistes ont tort de se mettre la cervelle à la torture. La réalité dépasse de cent coudées leurs plus mirifiques combinaisons. Ah! si l'un de vous pouvait écouter ce qui se dit, ici même, derrière ces guichets, d'un bout de l'année à l'autre! Positivement, c'est *à se tordre!* »

Sans trahir le secret professionnel, sans prononcer aucun nom, M. le conservateur a bien voulu m'entr'ouvrir ces secrets d'outre-tombe. Il a lâché la bride à ses souvenirs. Durant une heure, j'ai vu se dérouler la sarabande des oncles, des neveux, des gendres, des belles-mères, des maris consolés, des veuves consolables, la farce des hypocrisies et des cynismes, ayant pour fondement immuable la triste question d'argent. J'ai noté des traits de nature qui eussent fait la joie de Molière. L'autre hiver, un bourgeois de Paris, partisan de la crémation, amène sa chère moitié pour être incinérée et s'aperçoit qu'il a oublié de faire emplette d'une urne. « Vous en trouverez à deux pas d'ici, à l'entrée du cimetière, lui dit-on. Courez vite et revenez! » Le brave homme s'en va tout grelottant dans son habit noir (il gelait à pierre fendre). Il « rapplique », au bout d'un quart d'heure, le nez violet, les dents claquant de froid. En pénétrant dans le monument, il sent la bienfaisante chaleur qui rayonne autour du fourneau incandescent. Et ma foi il n'y résiste pas. « Ne pourrais-je me chauffer un peu? » demande-t-il d'une voix timide. On le laisse entrer, il s'approche de l'ardent foyer à l'intérieur duquel rôtit son épouse; son visage se détend, une douce béatitude s'y reflète, et il s'écrie, en se dégourdissant les mains à la flamme :

« C'est bon tout de même!! »

Autre scène, formant la contre-partie. Monsieur flambe dans le four. Madame, abîmée dans les larmes, attend que l'opération soit terminée. Elle témoigne le désir d'apercevoir une dernière fois les dépouilles

de celui qu'elle a perdu. On lui montre sur la toile d'amiante le résidu de la combustion. Et en apercevant cette poudre blanche comme neige, elle ne peut s'empêcher de laisser voir son admiration. Un mot malheureux lui échappe :

« Curieux ! Curieux ! C'est vraiment un beau produit. »

Elle voudrait ressaisir cette parole. Il est trop tard. Le frère du défunt lui a jeté un regard foudroyant. Voilà la guerre allumée dans la famille ! Les haines intestines, les rivalités d'intérêt ou de sentiment n'éclatent nulle part avec plus de violence qu'à l'endroit même où elles devraient s'éteindre, dans la cité de la mort, autour des croix pacificatrices. M. le conservateur du Père-Lachaise est blasé sur ce chapitre. Rien ne l'étonne plus. Lorsqu'une dame vient lui demander l'autorisation de faire changer la serrure d'une chapelle, il sait ce que cela signifie. C'est une belle-mère qui persécute sa bru ou c'est une bru qui taquine sa belle-mère. « Vous n'irez plus prier sur la tombe de mon fils, madame. — Qui m'en empêchera ? — Je saurai bien prendre des mesures ! » Il y a des mausolées où les clefs et les serrures ont été, de la sorte, enlevées et rétablies dix fois de suite. La rédaction des épitaphes est encore un excellent prétexte à dissentiments. Il suffit d'un adjectif sur lequel on n'est pas d'accord, pour déchaîner des tempêtes. Très souvent l'épitaphe est ridicule, parfois elle est injurieuse ; dans les deux cas, l'administration y refuse son visa. Pas plus tard qu'hier, un notable commerçant du quartier des Halles, devenu veuf, demandait l'autorisation de faire graver dans le marbre les deux vers connus :

> Ci-gît ma femme ! Ah ! qu'elle est bien
> Pour son repos et pour le mien !

Il était ravi de ce distique et ne comprenait pas les objections qu'on lui opposait.

« Je vous assure que ma femme en rirait tout comme moi. Elle était très gaie! »

A bout d'arguments, il proposa de remplacer la poésie par la prose et d'inscrire sur la tombe cette simple phrase :

A MA FEMME MORTE LE 1896

ENFIN!!

Il se fâcha, quand on lui fit remarquer l'inconvenance de cet *enfin* et surtout des deux points d'exclamation qui en aggravaient l'impertinence. Il menaça de porter plainte à son conseiller municipal... D'autres épitaphes sont touchantes, à force d'ingénuité; celle-ci par exemple, où se trahit l'effusion d'une âme sensible :

« De ta disparition du milieu de nous, pour qui tu « étais tout, de ta perte inattendue et soudaine, notre « beau et pauvre chien Ajax est mort de chagrin le « 31 juillet. »

Cette pieuse invocation a désarmé la rigueur de la censure. Le pauvre Ajax aura son épitaphe. Sa mémoire sera immortalisée!...

Ainsi quelques-unes des vertus et presque tous les vices de l'humanité aboutissent au petit bureau de M. le conservateur du Père-Lachaise. L'honorable fonctionnaire m'a cité bien d'autres faits, qui mériteraient d'être portés à la connaissance des moralistes. Un jeune homme vient le trouver et sollicite la permission de retirer un bouquet qu'il a placé le matin du même jour sur une fosse. Cette démarche paraît étrange, on exige une explication.

« Mon Dieu, vous allez comprendre! Je dîne en ville ce soir chez une dame à qui je veux porter quelques fleurs. J'ai pensé que mon bouquet était encore assez frais; et comme je n'ai pas beaucoup d'argent!... »

Ceci peut n'être à la rigueur qu'une étourderie. Mais

que dire d'une seconde aventure qui m'a été narrée par M. Charlier-Tabur, et qui semble empruntée aux œuvres d'Edgar Poë. Un fils de famille hérite d'un excellent oncle qui lui abandonne tous ses biens. Il l'enterre décemment et se met en devoir de dévorer cette fortune qui lui est tombée du ciel. Au bout de dix ans n'ayant plus assez d'argent pour acheter un nouveau terrain, il procède à l'exhumation et il fait vendre le cercueil de plomb, où reposaient les ossements de son bienfaiteur! Existe-t-il un plus tragique exemple d'ingratitude?

Tout en devisant, M. le conservateur considère avec attention les visiteurs qui s'acheminent vers les allées solitaires. Il me montre une jeune femme très élégante dont l'allure décèle une évidente inquiétude. Elle se retourne, elle revient sur ses pas... Elle attend quelqu'un ou bien elle est attendue. « Je présume, me dit-il, que cette poulette ne vient pas ici pour causer avec les morts! »... Et en effet l'ami cherché apparaît et s'approche... Elle sourit. Il répond par un regard pénétré. Les deux ombres marchent côte à côte et s'éloignent lentement.

... L'amour, comme les roses, fleurit sur les tombes.

LES CABARETS DE MONTMARTRE

Le premier cabaretier qui m'apparut fumait sa pipe sur le seuil de son logis, à l'angle de l'avenue Trudaine et de la rue des Martyrs. Il me sembla que ses traits ne m'étaient pas inconnus; ils offraient quelque analogie avec ceux du gentilhomme Rodolphe Salis, seigneur du Chat Noir. « Ce n'est pas lui, c'est son frère, me dit mon compagnon, très versé dans l'ethnographie de la butte. Il s'appelle Gabriel, comme le conseiller de Mlle Couédon, et ce fut le pire ennemi de Rodolphe qui ne le haïssait pas moins. Demandez-lui les causes de leur désaccord. Vous n'aurez rien ouï de plus tragique depuis l'histoire mémorable des Atrides!... »

Nous nous attablons; et Gabriel Salis, encouragé par nos questions insidieuses, heureux de dégonfler son cœur plein de rancune, ouvre la porte aux épanchements. Je ne révélerai point ces douloureux secrets qui intéressent le repos d'une famille. Gabriel aimait Rodolphe, il l'aida à édifier sa fortune; quand Rodolphe était enrhumé, il le suppléait dans le boniment traditionnel. Ce sont de ces services qui ne s'oublient pas. Or Rodolphe les paya de la plus noire

ingratitude. Il céda le Chat Noir à des mains étrangères, au lieu de le déposer aux mains fraternelles et continuatrices de l'œuvre commune. Aussi tout fut fini. Gabriel jura de ne jamais dormir chez Rodolphe, dans le château féodal que ce dernier possédait en province, dût le pont-levis s'abaisser devant lui et le joueur de cor sonner en son honneur une fanfare. Gabriel dédaigna les avances qui lui furent faites. Et pour affirmer son indépendance, il fonda à côté du Chat Noir un établissement rival, l'Ane Rouge, auquel les sympathies n'ont pas manqué.

« Alors, vous avez été le camarade des premiers poètes de Montmartre? — Vous pouvez dire leur meilleur ami. Ils n'étaient pas riches à cette époque. Je me rappelle certain dortoir du quartier Rochechouart, où couchaient pêle-mêle Willette, Marcel Legay, Jules Jouy, Mac-Nab, qui allaient bientôt devenir célèbres. Pauvre Mac-Nab! Voulez-vous que je vous montre les derniers vers qu'il a composés quelques heures avant sa mort? »

M. Gabriel Salis tire de son tiroir... une coquille d'œuf où les doigts tremblants du moribond ont tracé quatre lignes illisibles! Mac-Nab, jusqu'au moment suprême, devait s'affirmer comme poète excentrique... Et Jules Jouy! Rien de plus navrant que le lent envahissement de cet esprit lucide par la folie. Pendant deux années, Jules Jouy circula dans Paris, rima des chansons; et ses seuls intimes soupçonnèrent que sa raison était perdue. Par un soir de décembre noir et pluvieux, il vint trouver Gabriel Salis : « Veux-tu que nous montions en ballon? — Quand cela? — Tout à l'heure. L'aéronaute Jovis nous attend. Nous emportons un feu d'artifice que nous tirerons à deux mille mètres pour épater les bourgeois... »

Tous ces vieux compagnons disparaissent. Cela est triste. Voilà quinze ans que le Chat Noir a été créé. Il

y a vingt ans, Rodolphe Salis, qui cherchait sa voie, fabriquait des objets de piété pour le compte d'une maison de la rue de Vaugirard. Il avait embauché une demi-douzaine de rapins, à qui il assurait le vivre et le couvert, et qui exécutaient à la grosse des têtes de saint Joseph. Parfois la chère était maigre, ils réclamaient un supplément et lorsque Salis fermait l'oreille à leur plainte, ils prêtaient à saint Joseph une mine piteuse qui dénaturait l'expression de sa sereine physionomie. Si bien que Salis, rentrant au logis, trouvait une collection de saints pleurant à chaudes larmes, avec des nez longs d'une aune. Il dut capituler, corser ses menus, moyennant quoi saint Joseph recouvra sa placidité...

Gabriel Salis s'attendrit à ce souvenir. Il est pris d'un remords : « Vous savez, ajoute-t-il, j'ai souvent traité mon frère de « mufle »; n'empêche que c'était un rude « lapin »!

Comme je prends congé, l'honnête hostellier court après moi.

« Dites bien que l'Ane Rouge est une brasserie de famille. Défense absolue d'y chanter des gravelures! Les jeunes filles y peuvent amener leurs mères! Nous avons une clientèle de magistrats!... »

Et il ajoute d'un air mystérieux :

« Si vous voyez mon voisin du Conservatoire de Montmartre, parlez-lui des *Chevaliers du cornet.* »

Je sonne chez le voisin. Et je me trouve en face d'un de nos confrères de la presse théâtrale, M. Henri Martin, qui fut, en outre, un musicien spirituel. Il est le père et l'imprésario du Conservatoire de Montmartre. Il accueille, avec une politesse raffinée, les clients qui se présentent et les conduit à la salle de concert située dans son arrière-boutique ou plus exactement dans son « arrière-abbaye » (l'établissement est construit sur les plans de l'abbaye de Montmartre, datant du XIe

siècle). Il me fait remarquer l'excellente tenue de son public ordinaire :

« Ce sont des gens tranquilles, qui viennent chercher ici des plaisirs décents. Je veux restaurer le goût de la saine littérature. J'écarte de mon répertoire les rosseries et les paillardises. Je me suis entouré de bons poètes lyriques, tels que Trimouillat et André Joyeux. Nous chantons de vieilles romances, illustrées par des ombres en couleurs et qui obtiennent un très vif succès. »

En effet, des applaudissements éclatent. Le poète Trimouillat fredonne ses *Gouvernants*, pièce satirique, d'une audace modérée, mais non dépourvue de grâce et qui raille l'instabilité du régime parlementaire. Aux *Gouvernants* succèdent les *Trois hussards*, de Nadaud, une complainte sentimentale, très joliment mise en scène. Décidément la vertu souffle de ce côté de la butte! Je complimente Henri Martin sur la pureté et l'agrément de son programme. Et j'aborde la question des *Chevaliers du cornet*. Quels sont ces chevaliers? De quel cornet s'agit-il? D'un cornet de dragées ou d'un cornet à piston? Henri Martin, sans se départir de sa gravité, me conte l'odyssée des Chevaliers du cornet.

« ... Il y avait une fois, dans une brasserie boulevardière, une table de marbre, autour de laquelle s'asseyaient des joueurs de zanzibar, qui étaient tous des artistes distingués. Ils se prirent les uns pour les autres d'un vif attachement, ils déjeunèrent ensemble et jetèrent les bases d'une vaste association, d'une nouvelle franc-maçonnerie. Quiconque y voudrait entrer devrait exercer un métier *noble*, c'est-à-dire être homme de lettres, avocat, médecin, peintre ou *au moins* sculpteur. Les huissiers et les tailleurs en seraient rigoureusement exclus. On se réunirait chaque mois pour banqueter, et chaque mois, le président serait

changé, les cornettistes ayant pour principe de ne pas laisser deux fois de suite aux mêmes mains l'assiette au beurre. Jusqu'ici le *Cornet* ne diffère pas sensiblement du *Gratin*, du *Bon Bock*, de la *Soupe au choux*. Mais attendez! Les Chevaliers du cornet instituèrent le *championnat*. Et c'est par là que s'affirma leur génie. Tout joueur de zanzibar qui, au cours d'une séance, a amené onze fois *six et un*, est proclamé *champion du cornet*. De nombreux privilèges sont attachés à ce titre honorifique. Le champion devient le Benjamin, l'enfant prodigue du cénacle. Les chevaliers doivent se plier à ses caprices. Ce coq-en-pâte a le droit de se faire héberger, nourrir, abreuver à leurs frais. S'il lui plaît de dépouiller un chevalier de son pardessus, ou de manger son dîner, ou d'aller coucher chez lui, celui-ci lui en exprime sa vive reconnaissance. Enfin, s'il veut goûter les joies de l'amour, ses collègues se cotisent et lui remettent la somme de 3 francs, plus que suffisante (avec un physique avantageux) pour fléchir les scrupules d'une jolie Parisienne. Voilà comment fonctionne le Cornet, qui eut pour parrains Courteline, Millanvoye, Delmet et d'autres paladins des arts et des lettres dont l'influence ne tardera pas à rayonner dans le monde. Car on assure que partout, en province, de petits Cornets se fondent sur le modèle du grand Cornet. »

... Il est minuit. Le boulevard de Clichy grouille comme en plein jour. Les cabarets, violemment illuminés, regorgent. Et il y a presque autant de cabarets que de maisons. Et dans tous ces cabarets l'on chante. Des affiches collées à la devanture portent en grosses lettres le nom des chansonniers, un nom célèbre placé en vedette et suivi de noms obscurs. Mais je crois remarquer que la vertu, chère à MM. Gabriel Salis et Henri Martin, s'affaiblit à mesure que l'on approche du Moulin-Rouge. J'entre une minute aux Quat'z'Arts,

juste pour savourer une obscénité dépourvue de style. Il est vrai que l'enseigne des Quat'z'Arts se doit à son antique légende. Noblesse oblige! Peut-être aussi suis-je tombé sur un mauvais « numéro ». On m'affirme que ce lieu est le rendez-vous préféré des jeunes poètes, espoir de la nouvelle chanson.

Plus loin, une lanterne verte projette des lueurs lugubres. Nous sommes au Cabaret du Néant. Des cercueils au lieu de tables, de vrais cercueils avec des cierges allumés; on y sert de la bière (naturellement!) et les garçons sont déguisés en croque-morts; des squelettes pendus aux murs, des peintures macabres évoquent la brièveté de la vie humaine et la fragilité de nos illusions. Le barnum débite un boniment tellement infâme que les clients sentent le dégoût leur monter aux lèvres et qu'ils n'ont plus le courage de vider leurs bocks. On les conduit, par des couloirs drapés de deuil, vers un réduit, où les attend un affreux spectacle. Un cercueil est dressé, debout. On demande à « quelqu'un de la société » de vouloir bien y prendre place. Et l'on projette sur sa face des lividités cadavériques. On voit la chair du patient se décomposer; elle finit par se dissoudre et l'on n'aperçoit plus que des ossements. C'est ce qu'on peut appeler un régal de délicats! Voyant notre mine déconfite, et voulant nous réconforter, le barnum nous dit avec un hideux sourire : « J'ouvrirai bientôt le cabaret du « Paradis », qui sera décoré de couleurs tendres : bleu, rose et or. Vous y serez servi par des anges. »

En attendant que le « paradis » soit en état de nous accueillir, poursuivons notre excursion sentimentale. Aux environs de la rue Pigalle, nos oreilles sont déchirées par de violentes clameurs. Nous poussons l'huis d'une taverne éclairée par quelques louches quinquets. Au centre, dans la fumée des pipes, un

personnage gesticule. Il est chaussé de bottes d'égoutier, vêtu d'une veste de velours, son cou est enveloppé d'un foulard rouge. Cet homme est le fils de Bruant, s'il n'est Bruant lui-même. Il n'est que son élève et il le copie servilement. Il agonit d'injures les buveurs qui pénètrent dans son antre; il beugle d'immondes rapsodies que les assistants reprennent en chœur. Ils y apportent, du reste, assez peu d'entrain; ils sont clairsemés. Il est visible que le plaisir de se faire insulter en public a fait son temps. La foule capricieuse recherche d'autres jouissances. Et puis, ce qu'on acceptait de Bruant, qui est membre de la Société des gens de lettres, on le tolère plus malaisément de son disciple, M. Alexandre. Aussi, M. Alexandre paraît-il découragé. Il s'essuie le front, il s'écroule sur un tabouret : « Quel chien de métier! — Ça ne va donc pas? lui demandons-nous avec bienveillance. — Si vous croyez que c'est amusant de se tortiller pour un tas de brutes qui font un potin d'enfer! Il faut crier plus fort qu'eux! J'en ai la voix cassée! Mais, à la fin, je perds patience. Un de ces soirs je leur f.... mon poing sur la g...! — Et Bruant! que devient-il?... » M. Alexandre fronce le sourcil : « Bruant! Bruant! Il a fait son sac. Il a trois cent mille balles au soleil!... »

Un soupçon d'amertume perce en ces paroles. M. Alexandre serait-il jaloux de son bon maître? Fi! quel vilain sentiment!...

Fuyons ce cloaque! le Tréteau de Tabarin, le Carillon sont là, tout auprès; mais deux heures viennent de tinter, la représentation est terminée. Il nous reste Mlle Duclerc avec son pendu. Mais le pendu est reparti pour Marseille; et Mlle Duclerc sans son pendu n'a rien qui nous sollicite. « Allez au moins, nous dit-on, serrer la main du citoyen Lisbonne. » Cela, en effet, est notre devoir. Mais où perche-t-il? Il dirige

un luxueux établissement : le bar du Jockey-Club. Vous saisissez l'ironie de cette appellation aristocratique. Le citoyen Lisbonne est demeuré, Dieu merci! un solide démocrate, qui méprise les vanités de la naissance et de la fortune. Nous explorons en vain les alentours de la place Blanche. Pas plus de Jockey-Club que sur la main! En désespoir de cause, nous questionnons le chasseur du Rat-Mort, — un garçon très débrouillard. « Ne cherchez pas, nous dit-il : le Jockey-Club est fermé. — Allons donc! — Oh! mais, rassurez-vous, il rouvrira! — Le citoyen Lisbonne serait-il au-dessous de ses affaires? — Nullement! il passe en police correctionnelle ! — Et pour quel motif? — Rien de grave! Il a tapé avant-hier sur des clients qui ne partageaient pas ses opinions politiques! »

Faut-il plaindre les clients? Faut-il plaindre Maxime Lisbonne? Attendez qu'il ait purgé sa peine, pour visiter les cabarets de Montmartre. Tout homme du monde doit être reçu au Jockey-Club!...

CHEZ LES ESTHÈTES

AU PHYSIQUE

L'esthète est mince, élancé, pâle et longuement chevelu (l'esthète gros et sanguin manque de prestige); il se coiffe d'un feutre à larges bords ou d'un « tuyau de poêle » à bords plats, de forme géométrique; il porte une redingote étroitement serrée à la taille et de nuance indécise, allant du vert mourant au tabac d'Espagne, un pantalon taillé dans une étoffe à damier et serré autour de la cheville, tirebouchonnant à la hauteur du mollet et s'évasant vers les cuisses. Un col blanc rabattu « à la Shakespeare », une cravate flottante, des souliers à la mode du « quinzième », des bagues héraldiques, une fine moustache soigneusement hérissée, laissant à découvert les lèvres très rouges, avivées de carmin. Joignez un regard voilé de brumes, ennuyé, méditatif, douloureux. Et cela vous représente l'esthète — vu du dehors.

AU MORAL

Quand on pénètre au dedans (si j'ose m'exprimer ainsi), on est tout d'abord désorienté. En vain cher-

che-t-on à analyser les passions qui constituent l'âme de l'esthète. Qu'aime-t-il? Que n'aime-t-il pas? Il n'aime rien ni personne. Mais il « méprise » avec délices. Ses haines sont sincères, si toutes ses admirations ne le sont point... Peut-être ne goûte-t-il qu'à demi, malgré les applaudissements dont il les salue, les vers de M. Stéphane Mallarmé et certains ouvrages de M. Mæterlinck, mais il déteste avec volupté M. Jules Lemaître, M. Émile Zola, M. Paul Bourget et en général les écrivains qui sont arrivés à la gloire; il se hérisse en frôlant M. Sarcey et compare gracieusement M. Coppée à un marchand de denrées coloniales... En peinture, il n'admet que Rossetti et Burne Jones, en poésie que Swinburne; les seules fleurs qui lui plaisent sont le tournesol et l'hortensia; il n'agrée que les meubles contemporains de la reine Anne et que les bronzes japonais; encore exige-t-il que ceux-ci soient âgés de deux mille ans... D'où vient l'esthète? En quel milieu pousse-t-il? C'est le plus souvent un fils de famille, né de souche bourgeoise, et qui a été touché par la grâce, en voyant passer dans la rue M. Alcanter de Brahm ou M. Julien Leclercq... M. Alcanter de Brahm se plaît à se revêtir d'un costume qui offre ceci de particulier qu'il est orné d'une quantité prodigieuse de boutons, boutons sur les manches, boutons sur le torse, boutons sur la couture de la culotte, boutons au chapeau.... Cet habillement, copié sur l'enseigne fameuse du *Chocolat du Planteur*, a valu à M. Alcanter de Brahm une grande renommée et a opéré de nombreuses conversions. L'esthète néophyte, qui se modèle sur M. Alcanter de Brahm, renonce aux innocents plaisirs de son âge, il ne met plus les pieds à l'Ambigu, ni aux Variétés, ni même aux Folies-Bergère; il vide des chopes mystiques dans les brasseries montmartroises et communique, une fois par an, au *Mercure de France*, aux *Entretiens politiques* ou à telle autre revue d'avant-

garde quelques morceaux littéraires distillés au compte-goutte... J'ai dit que l'esthète devait avoir le teint pâle et porter une chevelure éparse et mérovingienne. La longueur des cheveux est le fruit de la volonté unie à la patience; la pâleur s'obtient moins aisément. On a vu des esthètes débarquant de province avec des joues fraîches et rondes, des couleurs de pommes d'api. Peu à peu, cet éclat printanier s'est fondu, les joues se sont creusées, le front s'est chargé de mélancolie, l'œil est devenu fiévreux, le corps diaphane. Nous concluons de ces phénomènes que les esthètes possèdent un merveilleux secret pour maigrir. Ils devraient bien le confier à Mlle X..., de la Comédie-Française.

ESTHETIC WOMEN

Ce secret n'est pas l'amour... L'esthète prise modérément le commerce des femmes; il le dédaigne, et préfère choisir, parmi les autres esthètes, un compagnon, dans le sein duquel il s'épanche et qui devient l'intime confident de ses pensées. Et cependant il y a des femmes esthètes... Elles sont jeunes, pour la plupart. Les femmes se retirent de l'esthétisme en prenant de l'âge, et j'ai rarement aperçu des esthètes douairières. Les cheveux ayant, en matière esthétique, une importance considérable, c'est aux cheveux qu'on les reconnaît. Elles les portent tressés en deux nattes et remplacent le banal et bourgeois chapeau à plumes par le bonnet vénitien, en velours noir, rehaussé de perles... Une jupe hiératique, tombant droit sur des souliers à la poulaine, un corsage sévèrement froncé, recouvert de point de Flandre, une fleur de lis ou une touffe de chrysanthèmes : la petite esthète trottine en cet équipage aux environs du Moulin de la Galette. Elle gagne, comme elle peut et où elle peut, le grain

de mil nécessaire à sa subsistance. Si elle est jolie, elle pose dans les ateliers; si elle est bonne fille, elle trouve des amis qui partagent avec elle leurs picotins. Gentille cigale, inoffensive, désintéressée, affublée de nippes moins ordinaires que la robe grise de Mimi, mais gardant, malgré tout, sous ses oripeaux prétentieux, un cœur de grisette...

UNE SOIRÉE A « L'ŒUVRE »

La rue est toute grouillante. Cinq ou six cents personnes se pressent devant les portes du théâtre. Des mondaines, des actrices, des critiques importants, des soiristes ventripotents, des courriéristes encombrants et des avant-premiéristes troublants (ô les complications de la presse théâtrale!) devisent plus ou moins joyeusement, en attendant l'heure où les chandelles seront allumées. Elles ne flambent pas encore! Il n'est que neuf heures et quart, le spectacle est annoncé pour huit heures précises. Ne faut-il pas que le public achète les délices qui lui sont promises? Il les savourera d'autant plus qu'il les aura longtemps attendues... D'ailleurs, s'il se permettait de murmurer, les esthètes se chargeraient de lui imposer silence. Car ils sont là, fermes à leur poste; abrités sous leurs rembrandts, ils dardent des yeux féroces sur ce tas de ruminants, de philistins, de marsupiaux que M. Lugné-Poë, on ne sait pourquoi, convie à ses solennités symboliques. Et sans doute il vaudrait mieux que ces fêtes se célébrassent entre initiés, mais les marsupiaux collaborent à d'importantes gazettes; et M. Lugné-Poë, qui accomplit, dans l'intérêt exclusif de l'art, d'énormes efforts, ne trouve pas mauvais que la foule imbécile en soit informée.

La sonnette tinte; les fauteuils se garnissent. L'obscurité se fait dans la salle; cela indique que la repré-

sentation va commencer. On entrevoit des ombres folâtres; les tresses se mêlent aux chapeaux de feutre. Ce sont les esthètes, mâles et femelles, qui gagnent en toute hâte leurs strapontins... La nuit devient plus épaisse; on frappe les trois coups. Nous allons entendre un drame très ancien, antérieur à Shakespeare, le chef-d'œuvre d'un poète qui fut célèbre par ses mauvaises mœurs et dont la conduite scandalisa la fin du xve siècle. Ce grand homme mérite d'être réhabilité. Un de nos confrères, très savant et qui s'est rafraîchi la mémoire en consultant son Larousse, nous a annoncé tout à l'heure dans les couloirs que le troisième acte renfermait un épisode très suggestif: « Vous verrez, nous a-t-il dit, la *scène du Sénateur* ». Et nous attendons la *scène du Sénateur*. Notre curiosité n'est pas déçue. La *scène du Sénateur* est, ma foi, fort savoureuse. Ce sénateur, qui rugit de concupiscence aux pieds d'une courtisane et qui imite pour lui plaire l'aboiement d'un chien (*ouah! ouah!*) et qui aspire à recevoir, de sa blanche main, des coups de fouet et qui bave et bégaie des mots d'amour et qui incline vers elle sa tête tremblante que guette l'apoplexie — éveille plutôt des idées pénibles. L'auditoire est diversement impressionné. Les uns s'amusent, les autres murmurent. Les esthètes jugent que le moment est venu de manifester leur enthousiasme. Ils se lèvent, hagards, aussi ardents que le sénateur, quoique pour d'autres motifs, ils lèvent les bras en l'air, applaudissent avec frénésie; ils invectivent les bourgeois épais qui ne saisissent pas ces beautés. Et trois fois le rideau se lève et le sénateur et la courtisane reparaissent tendrement unis, le sourire aux lèvres, réconciliés en cette commune apothéose... Les esthètes ont fait leur devoir. Ils ont bien mérité de M. Lugné-Poë et de la littérature....

Ces incidents nous ont conduit à une heure du

matin. Quelques spectateurs se retirent; les esthètes abandonnent leurs strapontins incommodes et envahissent les places devenues libres... Le balcon se hérisse de crinières romantiques et de bonnets à la mode de Venise. On salue cordialement leur apparition, et l'on acclame surtout une jeune dogaresse de mine avenante. Et pour lui bien montrer l'admiration qu'elle excite et les convoitises que déchaîne sa beauté, quelques philistins facétieux, se souvenant du vieux sénateur, imitent l'aboiement du chien, en lui lançant des regards énamourés : « Ouah! ouah! oh, viens! je t'adore! Ouah! ouah! » La dogaresse s'incline et ne semble pas autrement émue de ces hommages, auxquels je suppose qu'elle doit être habituée...

A deux heures moins un quart, la cérémonie est terminée... Les esthètes, bras dessus, bras dessous, regagnent les hauteurs cythéréennes de la place Blanche, et ils échangent leurs confidences en vers, en prose, en grec, en latin, en français du « quatorzième » et quelquefois en anglais — dans la langue d'Oscar Wilde.

LES MESSES DE SAINT-GERVAIS

Du profane, passons au sacré... La maîtrise de l'église Saint-Gervais, dirigée par un musicien de rare talent, et de vive intelligence, M. Bordes, jouit d'une réputation européenne. M. Huysmans l'a célébrée dans un de ses livres. Les esthètes, l'ayant lu, se sont pris d'un grand amour pour Palestrina. Aux matins des fêtes carillonnées, durant le mois de Marie, et pendant la semaine sainte, ils se rendent en pèlerinage à Saint-Gervais. Ils y ont une tenue décente et dévote. Leurs chevelures semblent moins tumultueuses. C'est un lieu de recueillement, non de combat... Ils inclinent le chef vers la terre, comme accablés, ou bien s'absorbent dans la contemplation d'un vitrail. Ils

gardent l'immobilité des statues de pierre sculptées aux portes des cathédrales, ils écoutent le chant divin qui s'élève vers les voûtes et, selon l'heureuse expression de M. Huysmans, ils « s'épucent l'âme » en songeant aux mystères de la vie et de la mort...

Elles sont bien harmonieuses, les voix de la maîtrise de Saint-Gervais... Les barytons, les basses profondes, les ténors se mêlent aux contralti généreux, aux suaves soprani. Car jusqu'à ce jour les femmes tenaient leur partie dans ces pieux concerts. Hélas! les esthètes sont au désespoir. L'archevêque de Paris, cruel et saint homme, s'armant d'une bulle du XIIIe siècle, vient d'interdire aux femmes de chanter dans les églises. Les esthètes sont allés, en procession, se jeter aux genoux de Son Éminence. Elle a été inflexible. Il faudra désormais remplacer les chanteuses par de tout jeunes chanteurs, qu'on n'a même pas le droit d'emprunter à la chapelle Sixtine. On les recrute où l'on peut, dans la rue, parmi les enfants du peuple. On leur enseigne tant bien que mal le rudiment; ils consentent à apprendre le solfège pour gagner quelques pièces de dix sous... Mais c'est une troupe indisciplinée et malaisée à conduire.

Le maître de chapelle, que je suis allé « interviewer », m'a confié ses ennuis :

« Ils m'envoient promener avec une étonnante désinvolture, m'a-t-il dit. Croiriez-vous que l'autre jour, ayant infligé une amende à l'un de ces galopins qui m'avait fait mille sottises pendant la messe, je reçus en pleine figure cette réponse : « Si vous ne me payez pas, je vous lâche à l'heure des vêpres. Et tous les autres me suivent. *C'est la grève générale!* »

La grève proclamée par un gamin de douze ans! Cela promet! Cette graine nous donnera plus tard des anarchistes, qui sont les esthètes de la politique — ou des esthètes, qui sont les anarchistes de l'art.

QUE DEVIENNENT LES ESTHÈTES?

Les uns achètent en province des études de notaire et s'abonnent à la *Revue des Deux Mondes*, ou bien ils se font nommer receveurs des postes et télégraphes. D'autres, en petit nombre, réussissent dans les lettres et sont traités de « pompiers » par ceux du « dernier bateau ». Il y en a qui fondent des brasseries moyenageuses; il y en a qui meurent à l'hôpital. C'est la plus noble fin pour un esthète.

M. FERDINAND FABRE

Lorsqu'on entre, par la rue de Seine, dans le pavillon du palais de l'Institut, où M. Ferdinand Fabre, ancien conservateur de la bibliothèque Mazarine, a son logement, il semble qu'on soit transporté très loin de Paris, en quelque vieil hôtel d'une vieille cité provinciale. L'édifice est d'aspect élégant et triste. Un escalier de pierre, large, froid et sonore; une porte encadrée dans de sombres boiseries. Nous sommes arrivé. Le romancier nous reçoit avec beaucoup d'affabilité; il ne quitte plus guère son cabinet de travail; il y est retenu, depuis de longs mois, par un fâcheux rhumatisme qui rend ses jambes un peu paresseuses. Mais cet accident n'a point altéré la grâce de son humeur. Il est resté tel que nous l'avons connu autrefois. Il a gardé l'empreinte de la première éducation qu'il a reçue. Il y a dans sa voix, dans son discours, dans sa poignée de main, une certaine onction ecclésiastique dont on se sent d'abord pénétré. « Mon cher confrère! mon très cher confrère! » Pourtant, l'expression du regard corrige cette impression. La volonté, l'entêtement, une énergie inflexible se peignent en cet œil

noir, qui ne respire point précisément la douceur. « Ferdinand Fabre (me disait un de ses amis) ressemble aux curés de son pays. Il est loyal et dur comme le roc des monts cévenols. » Ce curé est un lutteur et un soldat. En le voyant assis sur son fauteuil, le chef grisonnant, la moustache blanche taillée en brosse, j'ai cru apercevoir un de ces généraux que nous montrent les gravures populaires et qui fument la pipe au coin de l'âtre en racontant leurs campagnes, et dont l'âme est restée vaillante, si leur corps est affaibli. M. Fabre n'a pas fumé sa pipe, mais il m'a narré ses campagnes, c'est-à-dire les événements de sa vie d'homme de lettres.

« Soyez le bienvenu. Mettez-vous là et causons de ce que vous voudrez, excepté, toutefois, de l'Académie! »

L'avouerai-je? Je n'ai pu me tenir d'effleurer cette question délicate. J'ai confirmé à M. Fabre le regret qu'avaient éprouvé ses admirateurs en apprenant son échec. Il m'a paru qu'il l'envisageait avec beaucoup de sérénité. A quelque chose malheur est bon. Cet échec lui a attiré des témoignages de sympathie qui lui ont été fort précieux. Les amis qu'il compte, parmi les Quarante, l'ont chaudement défendu. M. Jules Lemaître a prononcé, en sa faveur, une allocution extraordinairement éloquente et persuasive. Si le vote eût suivi, aussitôt après, il eût sans doute été favorable. Mais d'autres combinaisons sont intervenues. Une élection académique est une vraie pièce de théâtre. Entre l'exposition et le dénouement, il y a place pour des revirements imprévus. Et ce spectacle est curieux à contempler pour un philosophe. M. Fabre a reçu, à cette occasion, des visites dont quelques-unes l'ont touché et dont quelques autres l'ont diverti. Un jour (ce n'est pas de lui que je tiens l'historiette), un des membres de l'illustre compagnie — et non des moin-

dres — vient prendre des nouvelles de sa santé. On s'entretient de la prochaine élection : « Mon cher Fabre, voilà vingt ans, au moins, que vous devriez être des nôtres. — Trop honnête, en vérité. — Je ne me pardonne pas d'appartenir à l'Académie, lorsque vous n'en êtes point... » M. Fabre, pénétré de gratitude pour tant de courtoisie, se confond en remerciements. Mais son visiteur ajoute, avec un soupir : « Je suis bien malheureux de ne pouvoir déposer votre nom dans l'urne. Hélas! vous comprenez! je dois suivre mon parti!... » Toujours la fatale discipline!

« Que voulez-vous, m'a dit l'illustre romancier, j'ai toujours été un solitaire. Je n'ai vécu que pour mon œuvre et sans me préoccuper d'écrire des livres aimables. Je crois bien que les femmes ne sont pas pour moi. Mon abbé Tigrane ne leur plaît qu'à demi. Elles le trouvent trop rude. »

Il s'exprime sans amertume, non sans une légère mélancolie. Peut-être eût-il goûté, tout comme un autre, l'enivrement des succès mondains. Mais sa part est assez belle. Et il a de quoi se consoler.

Le voici sur la pente des souvenirs. Il se reporte à l'époque de ses débuts, à cette période d'enthousiasme et de misère, où il s'épuisait obscurément à monter à l'assaut de la renommée. Il en consignera les péripéties dans un second volume de mémoires qu'il compte publier prochainement. Et ce ne sera pas son récit le moins pathétique. Il sortait du grand séminaire où il s'était douloureusement débattu contre sa vocation chancelante; il avait enfin reconquis sa liberté. L'âme meurtrie par ces orages, il regagna sa petite ville de Bédarieux. Il n'y trouva pas le repos qu'il souhaitait. Sa famille, très dévote, blâmait sa rébellion; il se sentit comme étranger, au milieu des siens. On lui fit, en apparence, bon accueil, mais le cœur n'y était pas. Il lisait la défiance, l'hostilité, dans la froide politesse

de ses camarades d'enfance. Ils n'étaient pas loin de considérer comme un renégat ce jeune homme, dont le seul tort avait été d'être trop sincère. Ses tantes, même, ses dignes tantes qui lui faisaient de si bonnes tartines quand il apprenait le latin à la cure de Camplong, chez le vénérable abbé Fulcran, priaient pour ce pécheur égaré et versaient des pleurs sur leurs illusions perdues. Il voyait l'opinion qu'on avait de lui et cette sensation lui était étrangement douloureuse. Pour s'y dérober, il fuyait ses semblables, il cherchait dans les campagnes, dans les forêts et sur les monts sauvages, des endroits écartés où il pût cuver, tout à l'aise, son chagrin. De graves sujets de méditation s'imposaient à lui. Qu'allait-il devenir? Quelle carrière embrasserait-il? Une voie s'offrait, très simple : succéder à son père, végéter comme architecte dans une méchante sous-préfecture. Il avait conscience de valoir mieux que cela. De sourdes velléités de gloire le tourmentaient. Il épanchait ses tristesses dans des strophes harmonieuses, composées à l'imitation de Lamartine. Il en lut quelques-unes à l'un de ses voisins, qu'il savait de bon conseil.

« Allez donc à Paris, lui dit-il. Vous ferez fortune dans les lettres. »

Cet avis répondait aux désirs intimes de notre ex-séminariste. Il s'en ouvrit à son brave homme de père qui chercha vainement à le détourner de ce dessein. L'y voyant résolu, il voulut accompagner ses premiers pas dans la « moderne Babylone ».

« Paris, ça me connaît, mon fils. J'y suis venu du temps de l'empereur, avant les Cent-Jours. Je te servirai de guide. »

L'honorable architecte de Bédarieux mit sa plus fraîche redingote, garnit son gousset d'écus neufs, n'oublia pas d'emporter le parapluie de cotonnade bleue qui ne le quittait jamais. Et tous deux, par un

beau soir de 1849, débarquèrent dans la capitale. Ils descendirent rue Joquelet, à l'hôtel Walter-Scott, maison de confiance et très raisonnable quant aux prix. Les premières journées furent employées à admirer les splendeurs parisiennes. Le père, le fils et le parapluie de cotonnade se levaient à l'aube. Et l'on s'en allait, droit devant soi, bayant aux corneilles. En passant devant le pavillon de Marsan, près du Louvre, le vieil architecte s'épanouit : « Regarde bien ce monument. J'ai travaillé à le bâtir. Napoléon en personne visita notre chantier. Et même il n'avait pas l'air satisfait, trouvant que la besogne ne marchait pas assez vite ! »

Il fallut se séparer. M. Fabre, le père, retourna dans ses Cévennes. Ferdinand demeura seul dans sa petite chambre de l'hôtel Walter-Scott. On lui avait remis des lettres pour quelques étudiants de son âge qui habitaient le quartier latin. Il essaya de se lier avec eux. Il poussa la déférence jusqu'à leur déclamer des fragments de ses *Larmes*, recueil élégiaque qui n'a pas été imprimé. Ils commentèrent ces chants avec une ironie qui frisait l'impertinence. Ferdinand Fabre en fut ulcéré ; il conçut une profonde horreur des cénacles et des cafés littéraires de la rive gauche. Et en regagnant son logis, après ce fâcheux essai, il se promit de lutter seul contre tous et de ne rien devoir désormais qu'à son effort personnel.

Alors, pendant douze ans, de 1849 à 1862, date où parut son premier livre, les *Courbezon*, Ferdinand Fabre s'appliqua à un labeur obstiné. Il assistait aux cours publics ; il comblait les lacunes de son instruction ; il réapprenait le latin, le grec, la physiologie ; il avait une soif extraordinaire d'élargir ses connaissances. Il vivotait avec la modeste pension que lui servaient ses parents. Il s'accommodait du brouet de Flicoteaux ; encore s'en abstenait-il aux fins de mois,

qui étaient trop besogneuses. Un prêtre de Saint-Sulpice, qui s'intéressait à lui, lui disait de temps à autre :

« Mon fils, vous dépérissez. Vous avez besoin d'être nourri d'un autre pain que du pain de la science. Je sais une famille qui est à la recherche d'un précepteur. Allez vous offrir. Vous y serez traité comme l'enfant de la maison. Et la cuisine y est excellente. »

C'est ainsi que Ferdinand Fabre fut initié aux mœurs du grand monde. Il revenait, gras et fleuri, de ces vacances pédagogiques et s'enfermait de nouveau dans sa chambrette. Il essaya de pousser une pointe vers le journalisme; Villemessant l'en découragea. Le *Figaro* lui avait pris un roman en feuilleton. Lorsqu'il se présenta à la caisse, Villemessant lui cria brutalement : « On va vous payer, mais n'y revenez plus!.. » Il prisait médiocrement le talent sévère et la gaucherie d'allures de l'écrivain cévenol. Celui-ci comprit qu'il ne devait compter, pour le tirer de l'ombre, que sur ses livres. Il ne se trompait point. La publication des *Courbezon* le classa, de prime abord, au rang des maîtres...

Un demi-siècle s'est écoulé. M. Ferdinand Fabre a continué sa tâche. Il a grandi en aisance et en gloire. Il n'habite plus l'hôtel Walter-Scott, il ne mange plus chez Flicoteaux. Mais il a conservé sa simplicité de mœurs. Il a épousé une femme infiniment distinguée, qui l'assiste de son cœur et de son esprit. Il a passé sa vie dans un calme logis, plein de recueillement, ne s'interrompant d'écrire que pour écouter le chardonneret des Cévennes qui gazouillait sur sa fenêtre, devant la grand'cour de l'Institut. M. Fabre a conté dans *Norine* l'histoire de cet oiselet, venu du pays, et qui commençait à chanter, quand on l'interpellait dans le patois de Bédarieux. Ce n'est pas seulement dans la cage d'osier que chante le chardonneret symbolique, c'est dans le cerveau du romancier. A sa voix surgissent des tableaux effacés, des images oubliées, le can-

dide Fulcran, Cathinelle, Julien Savignac et M. Jean, et la cueillette des cerises, et la messe de Noël, et cent autres épisodes qu'il a si gracieusement narrés. Nul auteur ne s'est analysé avec plus d'abondance et de franchise. Ses romans religieux et ses romans champêtres sont de fidèles miroirs où se reflète sa double physionomie d'homme d'Église et de campagnard. D'autres écrivains l'ont égalé comme paysagiste; personne n'a si fortement pénétré l'âme du prêtre. Je lui ai demandé quelles circonstances avaient concouru à l'enfantement de son plus célèbre ouvrage, l'*Abbé Tigrane*. Il m'a conté le roman de ce roman.

C'était après la guerre, en 1872, Marcelin cherchait des chroniqueurs pour sa *Vie parisienne*. M. Sarcey (qui fut dans cette circonstance l'Oncle de M. Ferdinand Fabre) lui proposa d'y publier quelques croquis du monde clérical. M. Fabre, à cette ouverture, fut un peu effaré.

« Qui? Moi? Collaborer à une feuille boulevardière?

— Que risquez-vous d'essayer, reprit Sarcey. Envoyez-moi un premier portrait. Mais ne dépassez pas cinq cents lignes. Et tâchez que ce soit gai! »

Cette année-là, M. Ferdinand Fabre était invité à passer l'automne chez une pieuse châtelaine du département de l'Ariège. Il s'y rencontra avec un certain nombre d'ecclésiastiques, dont l'un, surtout, excita sa curiosité. Instruit et laborieux, il aspirait depuis longtemps à la mitre et se consumait d'ambition rentrée. Cette figure ravagée, dans le cadre austère de ce castel, où l'on vivait au milieu des robes noires — jupe de laine de la douairière et soutanes de ses hôtes —, ce type de moine inquiet lui parut digne d'être choisi pour modèle. Il expédia à Sarcey, non pas une silhouette, mais un essai compact de vingt pages : « C'est un pitoyable article que vous m'avez envoyé, lui répondit le critique, mais c'est le commencement

d'un roman superbe. Achevez-le vite. » Ainsi naquit l'*Abbé Tigrane*.

Ne croyez pas qu'il ait été improvisé en deux semaines comme les épopées judiciaires de Gaboriau. Pendant un an, l'abbé Tigrane tortura M. Fabre, au moins autant que Mgr de Roquebrun, sa victime. Il troublait son sommeil, il s'installait dans sa vie; il y avait entre eux une communion, une fusion complète. Tous les créateurs connaissent cette hantise du personnage créé, qui prend corps entre leurs doigts; ils en arrivent à un tel état d'excitation cérébrale qu'ils ne savent plus où commence la fiction, où finit la réalité. Et cette fièvre fait tout ensemble leur supplice et leur délice...

M. Fabre est en verve. L'évocation de ces émotions lointaines le rajeunit. Un air d'allégresse brille sur son visage. Et, maintenant, il me parle de l'avenir, il m'expose ses projets. Il espère, avant de mourir, traiter un sujet qui le passionne, montrer la situation où se trouve réduit, dans la société moderne, l'homme qui a rompu violemment les liens qui l'attachaient à l'Église, le défroqué, l'éternel suspect, haï de ceux qu'il a quittés, repoussé par les autres, mêlé au flot des déclassés, traînant une existence vagabonde et misérable.

« Rien n'est plus terrible. Vous n'imaginez pas les confidences que j'ai recueillies. Ces gens-là sont des martyrs! »

Oui, M. Ferdinand Fabre a raison. Quand on a été prêtre, on le demeure éternellement; le pli sacerdotal ne s'efface plus.

« Mon cher confrère... »

Il a saisi ma main dans les siennes, et me la presse bénignement. Et il me semble que je prends congé du bon abbé Fulcran, curé de Camplong, — d'un bon abbé Fulcran, plein de politesse et de génie...

UNE SOIRÉE AVEC FRIDTJOF NANSEN

Je suis allé demander à la sœur, ou plutôt à la demi-sœur de Fridtjof Nansen, à Mlle Bolling, quelques souvenirs sur l'enfance et l'adolescence de son illustre frère. Mlle Bolling, qui envoie au Salon, chaque année, des tableaux remarqués, est presque une parisienne. Elle vint chez nous à l'âge de quinze ans et ne nous a plus quittés qu'à de rares intervalles, pour se retremper au pays natal et y chercher des sujets d'inspiration. Elle occupe aux environs du bois de Boulogne un étroit logis, composé d'un petit appartement et d'un atelier. C'est là que je l'ai trouvée, entre son chevalet et une table couverte de photographies et de découpures de journaux. En arrivant je me suis cru transporté en pleine Norvège. Partout, aux murs de droite et de gauche, je n'aperçois que fjords aux eaux immobiles, montagnes bleues, tendres gazons se perdant dans la mer, cimes couvertes de neige, forêts de sapins. Ce sont quelques-unes des œuvres de Mlle Bolling et dont elle m'a fait les honneurs avec une modestie pleine de grâce. Mlle Bolling n'est point régulièrement jolie, mais un grand charme émane de sa personne. Elle a les plus beaux yeux du monde, des yeux rêveurs et rieurs,

tout à la fois, profonds et limpides comme l'azur des cieux du Nord durant la saison d'été. A peine a-t-elle lu mon nom sur ma carte qu'elle me regarde d'un air moqueur.

« Vous aussi, vous venez m'arracher des confidences! Je ne puis rien dire du voyage de Fridtjof; je suis liée par un serment solennel! »

Je sais l'humeur terrible des éditeurs de Nansen, qui sont gens processifs et férocement jaloux de leurs droits. Dieu me garde de provoquer leur courroux! Je rassure Mlle Bolling sur l'honnêteté de mes intentions. C'est du Nansen d'autrefois que je viens l'entretenir, du jeune Nansen qu'elle a connu, alors qu'ils jouaient ensemble dans la neige des jardins de Christiania.

« Que ces choses sont déjà vieilles! »

Mlle Bolling s'exprime aisément en notre langue; elle s'est même assimilé les mots de l'argot boulevardier. Et l'accent dont elle les colore — le vieil accent du terroir norvégien — leur prête une saveur piquante.

« Avez-vous vu, me demanda-t-elle, la pièce de Bjœrnstierne Bjœrnson, *Au delà des forces humaines*? Quel « coup de rasoir »! Je ne me suis jamais « rasée » comme ce soir-là! »

Et certes, j'ai grand plaisir à entendre Mlle Bolling juger les ouvrages dramatiques de Bjœnstierne Bjœrnson, mais je voudrais qu'elle abordât un autre terrain. Elle s'y décide enfin. Elle évoque le passé. Et soudain, mille particularités, mille anecdotes lui reviennent à l'esprit. Elle revoit son cher Fridtjof, son camarade d'enfance. Elle me le fait connaître. Et je pénètre en ce milieu de vertu familiale, où se forma le futur explorateur.

« Fridtjof a toujours été, dès le premier âge, audacieux et — comment dites-vous cela? — méditant... méditatif...

« Quand il se levait le matin, un intervalle considérable s'écoulait entre sa première et sa seconde chaussette. Il réfléchissait... A quoi? Il eût été en peine de l'expliquer. On lui faisait honte de sa paresse. — « Ce « lambin ne sera bon à rien. » Le lambin avait pourtant des curiosités insatiables. Il fatiguait ses parents par ses éternels pourquoi. Il avait, dans le caractère, un besoin naturel de précision et ne s'accommodait point des notions superficielles. Un jour, il voit arriver à la maison une machine à coudre... Il la démonte pièce par pièce, au grand effroi de sa mère, et la remonte, après en avoir étudié le mécanisme. Une autre fois, il trouve au grenier une caisse de fusées et de pièces d'artifice; il veut les examiner de trop près et provoque une effroyable explosion. Ou bien il bourre jusqu'à la gueule un petit canon de bronze, qui éclate en mitrailles et manque de le tuer. En un mot, il pousse à l'extrême ce besoin qu'ont les gamins de casser leurs polichinelles pour savoir « ce qu'il y a dedans ». Et à cette soif d'apprendre se joignent de redoutables poussées d'énergie. Il a de violentes colères, suivies de retours affectueux. Il se bat avec un de ses camarades d'école nommé Karl. Le maître les sépare et les oblige, en manière de punition, à rester debout l'un devant l'autre, et à se fixer pendant dix minutes. Peu à peu leur fureur tombe et ils se tendent la main. Et Karl devient le meilleur ami de Fridtjof, comme Fridtjof le meilleur ami de Karl. Et tous deux se lancent en de folles équipées, qui leur sont inspirées le plus souvent par des sentiments généreux; ils se mêlent aux bagarres, ils volent comme Don Quichotte au secours de la veuve et de l'orphelin. Revenant du bal, une certaine nuit, ils entendent, dans une rue écartée, des cris d'effroi et aperçoivent deux femmes qui sont poursuivies par trois individus de mauvaise mine. Ils s'élancent, Fridtjof saisit un des assaillants

et lui décharge sur la tête un énorme coup de poing ; mais le second maraudeur arrive à la rescousse. Karl est immobilisé par le troisième. Fridtjof se sent en péril. Mais il garde son sang-froid. Il écarte les revers de son pardessus, et montrant aux voleurs son habit constellé de décorations (c'étaient les accessoires du cotillon que Fridtjof venait de danser) il s'écrie avec autorité :

« Ignorez-vous qui je suis? »

Les cambrioleurs, intimidés, se demandent si cet élégant jeune homme n'est pas un officier de Sa Majesté, ils lâchent prise. Et nos compagnons rentrent chez eux sans plus de dommage. Nansen avait été protégé, en cette occasion, par sa bonne étoile, comme il le fut toujours. Il a écrit lui-même quelque part : « A tous « les moments critiques de ma vie, j'ai trouvé une cir- « constance qui m'a montré la voie du salut. J'aurais « presque le droit de me croire prédestiné. »

Ces historiettes sont puériles, mais non tout à fait indifférentes. Il est curieux de voir les premiers pas des hommes qui ont accompli de vastes desseins. Les qualités dont ils ont fait preuve et qui leur ont assuré le succès, se sont formées chez eux lentement. Nansen n'aurait pas traversé le Grœnland et la banquise du Pôle, s'il n'avait eu, dès le début, l'esprit réfléchi, l'humeur entreprenante et un goût irrésistible pour les exercices physiques. Sa passion dominante fut le patinage. Mlle Bolling ne peut se rappeler, sans en être égayée, les exploits de son Fridtjof. Il n'avait pas encore huit ans qu'il aspirait à posséder une paire de ces immenses patins que les Norvégiens nomment des *skis*. Mais sa bourse était trop maigre pour subvenir à cette dépense. Quand Fridtjof fut adolescent, il recevait de son père, pour ses menus plaisirs, quinze sous par mois. A huit ans, le diable logeait dans sa tirelire. Un obligeant voisin eut pitié de lui et lui offrit

pour Noël les *skis* souhaités... Quelle allégresse! Lorsque Nansen aperçut entre les bras de sa sœur le bienheureux paquet, il crut s'évanouir d'émotion. Et aussitôt commença pour lui une vie d'extrême fatigue et de ravissement. Il devint le plus habile patineur de la contrée. Il s'assimila les plus subtils secrets de son art. Il apprit à escalader les pentes glacées, à sauter, dans des bonds gigantesques de 25 et 30 mètres, les précipices et les crevasses, et à s'arrêter net au milieu d'une course vertigineuse.

« Il nous causait des frayeurs extrêmes, m'a dit l'aimable Mlle Bolling... Au plus fort de l'hiver, par 30 degrés de froid, il s'en allait et restait deux jours dans la montagne à vagabonder, couchant à la belle étoile ou dans des huttes de paysan, se nourrissant d'un morceau de pain!... »

Je demande à Mlle Bolling si elle n'était pas tentée de le suivre. Elle l'a suivie quelquefois. Elle a pratiqué le *ski*. Elle a aimé tous les sports. Celui qu'elle cultive de préférence, aujourd'hui, c'est le cyclisme. Elle me montre son *pneu* rangé dans un coin de l'atelier.

« Je me trouvais en Norvège, l'été dernier, lorsque j'appris la prochaine arrivée de Fridtjof à Christiania. Je me hâtai de m'y rendre. J'avais 600 kilomètres à parcourir. J'en fis 400 en paquebot. Je dévorai les 200 derniers en deux jours, toute seule, sur ma machine, à travers l'immense pays désert. Ç'a été un voyage délicieux. Vous n'imaginez pas le bonheur qu'on éprouve à se trouver le matin, sur un pic de Scandinavie, éloigné de dix lieues du village le plus proche, et à écouter les voix du silence... »

Allons! Mlle Bolling est bien la sœur de son frère. On est, dans cette famille, sérieusement entraîné!...

« Vous verrez Fridtjof ce soir, a ajouté Mlle Bolling, vous serez étonné de sa simplicité et de sa douceur... »

J'ai vu le grand homme. Son traducteur, M. Ch.

Rabot, qui est lui-même un explorateur de grand mérite, avait réuni en son honneur quelques amis. Vous pensez si l'on s'était disputé les invitations ! Quand je suis entré, Nansen, debout devant la cheminée du salon, recevait les félicitations d'une foule de messieurs décorés et de jeunes femmes décolletées. Il répondait à ces hommages par un bon sourire, qui montrait ses dents très blanches, et par un *shake-hand* où se retrouvait la vigueur du chasseur de phoques. Auprès de lui se tenait Mme Nansen. J'ai pu les examiner tout à mon aise. Mme Nansen, qui nous a ravis en chantant de sa voix pure quelques mélodies de Grieg, est élégante, mais non pas à la façon de nos jolies parisiennes. Sa grâce n'est pas anémique et mièvre. Elle a le teint coloré; un sang généreux circule sous sa peau fraîche. On devine en elle un foyer d'énergie, une volonté fortement tendue. Elle a donné les preuves de son courage, pendant les trois années d'angoisses qu'elle a subies. Nansen ne semble aucunement fatigué. Très grand, maigre et robuste; les cheveux blonds coupés court, le front large et bombé, la moustache fine, les joues roses, le menton obstiné, il ressemblerait assez aux Anglais vagabonds que l'on rencontre au musée du Louvre et sur la côte d'Azur, n'était l'extraordinaire expression de ses yeux.

L'œil de Nansen, c'est l'homme même. Il est incroyablement mobile et reflète avec une égale franchise les sentiments les plus divers. Il est tour à tour, et presque à la même minute, cordial, enjoué, préoccupé. Il est surtout pensif. M. Ch. Rabot avait organisé, pour distraire ses hôtes, un brillant concert. Tandis que Villé débitait ses chansonnettes, Yann Nibor ses couplets de matelots, tandis que le pianiste Zeldenrust faisait frémir l'ivoire sous ses mains passionnées, j'observais Fridtjof Nansen. De temps à autre, soit que son attention se fatiguât, soit qu'il s'abandonnât à d'autres

idées, son sourcil se fronçait, on eût dit que l'azur de sa prunelle s'élargissait et devenait plus sombre; il semblait contempler un objet qui n'était pas, assurément, dans ce salon blanc et or, mais, bien loin, dans le rêve, dans le passé, dans l'avenir; et soudain, l'étrange fixité de ce regard évoquait les plaines désolées, les icebergs monstrueux, les dangers courus, la mort sans cesse affrontée. Nansen devait avoir de ces regards intérieurs, de ces graves silences, alors que couché dans son sac de peau de renne, échoué sur les névés de l'*inlandsis*, assailli par les bourrasques de neige, il songeait aux périls du lendemain, aux incertitudes du retour. Et, sous ce gentleman en habit noir, aux souliers vernis et à la chemise éblouissante, qui écoutait des refrains joyeux après avoir savouré des mets délicats, j'apercevais le rude compagnon couvert de fourrures, ainsi qu'un ours blanc, dévorant la viande crue des chiens de son attelage, buvant, pour se réchauffer, l'huile à graisser les chaussures, fraternisant avec d'immondes Esquimaux mangeurs de poux, et j'éprouvais cette admiration mêlée de surprise, qui vous domine, à l'aspect des êtres et des choses extraordinaires.

Retiré dans un coin, avec un savant de ma connaissance, nous échangions les impressions que nous suggérait ce spectacle. Il me dit :

« Savez-vous pourquoi Nansen a réussi, là où tant d'autres ont échoué, pourquoi il a triomphé d'obstacles qui paraissaient invincibles? C'est que la conception de ses projets les plus vastes ne lui a pas fait perdre de vue les nécessités pratiques de l'exécution. Il a tout prévu. C'est l'homme du détail, et du petit détail. Il a tout examiné, tout contrôlé par lui-même. Un clou mal planté, une lanière rompue, à la hauteur du 83e degré de latitude, sont autant de catastrophes. Il n'est parti que lorsqu'il a été absolument sûr et de lui

et des autres, et de ce qu'ils emportaient. Les hommes de race latine sont incapables de cette longue contrainte. Ils bouillonnent. Ils veulent aller au but, en courant... »

Un compatriote de Nansen, qui nous écoutait, reprit :

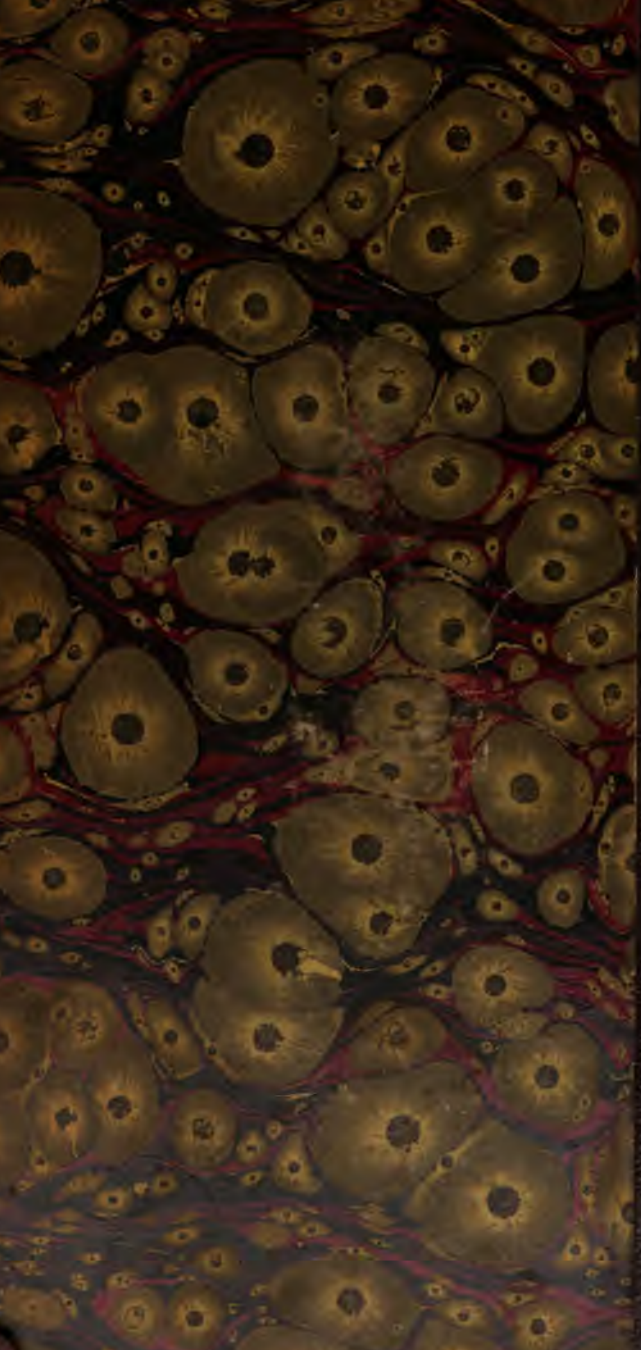
« Oui, la patience est une de nos vertus. Mais nous en avons une autre.

— Laquelle?

— Deux Norvégiens peuvent demeurer face à face, pendant trois ans, sur un même îlot de glace, sans se haïr. Et il n'y a que les hommes de chez nous qui soient capables de supporter cette épreuve... »

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS V
Un déjeuner avec M. Maeterlinck..... 1
M. Aristide Bruant aux champs..... 11
L'athlète et le poète Jean Richepin..... 21
La tombe de Félix Arvers..... 29
Bergerat-Caliban..... 37
M. Jules Claretie..... 45
M. Paul Bourget..... 53
L'ermitage de M. Hector Malot..... 61
M. Paul Meurice et ses collaborations..... 71
Les amours de George Sand..... 79
Le vicomte Spoelberch de Lovenjoul..... 89
Deux élèves de Chopin..... 101
Les amours de Sainte-Beuve..... 111
Mme Clémence Royer..... 121
Mme Jane Dieulafoy..... 129
Le « Ladies club » de Paris..... 139
Au royaume des femmes..... 147
Mme Pognon..... 155
Autour d'un testament..... 163
L'éternel amoureux..... 177
M. Cadet chez lui..... 187
La créatrice de la *Dame aux camélias*..... 193
Polin-Dumanet..... 203
Une soirée avec les esprits..... 209
Le colonel de Rochas..... 221
L'explorateur Bonvalot et les aspirants colons..... 231

Les aventures d'un colon français..... 243
L'ennemi du tabac..... 253
Les théories de Lemice-Terrieux..... 263
Les comédies du Père-Lachaise..... 271
Les cabarets de Montmartre..... 279
Chez les esthètes..... 287
M. Ferdinand Fabre..... 295
Une soirée avec Fridtjof Nansen..... 303

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 193-97.